
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01658463 3

Dans le Jardin de Sainte-Beuve

DU MÊME AUTEUR :

J.-H. Newman, essai de psychologie religieuse.
R.-L. Stevenson.
Les Pierres d'Oxford.
La Poésie Anglaise au XIXe siècle.
Degas.

A PARAITRE :

L'Amante maternelle.
Les marbres de Versailles.
Essai sur le Gœthisme.
Constantin Guys.

De cet ouvrage il a été tiré à part sur papier de hollande 15 exemplaires numérotés et paraphés par l'éditeur.

GEORGES GRAPPE

Dans le Jardin de Sainte-Beuve

ESSAIS

« *Mon métier est de semer des doutes.* »
BAYLE.

PARIS
P. V. STOCK, ÉDITEUR
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

1908

TABLE

A celle près de qui ces pages furent écrites,
ce livre est dédié.

Dans le Jardin de Sainte-Beuve

CONVERSATION POSTHUME

« Mon métier est de semer des doutes. »

BAYLE.

Lorsque j'ouvris les yeux, ce matin-là, Sainte-Beuve n'était pas mort.

J'étais demeuré très avant dans la nuit à ma table de travail. Mon sommeil en avait gardé quelque légère agitation et je n'étais pas bien assuré des temps ni des lieux, en reprenant contact avec la vie. Pour achever de m'éveiller, j'allongeai le bras jusqu'à la table basse, voisine de mon lit, où mes cigarettes reposaient, au fond de leur coupe, en fouillis. J'en pris une à mes lèvres et l'allumai. Puis, accoudé sur

l'oreiller, j'assurai mon regard jusqu'aux rayons les plus familiers de ma bibliothèque. « Port-Royal », les « Portraits » et les « Causeries » étaient à leur place.

Ce coup d'œil eût dû me rassurer. Il ne parvint pas à me convaincre. La fumée de ma cigarette s'écrasa au plafond. Et dans ce brouillard, j'aperçus la petite maison de la rue du Montparnasse, qui se dessinait, menue, avec ses étroits volets clos et son apparence d'un charme modeste.

I

Lorsque je sonnai à la petite porte, je n'avais guère d'assurance. J'apportais à Sainte-Beuve les bonnes feuilles de mon nouveau livre d'essais et je me gourmandais, imaginant l'ennui que j'allais ainsi causer au vieux maître. Au cas même où il me recevrait, je pensais bien qu'il mettrait à m'accueillir plus de politesse que d'empressement. Et de telles réflexions n'étaient pas faites pour chasser ma timidité.

Une fenêtre du rez-de-chaussée s'entr'ouvrit, à gauche de la porte. La tête d'une bonne passa. Pour avancer le nez au dehors, elle esquissa un geste discret. Puis, silencieusement, elle se retira, bien que nos yeux eussent tenu tout le dialogue nécessaire.

Je n'ai jamais vu ailleurs pareil visage de servante. Cette soubrette me parut si extraordi-

naire que, malgré la solennité de l'occasion, j'eus bien envie de sourire.

C'était la figure la plus équivoque que l'on pût imaginer. Elle faisait des grâces et découvrait le plus formidable ratelier du monde, en souriant. L'éclat à peine voilé d'un regard qui n'avait pas été sans beauté, révélait que cette personne exerçait l'autorité dans cette maison. Les pommettes saillaient, massives sous la graisse couvrant le visage. Elles étaient dures et laides, et, sur les joues luisantes, la couperose semblait suinter. Les cheveux, d'un noir ardent, étaient trop fournis pour laisser aucun doute sur leur provenance. Cette perruque s'étageait en ornements qui formaient des dents, le long des bandeaux à la vierge, encadrant cette tête. On sentait qu'elle constituait la plus grande coquetterie de cette physionomie de cuisinière, qui, aux environs de la cinquantaine, gardait encore les meilleurs secrets de son empire, dans sa cuisine et ses complaisances. Je crois bien qu'avec le dessin du nez, la couleur des lèvres,

agaçante à force d'éclat et le pli profond, tombant des joues, l'ensemble de cette figure ne devait pas être sans rappeler, au vieux critique que je venais voir, son amie de jadis, Mme Sand.

Enfin la porte s'entre-bâilla. D'un ton légèrement suffisant, qui voulait être cependant agréable, la bonne m'interrogea. Elle essuyait en même temps ses mains rougeaudes à la serviette qui recouvrait son tablier.

J'avais eu assez de temps pour récupérer le sens du respect qui convient à cette sorte de fonctionnaire. Ce fut avec toute la déférence due à une femme que je m'exprimai.

— Attendez, me dit-elle sans bonté. Je ne sais pas s'il vous recevra. M. Troubat est parti, mais il n'a peut-être pas fini son « papier ». Attendez.

Elle me laissa dans l'entrée exiguë, au long de la rampe de l'escalier. Lentement, elle monta deux étages. Elle ouvrit une porte, sans frapper, et ne la referma pas. J'entendis un bruit de voix, où dominait la sienne. Peu à peu cepen-

dant, la voix la plus faible s'affermit et, doucement, sans que je comprisse les paroles prononcées, je devinai qu'elle imposait son autorité. Aussi, lorsque la servante redescendit, je la trouvai plus grognon, sans ce rien de miel qu'elle avait essayé de mêler d'abord à notre dialogue.

— Montez, me dit-elle. Vous avez de la chance...

J'étais troublé. Cette brusquerie me rendit le service de me dissimuler la cause véritable de ma confusion. L'attention que nécessitait l'exiguïté de l'escalier, — le plus étroit que j'aie jamais monté — acheva de me calmer. Je frappai à la petite porte qu'elle m'avait indiquée. Elle ouvrait presque sur la dernière marche.

Il m'arriva aux oreilles un peu de voix. Je m'évertuai une seconde, qui me parut un siècle, à faire jouer le bouton. Puis j'entrai.

En pénétrant dans cette pièce, je trouvai le mobilier le plus simple, les choses du monde les plus rococo qu'il soit possible d'imaginer. Les

moindres coins étaient encombrés de ces riens, accumulés par une sensibilité inélégante qui ne sait pas choisir les choses de la vie. Les meubles étaient de l'acajou le plus vulgaire, sans angles, presque sans saillies, tout arrondis en courbes dénuées de grâce, laids et confortables, comme il était de mode au temps du roi Louis-Philippe.

Le petit lit du maître, presque enfantin, ornait l'un des coins de la pièce : il était recouvert d'un couvre-pied d'algérienne, éclatant et modeste. Sur les fauteuils en tapisserie, de petits ouvrages féminins, lourds, de grâce vieillotte, aggravaient encore le je ne sais quoi de désuet qu'ils accusaient déjà. Les murs, clairs, bordés d'un filet d'or, portaient quelques épreuves de peinture romantique. Des répliques de chefs-d'œuvre anciens encombraient la cheminée. Le long de la glace, quelques daguerréotypes déjà pâlissants, portraits d'écrivains amis ou de compagnons d'espérance, se trouvaient rapprochés bizarrement. Tout cela était frotté, propret, rangé avec un soin méticuleux.

Ce décor sentait tout ensemble la chambre meublée et la chambre de la vieille fille.

J'aperçus enfin le critique des Lundis. *Il était assis à sa table, au milieu d'un amoncellement de livres, derrière de petits papiers, enjolivés d'une écriture menue d'homme qui se plaît à paperasser. Comme il toussotait, je le découvris.*

— Eh bien, jeune homme?.. Vous avez désiré me voir?

— Excusez-moi, monsieur... Je vais publier un livre de critique. Et je me retrouve tellement peu dans mes essais, à deux années de distance, que j'hésite au moment de les laisser paraître... Ainsi, je suis venu vous demander un conseil...»

Je n'allai pas plus loin. Sainte-Beuve demeurait sans parler. Ses petits yeux ronds me vrillaient l'âme. Ils s'amusaient de ma gêne.

Sous la redingote noire, un peu sèche, il portait une chemise de couleur voyante qu'enjolivait un jabot ridicule; et l'on sentait qu'il se

laisait à ces menues coquetteries de vieux garçon. Une odeur piquante d'eau de Cologne s'imposait. L'atmosphère de la pièce en était saturée.

Ces soins donnés à lui-même, à sa personne, l'incitaient sans doute à se montrer bon enfant. Il me regardait toujours. Sa petite tête, ronde et rasée, légèrement cléricale sous la calotte de velours noir m'accueillait. Toutes les rides de son visage frais, joufflu et rose, me souriaient. On eût dit une jolie pomme, craquelée à l'air, rendue vivante par tous les nœuds qu'elle portait et qui lui dessinaient des traits drolatiques.

— Allons, allons, je vois ce que c'est. J'ai vacance aujourd'hui. Donnez-moi votre affaire. Je vais la parcourir avec vous... »

II

De sa main, potelée et soignée — une main de mandarin — le vieux Maître prit doucement le paquet. Il l'entr'ouvrit avec soin et y enfonça quelque peu la tête. Je suivais l'expression de sa physionomie. Il n'avait plus d'ironie dans le regard. Le critique ne souriait plus. Il était repris par sa passion unique. Il oubliait que devant lui il n'avait qu'un jeune confrère. Son petit nez comique flairait l'œuvre, et ses narines, larges et fortes, s'ouvraient magnifiquement. De place en place, une ride passagère, un clignement des yeux soulignait l'impression. La tête dodelinait tour à tour ou se secouait de grâces, mutines et maniérées.

Brusquement, il repoussa les feuillets épars devant lui :

— Écoutez, jeune homme, me dit-il, ce n'est

pas mal. Il y a des choses là-dedans qui me plaisent. Je vous en reparlerai tout à l'heure. Mais, auparavant, je voudrais que nous causions un peu. J'adore converser avec les jeunes gens. Et ce n'est pas, croyez bien, que je juge, comme beaucoup, qu'ils expriment des espérances et des promesses. Non, je les considère plutôt comme des fous, les plus charmants de l'humanité. Ils me semblent les naturels d'une terre où l'on ne connaîtrait que le bonheur... Excusez-moi, et ne me jugez pas sur cette opinion... Il faut, en effet, avoir été fou de la sorte, pour essayer, par la suite, de devenir raisonnable. Racontez-moi donc un peu où vous en êtes de votre folie. Je vous en serai reconnaissant...

Tant de simplicité m'écrasa. Je contai, un peu au hasard, sans suite, au gré des souvenirs qui s'appelaient l'un l'autre. Vinet, je le savais, avait nommé Sainte-Beuve un confesseur. Je comprenais, maintenant, ce mot, et n'en éprouvais aucun malaise.

Je dis mon enfance heureuse, insouciante, les

éveils de ma sensibilité; je lui peignis les heures mélancoliques de l'internat, ainsi que mes premières désillusions littéraires, causées par des professeurs, savants latinistes qui n'étaient que des cuistres. Je dressai les silhouettes d'universitaires, auxquels je devais un peu de ma vocation. Je nommai mon professeur de seconde. Près de lui, je ne fis guère que des « copies » de français. Je vantai l'un des deux maîtres, sous qui je fis la rhétorique, celui-là merveilleusement intelligent et spirituel. « Il me répétait souvent, d'une voix nasillarde, lorsque je mettais quelque mauvaise grâce à expliquer un texte, ennuyeux au premier abord: « Voyez-vous, monsieur Grappe, il faut essayer de tout comprendre... » La classe houloulait pendant ce temps, autour de lui, sans qu'il parut même s'en apercevoir. On jouait aux cartes et aux dames, dans le haut de l'amphithéâtre: néanmoins, il continuait à tenir une conversation paisible avec ceux qui voulaient bien l'écouter..... Devant cette bonne figure, où dansaient sans cesse, derrière le lorgnon, deux

eux, qui brillaient et s'amusaient — au sens le lus admirable du mot, — de la vie, je reçus, e crois bien, ma première leçon de philosophie. Et, si je n'ai pas retenu toutes les explications de et helléniste, j'ai gardé au moins le conseil qu'il lonnait à la ronde. Je lui en ai personnellement eaucoup de reconnaissance...

— Il y a longtemps que vous faites de la littérature ?...

— Beaucoup trop longtemps sans doute, monieur. J'ai publié mes premiers vers, en philosohie. J'en écrivais beaucoup alors. Un jour, je eçus au lycée une lettre, qui commençait par es mots : « Monsieur et cher Confrère. » Elle était signée d'un nom de poète que je connaisais, parce que, à quinze ans, l'on connaît tous les noms de poète. Mais je n'avais cependant jamais rencontré ce monsieur. Il me félicitait de mon talent, ce qui m'enorgueillit, mais ne fut pas sans m'étonner, à la réflexion : je n'avais encore rien imprimé. Chaudement, j'étais conjuré d'envoyer, aussi rapidement que possible,

« *quelques-uns de mes vers les plus sublimes* » *Une place m'était réservée dans l'*Anthologie d l'Année, *recueil que publiait chaque hiver l poète.*

Vous comprendrez, mon cher Maître, que j ne résistais pas. Je passai quelques études à fair choix, puis à polir. Je chargeai un externe complaisant de mettre à la poste cette lettre précieuse. Je n'attendis pas longtemps la réponse

Le lendemain, je recevais un message dithyrambique, où mes pauvres sonnets étaient vanté à l'égal des plus purs. J'étais en même temp avisé que j'aurais au premier jour mes épreuves. Et, négligemment, une formule gracieuse m'informait en post-scriptum que cela me coûterait dix francs, le prix d'un exemplaire sur japon.

J'ai un peu honte de ce que je vais vous dire, Monsieur, mais je vous avouerai que, depuis, j'ai pu admirer de beaux vers. Je crois bien n'en avoir jamais murmuré un seul, sans une légère amertume, qui me revenait plus forte que ma volonté et ma raison. Mon idéal porte le

deuil de cette première aventure — et le poète en moi est mort ainsi très jeune.

— Votre histoire est amusante, mon petit ami. Mais vous n'en souffrez plus, avouez-le sans fard. Vous la contez trop bien. Et, d'ailleurs, vous auriez tort d'en vouloir à la poésie pour ce léger incident. Il peut tout aussi bien s'appliquer — et il s'applique tous les jours, en réalité — au théâtre, au roman, — et même, ce qui vous étonnera peut-être, — à la science et à la philosophie... A propos, vous n'avez pas répondu à ce monsieur?

— Oh! mon cher Maître, pouvez-vous croire?

— Oui, oui, évidemment, cela eût offusqué votre idéal, et même votre orgueil. Et puis aussi, voilà, vous n'aviez peut-être pas les dix francs. Eh bien! croyez-moi. Il ne faut pas en vouloir à la poésie. Je commence à ne plus être jeune. Je vais rarement au Sénat, et j'ai peine à m'y rendre. J'ai vu beaucoup de choses: la poésie est encore une des moins laides de notre humanité et, si elle n'est pas fille des Dieux, comme on l'a

cru très longtemps, elle vaut mieux que la plu part des filles des hommes... Mais racontez-mc encore, je vous prie, vos débuts dans les lettres?..

— Je ne peux vraiment pas me plaindre, mon sieur. A ma sortie du collège, beaucoup de por tes s'ouvrirent en mon honneur. Je n'ai guèr à leur reprocher que de s'être refermées der rière moi. J'étais venu en littérateur, avec moi jeune esprit, accessible à tous les enthousiasme et l'on me demanda d'apprendre la stratégie du groupe, auquel je m'étais agrégé de moi même. Je voulais regarder, servir mes préférences à ma guise: on m'avait embrigadé. J'avais cru embrasser une opinion toute spéculative, libre de toutes préoccupations mesquines, et l'on m'offrit une doctrine de combat, assouplie aux exercices les plus variés, diminuée par l'ambition personnelle ou désintéressée, — ce qui est plus grave, — du chef ou du groupe.

Je m'étonnai.

On commença alors à me convaincre que je ne comprenais rien à la vie et que j'avais

tort de vivre ainsi dans les nuages. « A faire des Lettres pures, vous gaspillez le talent que Dieu vous donna, jeune homme. Servez mieux la cause, avec moins de périls pour votre salut. Établissez-nous des statistiques et commentez-les pour le plus grand bien des âmes. » On m'a tant prêché que c'était défaut de jeunesse que j'ai renoncé à mon goût personnel. Mais je n'ai pas mieux réussi, à me montrer docile.

Lorsque je me fus installé d'arrache-pied à la statistique, j'ai voulu publier le résultat complet de mes recherches. Ç'a été à ce moment une nouvelle antienne... Des personnes très honnêtes m'ont affirmé que j'avais bien trouvé la vérité, mais que toutes les vérités n'étaient pas bonnes à publier, ou encore qu'il y avait un temps pour chacune d'elles.

Enfin, monsieur, j'ai pensé que cette manière particulière d'envisager les choses était peut-être une tare du parti que j'avais choisi. Je l'ai quitté. On m'a crié haro. J'ai fréquenté un autre groupe, beaucoup d'autres groupes. Par-

tout, j'ai retrouvé ces conceptions excessivement pratiques et déchaîné pareille colère lorsque j'avouais franchement ne pouvoir me plier à sa discipline.

C'est ainsi que je me suis fait, malgré ma bonne volonté, beaucoup d'ennemis et que, désormais, je n'ose plus guère avoir d'opinions, car je crains toujours de les retrouver inscrites au programme d'un parti politique, religieux ou intellectuel. J'ai reconnu, en effet, à la suite de quelques épreuves semblables, que jamais, à mon grand dommage, je n'aurais l'âme d'un partisan...

— Je vous comprends, mon cher enfant, me répondit Sainte-Beuve, en souriant. Votre histoire m'arriva jadis à moi-même.

Vous savez combien de milieux j'ai traversés. Parce que j'étais de ceux qui voulaient libérer le vers de sa chaîne classique, on me jugeait nécessairement catholique fervent et ultra. Je fréquentai les Saint-Simoniens et l'on m'affubla d'un seul coup de toute la doctrine. Je vis à un

ertain moment, presque quotidiennement, ce pau-re et grand M. de Lamennais et l'on me crut, l'emblée, converti au catholicisme, cette fois ncore. Plus tard, ce fut au protestantisme, parce que les nécessités de mon état m'avaient amené à Lausanne.

En réalité, je n'ai eu qu'une sympathie intelligente pour toutes ces doctrines. Je les ai aimées comme de belles idées. J'ai, peut-être même, eu foi quelque temps en elles, mais enfin, comme disait le vieux Latin, je suis homme, et le changement est l'essence de l'homme.

— Je suis heureux de ce que vous voulez bien me dire, mon cher maître. Mais beaucoup s'acharnent à ne pas admettre que nos opinions puissent se transformer?

— Cela, c'est une chose que vous n'empêcherez jamais, mon pauvre enfant, jamais. On ne pardonne pas à ceux à qui l'on s'est montré dans tout l'éclat de sa faiblesse. Une femme qui n'aime plus son amant, le déteste d'avoir été nue devant lui. Mais la vertu elle-même participe à ces sor-

tes de rancunes. Celui que satisfait une doctrine comprendra difficilement que son voisin, qu'il a initié, n'en retire pas une pareille satisfaction. C'est la raison de son mépris et de sa noble haine. Et ma critique elle-même...

III

Les petits yeux de Sainte-Beuve se dilataient aux pupilles. Tout son visage, grimaçant et mobile de coutume, s'était apaisé. D'un geste lent, il enleva sa calotte de velours et la posa devant lui, sur sa table de travail. On eût dit qu'il se découvrait, à ce passage, pour indiquer le respect particulier où il tenait ce sujet. Les prêtres, en lisant leur bréviaire, ont de ces attentions. Replié sur lui-même, il se taisait, la tête légèrement penchée à droite, selon son habitude favorite.

Puis il reprit :

— Ma critique, ma critique... Je vous parle de ma critique, parce que c'est elle que j'ai pensé me délivrer de toutes ces amitiés terribles... Est-ce que l'on aime ma critique, parmi les jeunes ?

— Mon cher maître, je crois bien qu'avec

M. Renan, vous êtes, selon son expression même l'une de nos rares amours. Si vous me permettez de vous parler en franchise, je vous dirai que nous vous considérons un peu comme le parent, qui aurait fait des sottises dans sa jeunesse, mais qui, grâce à un bon fonds de bourgeoisie héréditaire, aurait trouvé le moyen de rapporter de ses aventures une solide expérience.

Aussi, grâce à vous, beaucoup de mes camarades d'âge, qui habitent les environs de la trentaine, ont-ils évité les enthousiasmes faciles. Sans votre secours, nous eussions peut-être revêtu le gilet rouge de Gautier. Tandis qu'aujourd'hui, ceux qui vous aiment comme leur maître, sont assez disposés à devenir vieille France... Et, c'est bien à vous que nous devons cette inclination. M. Renan et M. Taine furent aussi nos maîtres, sans doute. Mais, comment vous dirai-je?... Je crois bien que c'est vous encore que l'on préfère. Vous avez, pour nous plaire, le privilège de ne fleurer ni la rue d'Ulm, ni le vieux séminaire sulpicien. Vous resterez toujours pour

vous l'enfant terrible de la famille qui a réussi...

— C'est trop beau, tout cela, me répondit mon Maître, mais enfin je ne suis pas bégueule; et les compliments ne me déplaisent vraiment pas. A vieillir, l'on aime se sentir entouré de tels soins, et c'est toute votre génération, à qui je veux dire ma gratitude, en vous remerciant...

Mais enfin, jeune homme, encore que vous me paraissiez, vous et les vôtres, revenus « de omni re scibili et quibusdam aliis » *vous conservez bien quelque espérance. Vous aussi, vous avez écrit des pages de critique?*

— Sans doute, monsieur. Mais, à vrai dire, je crois tous les Français, plus ou moins profondément atteints de cette maladie. Dans ce pays, on fait un peu de la critique, comme on fait, dans l'univers tout entier, de la prose.

Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour reconnaître cette inclination naturelle, ni d'avoir fréquenté les milieux spéciaux, où sévit particulièrement cette affection. Dans le salon, la boutique, au café, on analyse les vertus et les

défauts de chacun. Tous les romans et tous les drames de l'existence ont leur compte-rendu, dans la société, plus ou moins bienveillant, plutôt moins que plus... C'est ainsi qu'en cherchant à me libérer, j'ai fini par m'apercevoir que j'étais le jouet de mon désir et que je risquais de me priver du plaisir que peut procurer un défaut, en conservant le défaut lui-même. Alors j'ai cédé de bonne grâce.

— Décidément, mon jeune ami, votre génération a fait quelque chemin depuis la mienne. Vous êtes plus pervertis, et c'est peut-être seulement ainsi que va le progrès de l'humanité. Mais enfin, la prose de M. Jourdain n'est pas plus de la prose que cette critique familière, dont vous me parliez, ne ressemble à la critique que nous faisons... Sans doute, avez-vous le secret de quelque bon principe, pour inspirer la vôtre?...

— Mon Dieu, monsieur! je ne sais vraiment pourquoi, mais, aujourd'hui, on n'aime guère agir par principe. Les disciplines s'en vont en lambeaux, comme de belles étoffes anciennes

ue l'on aime regarder, mais que l'on trouverait idicule de porter sur soi. Vous savez que les lus beaux falbalas du siècle de Watteau ont té décousus ainsi. On a pris à même leur amleur, pour tailler de petits dessus de coussins. Eh bien! les méthodes intellectuelle sont subi le nême destin, auprès de la plupart de mes amis. On les a découpées, comme des vieilleries curieues que l'on veut encore utiliser par petits morceaux. Je crois bien que ce sont là ces modes ouvelles que des gens, qui ne les aiment pas, ont ppelées, pour leur faire tort, la critique subjecive.

— Malheureux enfant ! quel orgueil vous a onseillé! Comment, vous avez eu assez de suffiance pour juger vos confrères, au nom de votre référence intime ? Croyez bien que je ne veux as médire, en parlant ainsi, de votre entendenent, mais vous reconnaîtrez qu'il vaut juste utant que celui de vos pairs, et pas plus. Vous vez été bercé par quelque chanson littéraire. nconsciemment, vous en gardez l'air dans

l'oreille et trouvez qu'il est le plus beau. San aller jusqu'à déclarer que tous les autres son déplorablement faux, vous ne vous plaisez qu'i votre ritournelle. Elle vous plaît d'être elle, de s'adapter à votre tempérament, de vous rappeler peut-être des tas de souvenirs romanesques : enfance, paysages, famille, province, idylles de dix ans, que sais-je moi? Et comme telle, pour vous, elle vaut mieux que tout au monde, parce qu'elle est votre originalité même. Mais ce n'es pas assez pour apprécier le voisin qui, comme vous, a sa chanson et sa ritournelle, et qui le aime sans doute autant que vous...

— Alors, mon cher Maître, il faut donc en revenir à la vieille critique objective !

— Heu, heu... ce plancher n'est guère solide non plus... Vous encore, vous avez une chanson préférée, mais ce n'est pas pour vous toute la musique. Mais il existe certains mélomanes pour ne pouvoir supporter que la musique d'une école Je trouve ceux-là bien insupportables, qui vou-draient mettre aux lèvres de l'humanité un air

ıonotone et lui faire chanter une rengaine, ennuyeuse comme un cantique. Vraiment, il est ien difficile de ramener toute une floraison littéraire à quelques principes absolus, fondés sur a morale et la grammaire, sans prendre garde nême qu'il s'agit là de choses vivantes et humaines. Non, en toute bonne foi, je ne peux vous onseiller non plus la critique impersonnelle et néthodique.

— Mais alors, que nous reste-t-il? Rien?

— Vous exagérez... jeune homme, vous exagérez...

Sainte-Beuve ébaucha sur l'instant un sourire. De la main, il esquissa un geste vague qu'il nterrompit en chemin. Puis, trop gravement, comme un enfant qui s'efforcerait de redevenir sage, il reprit :

— Il reste la critique, mon cher confrère ..

IV

J'avoue qu'à ce moment je me sentis tout à fait déconcerté. Je me trouvai mal assuré. Un petit frisson me courut le sang. Je vis le moment où j'allais perdre le respect dû à un tel maître... Un certain désir de le pousser à bout m'arrêta et peut-être éprouvai-je à mon tour un besoin pervers de lui manquer légèrement d'égards. Doucement, comme si j'eusse ressenti uniquement le désir d'une nouvelle explication, je demandai :

— Mais alors, mon cher Maître, comment avez-vous pu faire de la critique?

Béatement, Sainte-Beuve prit appui aux bras de son fauteuil, pour s'y enfoncer plus profondément ; il saisit sa toque de velours noir qu'il avait jetée sur sa table de travail. Un instant, il la pétrit entre ses doigts avec un peu d'impatience ou d'embarras — je ne sus pas distin-

guer. Puis, d'un geste brusque, il en couvrit à nouveau son crâne, qui luisait sous le soleil :

— Vous n'êtes pas sérieux, me dit-il. Vous ne comprenez pas les nuances. Et, si vous savez me goûter dans l'ensemble, vous me récompensez vraiment bien mal, dans le détail, de tout le souci que je me suis donné, au cours de mon œuvre.

N'allez pas cependant vous troubler de ce que je vous dis là. Votre conduite est, après tout, naturelle. Vous m'aimez sans bien me connaître et tous, nous aurions ainsi de la peine, le plus souvent, à dire les raisons profondes de nos affections... Eh bien! oui, c'est vrai, je vous ai montré qu'il n'y avait pas de base sérieuse à la critique et malgré ce détail, j'ai fait toute ma vie de la critique, et je ne crois guère qu'à la critique. Après cela, vous allez peut-être penser que je manque de logique. Rassurez-vous : la seule réalité de l'existence, c'est l'illogisme.

Je me suis donné à mon œuvre, en me faisant porter par les circonstances. A vrai dire — je l'avoue aujourd'hui, parce que cela ne m'a pas

trop mal réussi — je me suis plus encore abandonné que donné. J'ai eu une technique qu n'a guère varié, des passions diverses et successives, jamais de méthode, jamais de souci philosophique. J'ai goûté plus ou moins; je l'ai dit Je n'ai jamais jugé. A moins que la curiosit de la vie et de l'homme ne puisse être considérée comme une règle. Et, dans ce cas, vous voudrez bien encore reconnaître que j'ai pris le plu grand soin d'éviter les formules définitives.

D'autres, à mes côtés, et depuis, ont donné un apparence scientifique à ce goût, qui m'étai naturel. Pour moi, mon seul bonheur avait ét de pousser jusqu'à l'homme. Avec la matièr aride qui m'était offerte, il me plaisait de fair une simple causerie. Les opinions littéraire m'ont toujours par elles-mêmes un peu ennuyé Et ce que j'ai adoré par-dessus toutes choses c'est, je vous le répète, la vie, la simple vie.

Pour ma part, je ne connais guère ce besoin de juger qu'ont éprouvé la plupart de mes éminents confrères. Je m'en voudrais de les juger

ux-mêmes : ils sont d'ailleurs vos maîtres au nème titre que moi, mon enfant. Mais j'avoue ı'avoir jamais ressenti leur démangeaison de lécomposer toutes les formes que revêt la vie, ɔour en faire leur œuvre. Je sais bien que, i j'étais capable de rancune, je leur en tienlrais rigueur ; il m'arrive bien de me fâcher, de emps à autre, contre les abeilles, qui épuisent es fleurs les plus belles, à cette fin de faire leur niel. Je ne crois pas avoir ainsi jamais disséqué ne existence, avec l'intention, plus ou moins vouée, de prouver quelque chose.

Si cette audace m'était venue, il m'eût semɔlé que c'était beaucoup risquer pour un bien nince résultat. Aussi sûr que l'on soit de sa norale, elle n'est jamais assez certaine pour ious permettre de condamner celle du voiin, ni surtout le voisin lui-même. C'est pourquoi je m'en suis toujours tenu au rôle que 'avais choisi, celui de cornac... Après cela, si je e puis affirmer que j'aie eu raison, il m'est oisible tout au moins de vous assurer que je

l'ai préféré à tous les autres, voulant faire d mon mieux.

Aucune théorie philosophique ne prouve autan de choses qu'une biographie bien composée, o que la conception d'autrui, exposée loyalement En étudiant avec sympathie, les divers système proposés par les hommes, l'on peut quelquefoi réaliser cette belle phrase de Voltaire, que j'a aimé citer souvent : « Il faut donner à son âm toutes les formes possibles. » Ainsi s'offre à pe près la seule chance qui existe, en étant tour tour un peu de l'avis de tout le monde, de ren contrer, par occasion, l'ombre de la vérité.

D'ailleurs, vous verrez bientôt les effets d cette discipline, si vous l'acceptez. Elle paraî molle, et cependant, il n'en est pas de plus aus tère, ni de plus difficile à suivre sans écarts Mais aussi, elle réserve d'admirables trésors d consolations à ses fidèles.

Le premier de tous, et non le moins méprisable c'est que, par sa grâce, l'on se trouve à peu prè tranquille, dans la société. Cette critique nou

aut de la part des contemporains de la bienveil-ance et un respect, légèrement craintif.

De la bienveillance... Le jardin que l'on s'est insi choisi semble trop modeste à la plupart, our qu'ils ne vous dédaignent pas doucement u haut de leurs ambitions plus difficiles à satis-aire. La crainte salutaire qu'ils éprouvent leur ient de ce pressentiment qu'ils se créent : un our ou l'autre leur nom se trouvera au bout de otre plume... Chimère ou divination? Ils sen-ent tous la petite mort, à penser que nous avons a liberté de l'écrire, avec ou sans majuscule... Avouez qu'une telle posture, à mi-côte, est bien a plus séduisante qui soit, et tente la préférence.

Il y a mieux encore; des bonheurs plus déli-ats. Il n'est pas de plus grande jouissance, orsqu'on est un peu curieux, que de rencontrer, ur son chemin, toutes les vertus et tous les vices : ela vous guérit joliment du besoin d'imagi-er. Nulle volupté ne peut être comparée à elle de croiser sur sa route les héroïsmes et les aiblesses. Vivre parmi des paysages toujours

nouveaux, dans le secret le plus intime des amours dérobées, suivre jusqu'à la mélancolie de la mort ceux que l'on a peints avec tendresse, rien n'égale cet agrément. Il n'est pas de plus noble promenade que d'aller ainsi, à travers les siècles, parmi les rêves, les religions et les folies des hommes.

Après cela, il faut cependant vous attendre à trouver des gens pour rabaisser ce genre. Je n'ai jamais rencontré personne qui acceptât de considérer un portrait critique, comme susceptible d'être œuvre d'art. Les hommes ont trop le respect des catégories pour de telles conceptions. Et même, j'ai blessé beaucoup de mes anciens amis du Cénacle, rien qu'à mélanger quelques-uns de mes vers à ma prose des Lundis. *Cependant... je puis bien dire cela devant vous — vous êtes trop jeune pour que jamais on vous croie si vous colportiez ma confidence — cependant j'ai la conviction que ma besogne très courte de chaque semaine contient à elle seule beaucoup*

le romans, des livres d'histoire très documentés t d'importants traités de philosophie.

Il y avait une petite glace, dans un angle 'e la pièce. Involontairement, Sainte-Beuve se ourna vers elle.

« J'ai peut-être été plus artiste, reprit-il, plus réateur que beaucoup des écrivains que j'ai étu'iés. Songez que, depuis trente ans, j'ai revêtu our à tour une autre nature, chaque semaine. 'ai frémi, conçu, avec les poètes, les romanciers, es historiens et les philosophes. J'ai analysé eurs livres à tous, indiquant tantôt ce que j'y usse ajouté, plus souvent, par inclination peronnelle, ce que j'en eusse supprimé. Rien qu'en nes notes, négligemment jetées au bas de mes articles, et dont j'avais pris le goût à lire Bayle, e « Nouvelliste » comme l'appelle Nicole, et e « Journal des savants », j'ai suggéré des soluions, retracé des portraits mal dessinés, reconstruit des romans gâchés, rétabli sur leurs assises croulantes des métaphysiques, chimériques à l'excès. Ne trouvez-vous pas après cela que la

forme, qui permet tant d'efforts, soit la forme d'art par excellence, et la plus complète?

— Sans doute, monsieur, mais on n'a pas coutume de voir la critique s'exercer ainsi?

— C'est que l'on s'en tient, le plus souvent, au bénéfice apparent que procurent les choses. Sans doute, ces messieurs travaillent encore pour l'élite, mais l'élite, à notre époque, s'est tellement accrue qu'elle est bien difficile à distinguer du gros public. Sous couleur de discernement, on exalte, on méprise ainsi, mais on ne cherche pas à expliquer. L'enthousiasme et la colère, dans tous les pays du monde, ont toujours remplacé avantageusement le bon sens...

Mais ne trouvez-vous pas que cette chambre est bien chaude? Descendons au jardin, voulez-vous?...

V

Il traversa un peu lourdement la pièce, prenant, à la dérobée, quelque léger appui aux meubles. Sur le pas de la porte, il se retourna brusquement :

— N'allez pas dire après cela que je blâme la critique de mon temps. Ce serait opprimer les opinions, que je pressens comme des choses très délicates. D'ailleurs, vous savez que je ne crois pas à la critique. Et j'aurais bien du mal à la regarder comme une chose sérieuse, puisque tant et tant de personnes, savantes et considérées, la traitent cavalièrement. Pour moi, c'est un plaisir grave; mais la plupart éprouvent seulement envers elle le respect que l'on garde aux choses qui nous font vivre. Je trouve cette conception bien gênante pour qui l'adopte.

Nous descendions lentement l'escalier. Tour

à tour, contre le mur et la rampe, le gros corps de Sainte-Beuve se trouvait mal à l'aise. Vers le milieu, pour se donner le temps de souffler sans paraître, il se tourna à nouveau vers moi :

— Je n'ai d'ailleurs aucune amertume pour ces procédés. Sans être égoïste, j'ai toujours eu l'habitude de m'occuper surtout de moi-même. Et puis, avec mes idées, je trouve ainsi une nouvelle occasion d'observation et d'indulgence. C'est bien amusant de chercher à tout comprendre.

Arrivés en bas, j'aperçus la porte de la cuisine, entre-bâillée. Comme au moment de mon entrée, le nez de la servante passait sans mesure. Il tenait lieu, à lui seul, de visage et en exprimait les plus diverses émotions. Il flairait, regardait, écoutait et parlait à la fois. Le vieux maître comprit la pensée qu'il traduisait. Il se tourna, sans faire semblant, pour voir si j'avais remarqué cette inquisition. Sans doute, n'étais-je pas parvenu, malgré ma bonne volonté, à

teindre quelque éclair d'ironie. Je lus de la eine au fond de ses bons yeux. Le célibataire, ans un mot, laissait percer la résignation d'un nari malheureux. Alors, reconnaissant qu'il i'y avait plus rien à ménager, il revint d'un as plus leste qu'à son habitude jusqu'à la porte le la petite cuisine — qu'il referma brutalement.

Derrière, j'entendis grogner. Mais Sainte-Beuve était soulagé, et, souriant, avec une fine complaisance, il reprit :

— Il ne convient pas de faire attention à l'importunité de cette fille. Pour ma part, j'avoue ne pas savoir tenir rigueur à ces sortes de personnes. On doit de l'indulgence aux petits travers de nos domestiques. Nous en témoignons bien à nos confrères. D'ailleurs, je suis toujours pour l'indulgence, beaucoup d'indulgence. C'est une vertu chrétienne ; c'est mieux encore : c'est une vertu essentiellement pratique.

Voulez-vous que je me fâche contre ma bonne? Avec le délicieux caractère que je lui connais, j'aurai avant cinq minutes ses huit jours. Vrai-

ment, je serai bien avancé ! J'ai une bonne cuisine, je suis gâté comme un vieux curé. Ce sont là mérites que je prise, et il convient, à leur faveur, de passer sur certaines petites choses. Au reste, dans notre société, je crois qu'il faut tout ramener à cet exemple. Chacun a ses vertus et ses vices ; chacun, dans cette démocratie, peut nous rendre, d'un moment à l'autre, son tablier. Cette considération m'a depuis longtemps disposé à toutes les indulgences et donné souvent à réfléchir.

On entrait dans le petit jardin. L'endroit était exigu ; il comprenait quelques pelouses menues, une dizaine d'arbres, avec des buissons mal soignés. Mais tout cela était tellement ramassé ; cette verdure se disposait sur un espace si restreint que, malgré tout, un peu d'ombre délicieuse et de la fraîcheur s'y formaient.

— Aimez-vous la nature, jeune homme ? me dit-il. Vous devez avoir pour elle un culte. Je n'ai jamais connu personne, entre vingt et

trente, qui n'éprouvât cette nuance de sentiment envers sa beauté. A cet âge, nous la croyons une maîtresse éternelle et infinie, douce à tous nos rêves et à nos caprices. A l'heure où tous les cadres de la société nous apparaissent comme trop étroits pour contenir nos sensations et nos pensées, elle seule semble assez large pour nous permettre de respirer tout à notre aise... Mais vous verrez, il vient un moment où l'on aime autant un jardinet modeste, comme le mien...

Il n'est pas très beau, je le sais, mais il me suffit. La nature m'y apparaît aussi belle que sur les plus vastes horizons. C'est à ce point que, parfois, de bons amis m'invitent à dîner en leur compagnie, soit à Saint-Gratien, soit à Sannois. Eh bien! maintenant, je ne suis jamais aussi heureux que lorsque je reviens à ma petite verdure... Je pense souvent que c'était un coin dans le goût de celui-ci que l'imagination de Voltaire avait donné en culture à Candide.

Nous allions doucement. Il s'arrêta devant un arbre :

— Regardez ce peuplier... Ses plus hautes branches ont grandi malicieusement jusqu'aux fenêtres de mon cabinet. On dirait qu'il veut m'encourager lorsque je travaille. Je lui garde de la reconnaissance pour cette bonne camaraderie, mais, vraiment, les flocons cotonneux qui s'en détachent, me gênent plutôt. Je n'ai cependant pas le cœur de le détruire : c'est moi qui l'ai fait planter. J'ai donc voulu ce qui m'arrive.

Il y avait un banc, dans le fond. Nous nous y assîmes. Sainte-Beuve m'indiquait du doigt la petite maison.

— C'est dans cette maison qu'est morte ma mère. Dans ce jardin, elle a joui de bien des étés. Et l'on s'attache aux lieux où ont vécu des morts aussi chers. A la clarté de ces souvenirs, j'aime donc particulièrement ce coin. J'y ressens, avec la même force qu'en un autre lieu, plus magnifique, l'amour de toute la nature...

Avez-vous, d'autre part, jamais réfléchi à tout e que représentent d'existence passée, les pay-ages au milieu desquels nous vivons, et tous es paysages, quels qu'ils soient ? Nous ne avons pas l'innombrable quantité de siècles lepuis quand existe le monde. Quelqu'un me lit qu'il est vieux de millions et de millions l'années. Comme je suis prodigue, je ne vois pas ourquoi je n'ajouterais pas quelques zéros au bout de ses hypothèses... Eh bien! je pense sou-ent que, à peu près partout, l'on a dû ensevelir les morts et que nous marchons, à n'en pas dou-ter, partout, sur les tombes de nos ancêtres humains. Or, il en est des tombes comme de tout ce qui est terrestre. Elles ne durent qu'un temps assez bref, et quand ce n'est pas la piété de ceux qui demeurent qui se lasse, c'est la vie de ceux qui demeuraient qui, inéluctablement, s'écoule. Au bout de quelques générations vient donc l'oubli, l'oubli des familles pour l'ancêtre, retourné à la terre; l'oubli des villes pour les tombes de leurs citoyens, l'oubli des peuples

pour les cimetières, pour les nécropoles, pour les urnes funéraires même, si vous le voulez. L'humanité passe, et toute la bonne volonté de ceux qui gardent ce culte — le plus enraciné de tous les cultes — ne saurait l'empêcher de passer et d'oublier. Alors, c'est la fin de l'individu. Il est incorporé au sol. Il est retourné à la terre, comme le dit, de manière si païenne, la religion chrétienne. Et, dans cette incertitude émouvante où nous sommes, à l'égard de toutes les sépultures de l'humanité passée, un sentiment de respect se forme, envers le moindre fragment de paysage. La nature tout entière nous apparaît comme la tombe indéfinie des morts humains, et nous aimons sa beauté d'être pétrie et façonnée du terreau même de tous ceux qui l'habitèrent.

VI

Je ne dis pas, après cela, que tel soit le sens véritable de l'existence et du décor où elle se meut. On ne sait pas si les plus belles de nos idées ont quelque vérité, puisque les vérités les mieux établies ne sont peut-être, après tout, que des poèmes. Mais, c'est en aimant beaucoup la nature que j'ai cru l'entendre me parler de la sorte. Et il en est ainsi de toutes les choses. Elles prennent le sens de notre amour ou de notre haine.

La vie sentimentale s'en trouve d'ailleurs essentiellement compliquée... Amour et haine ne sont que des vocables sans consistance, sorte d'écrans à l'abri desquels se déroulent les aventures les plus dissemblables, et souvent même les plus opposées.

Vous ne pouvez guère sur ce terrain me suivre,

je le sais. Vous êtes à l'âge où l'on vit d'amour. Et, malgré la bonne volonté de scepticisme qui est en vous, vous allez probablement sourire lorsque je vous aurai dit qu'il n'y a pas un amour, mais des amours... Je vous excuse bien volontiers au surplus, puisque ma vieille amie, Mme Sand, — elle-même — n'a jamais voulu comprendre cette manière d'appréciation. Elle était cependant mieux placée que quiconque pour m'entendre. Car, en vérité, croyez-vous que Musset et Mérimée l'aient aimée de même façon ?...

« J'ai eu vingt ans à une époque où l'on ne parlait guère qu'au nom de l'amour. Si je ne croyais pas, au fond, que tous les siècles se ressemblent, je vous dirais même franchement que jamais, à mon sens, on n'a tant abusé de son prétexte. Mais quoi... l'amour est un mot commode. Il permet de désigner toutes les folies et toutes les sagesses de l'humanité, et l'on s'en sert, pour donner du ragoût aux choses les plus

imples. La vanité, l'intérêt, et des objets moins mportants, trouvent leur compte à revêtir son ipparence. Les plus belles des passions sont)eut-être encore celles que décrivirent dans leurs ivres quelques gens d'imagination, qui étaient le grands génies fort peu donjuanesques. Croyez ien en effet que ceux-là n'ont pas connu ces ombats, dont parle le divin Sophocle et d'où 'on revient toujours plus ou moins éclopé.

— Cependant, mon cher maître, vous avez crit « Volupté »?

— J'ai écrit « Volupté », c'est vrai... Mais il r a bien longtemps... Et je vous avoue même qu'à certains égards, cette œuvre ne me procure aucun orgueil. A l'époque où je l'imaginai, je croyais en effet à l'amour, un peu comme un séminariste qui aurait mal tourné. Je jouais avec les mots et m'en grisais... Car enfin, a-t-on jamais vu volupté ressembler au portrait que j'en ai tracé?

Je n'ai fait vraiment connaissance avec cette dame que, beaucoup plus tard, vers la quaran-

tième année de mon âge. C'est seulement alors, que j'ai pleinement éprouvé du bonheur à partager les faiblesses de Salomon. Après cela, vous me diriez peut-être, si vous l'osiez, que je ne comprends rien à l'amour, et il ne faudrait pas me pousser très avant pour que j'en convinsse avec vous. Mais c'est ma manière à moi, en toute humilité, d'aimer les femmes. Et, je puis le dire tout ensemble, je les ai beaucoup aimées et j'en ai même aimé beaucoup.

A vous parler sans feinte, mon plus beau rêve a toujours été de planter le clou d'or avec toutes mes vieilles amies. Une conversation a bien son charme, en effet, mais un bas de soie bien blanc, prolongeant un pied mignon dans une chaussure de satin, un...

— Mon cher maître, nous préférons aujourd'hui les bas noirs et les souliers vernis...

— Justement, justement, jeune homme, πάντα ῥεῖ... Ce qui prouve qu'il n'y a pas de modèles éternels de beauté. L'illusion préside à ces sortes de cérémonies.

A ce propos, je trouve que les législateurs tiennent un compte insuffisant des couturières) des modistes, et des marchandes de lingerie... S'ils connaissaient davantage la mode de leur temps, ils feraient des lois mieux assorties aux besoins sociaux et contemporains. Ces divers fournisseurs ont leur importance dans la vie de la volupté, et la volupté a sa place dans la vie civique. On pourrait presque dire qu'aux temps les plus beaux de l'histoire, elle en a été l'âme... Voyez le siècle de Périclès, celui des Médicis et notre admirable dix-huitième...

VII

Avant même que je prisse le temps de méditer ces préceptes, la bonne était reparue. Brusquement, elle lâcha :

— Monsieur, il y a le docteur Veyne qui voudrait vous voir...

— Priez monsieur le docteur Veyne de venir au jardin.

Cette visite, pas plus que la mienne, ne devait plaire à cette personne acariâtre. Sur la réponse favorable de Sainte-Beuve, elle s'en alla, mâchant sa colère. Je me crus obligé de dire :

— Mon cher maître, je ne voudrais pas vous déranger plus...

— Pas du tout, pas du tout, jeune homme. A moins que vous n'ayez mieux à faire, demeurez ; vous ne nous gênerez pas. Veyne est un vieil

ami, qui ne m'en voudra pas de votre présence. Il sait qu'aujourd'hui j'ai vacance. En passant, il vient bavarder un brin. Nous serons trois au lieu du tête-à-tête, voilà tout... Vous ne connaissez pas le docteur Veyne ? Ce n'est pas un de nos confrères. Il trouve meilleur d'occuper sa vie à faire de la politique ; il est républicain... N'est-ce pas, Veyne, que vous pensez que le bonheur des hommes est une question de gouvernement? Comment allez-vous ?

A l'entrée du jardin, l'ami du maître apparaissait. C'était un homme naturellement majestueux qui, de sa seule prestance, agrandissait le lieu. Il marchait lentement, tout droit malgré l'âge, et portait avec soi une haute dignité. Sa face, glabre et pleine, sous des cheveux admirablement blancs, était celle d'un Napoléon qui eût vieilli dans le bonheur.

— Bien, merci, vieux sceptique ; bien. Vous voilà encore en train de débaucher une intelligence ! Il vous disait du mal des gens qui ont une opinion, n'est-ce pas, monsieur?... Cela ne

suffit pas, à ce libertin. Il lui en faut de rechange. Ah! ce n'est pas lui qui croit à l'influence de la politique sur le bonheur humain...

— Mais, Veyne, je n'ai jamais dit des choses pareilles...

— C'est cela maintenant, il va nier ! Enfin, vous l'avez entendu, monsieur...

— Mon ami Veyne, mon confrère m'a entendu vous poser une question — et c'est tout...

— Eh bien, eh bien, alors?... Vous connaissez depuis longtemps ma pensée. Vous savez parfaitement que je suis un républicain, libéral, et socialiste ; vous ne me ferez pas démordre de mon opinion... Je ne crois pas que vous soyez de mon avis...

— Veyne, je n'ai pas dit que je n'étais pas républicain, ni libéral, ni socialiste. Mais vous manquez de nuances...

— C'est ça, toujours des distinctions !

— Vous manquez de nuances, car enfin, il est bien difficile d'être tout ce que vous venez d'énoncer à la fois.

— Enfin, voyons, Sainte-Beuve, ne jouons pas sur les mots. Êtes-vous républicain ?

— Je ne suis pas républicain, mais....

— Ah! vous voyez, monsieur, je vous le disais!

— Mais, je l'ai été — et vous le savez bien, Veyne. Et si, pour être plus juste, tous les républicains, tous les hommes politiques avaient été comme vous, il est fort probable que je me serais occupé des affaires de mon pays. Mais j'ai traversé quelques révolutions. J'ai connu, je puis le dire, beaucoup de nos hommes d'État et je crois être l'un des rares, de ma génération, qui aient débuté dans la vie avec des opinions républicaines. Eh bien ! mon pauvre Veyne, je me trouve loin du point de départ aujourd'hui.

Je n'avais peut-être pas d'ailleurs le tempérament passionné qui convient à ces sortes de destinées; je n'ai pas pu m'aveugler au point d'ignorer les petites ambitions, que dissimulent les plus beaux des mots. En 1830, j'ai espéré de toute mon âme; j'ai cru aux hommes, qui renversaient la dynastie, au nom des principes de

1789. Un certain nombre d'entre eux avaient ét mes collaborateurs au « Globe... » Vous savez c qu'ils sont devenus sous la monarchie de Juil let : des ministres!...

Et j'ai été un peu découragé, dès ce moment mais je n'ai pas encore désespéré. Quelqu'un m'a presque convaincu que les bons républi cains des trois Journées n'avaient pu faire c qu'ils rêvaient. Alors que pour mon compte malgré mes préventions, je finissais par m'accom moder de ce régime, qui en valait bien un autre après tout, eux continuaient à comploter ains qu'à élaborer des constitutions. Ils avaient l'ai de faire de si bonne besogne que j'ai encor suivi ceux qui, n'ayant pas été pourvus, demeu raient mécontents : vous vous rappelez ma bonn volonté en février, Veyne?... Mais cette dernièr expérience m'a rassasié. Ce n'est pas de m faute si je ne crois plus ; j'ai vu les choses d trop près et tous mes amis, mêlés à l'aventure déçus, découragés, m'ont fait des récits par trop malheureux de ses dessous...

— Voilà bien une raison !... Parce que des littérateurs vous ont confié que la République n'allait pas à leur gré, vous désespérez d'elle.

— Mon cher ami, vous savez que je me documente toujours avant de parler et, ma foi ! je prends mes notes comme je le peux. Or, les renseignements que j'ai recueillis,corroboraient l'opinion que je m'étais faite de ce régime. Je ne vois donc pas pourquoi je ne les accepterais pas... Et puis, si vous tenez en suspicion l'avis de mes confrères, pourquoi le mien aurait-il de l'importance ?

— Mais enfin, Sainte-Beuve, au-dessus des faits, il y a l'idée...

— Oh ! mon cher Veyne, je vous en prie, laissons cela... J'admire votre sincérité et, à cause d'elle, je vous aime. Mais ne me demandez pas un effort semblable. Je ne peux guère croire qu'aux régimes qui ont fait leurs preuves. Et, je connaissais assez les Lamartine et les Marrast, pour douter de la forme républicaine, s'ils ne l'ont pas faite toute belle...

— Que lui reprochez-vous vraiment ?

— D'avoir accru le désordre qui troublait déjà l'harmonie française...

Je ne suis qu'un fils de la bourgeoisie, mais tel, je suis bien à même de parler du Tiers ; après tout, j'en fais partie. Eh bien ! vraiment, je trouve qu'il fait piètre figure dans les affaires publiques !... J'étais cependant né girondin. Si j'avais vécu aux alentours de 89, j'eusse été parfaitement heureux. J'eusse cru, comme les autres, à toutes les folies de ce temps, au peuple souverain, aux droits de la nation, à la tyrannie royale ; je me serais réveillé, un matin, l'âme libérale et exaltée. J'aurais été l'homme des découvertes, des nouveautés, mais, sans violence, sans ambition de refaire le monde à l'image de ma pensée, sans volonté de tout bouleverser, au gré de ma fantaisie.

Dans la politique, savant de mon époque, j'eusse apporté ma connaissance de l'homme et mon honnêteté scientifique. J'aurais souhaité que l'on réclamât mon concours pour les affai-

res publiques ; et même je l'aurais offert, avec une âme renouvelée de l'antique. Bailly a toujours été pour moi un idéal, et Daunou lui-même...

— Eh bien! ceux-là n'étaient-ils pas des républicains?

— Oh!... on ne sait pas ce que serait devenu Bailly — on ne lui a pas laissé le temps de la réflexion, — mais on connaît la fin de la vie de Daunou. Il est mort sans illusions, au moins à l'égard des sentimentalités de sa jeunesse. Et, moi-même, j'ai fini par atteindre les régions où s'était réfugié mon illustre compatriote. Je ne crois plus beaucoup aux girondins... Les jacobins les ont mangés, et l'espèce en est disparue. Et ainsi, mon bon Veyne, si j'ai un faible pour vous, à cause de vos aspirations généreuses, je ne partage pas vos illusions. Vous êtes trop loin de mon idéal.

— Quel est-il donc votre idéal?...

— Mon idéal, en politique, consiste à n'en point avoir. J'ai toujours remarqué que les

hommes d'État se recommandaient de leur idéal à la veille d'une sottise ou d'une malhonnêteté Et je préfère ceux qui gèrent la communauté comme des hommes d'affaires loyaux. Dans le maisons de commerce, les mieux assises, i n'existe qu'un patron pour tout diriger. C'es pourquoi j'ai fini par admettre que pratiquement, il n'est encore qu'une seule main pou diriger les intérêts du pays et pour qu'ils prospèrent...

— Ah ! voilà donc le bout de l'oreille qu passe. Je savais bien que vous n'étiez qu'u réactionnaire !...

— Je ne sais pas, mon bon ami, si je sui réactionnaire. Toutes les étiquettes sont dénuée de sens. Mais, ce dont je suis très certain, c'es que personne n'a été plus franc-jeu que moi même, à la démocratie.

Au temps où je croyais aux mots, on m'avai dit que cette forme sociale devait améliorer l sort des masses, par la liberté. Des gens bie informés m'assuraient même qu'Athènes renaî

rait avec la république. Eh bien ! je suis allé, omme je le disais tout à l'heure à ce jeune onfrère, tour à tour, loyalement, à ceux qui me araissaient les meilleurs prophètes de l'idée nouvelle. J'ai connu Pierre Leroux, Bazard, Enfantin, les Rodrigues, tous les plus intelligents des Saint-Simoniens. J'ai partagé beauoup des rêves admirables de Lamennais. J'ai dmis l'idée d'une république chrétienne. Les ns après les autres, j'ai vu sombrer tous ces ommes de génie, ils se sont anéantis dans le bien-être, ou le dépit d'avoir été vaincus.

Mais, voici encore un exemple plus pressant. A Lausanne, au temps où je professais mon « Port-Royal », j'ai assisté aux comédies du gouernement populaire ; j'étais aux premières oges, lorsque sous prétexte de progrès, les citoyens ont renversé les libéraux, installé à leur lace le radicalisme. Je n'avais jamais goûté de elles compétitions, mais j'ai encore moins apprécié les résultats... J'ai pris, ce jour-là, le dégoût lu peuple, comme organe politique, tout en

désirant du plus profond de mon cœur sa prospérité et son bien-être.

— Vous êtes effrayant, mon pauvre Sainte-Beuve!

— Bah!... à quoi bon avoir peur des mots? Il ne faut ni les craindre ni s'en griser. Il y a déjà bien longtemps que j'écrivais à Renduel : « En vieillissant, on revient au pouvoir absolu pur et simple. » Depuis lors, je n'ai plus changé d'opinion. Vous savez bien que je ne suis plus guère à l'âge où l'on donne en plein dans le Chamfort et je suis, en revanche, bien près, si je m'écoute sincèrement, de pencher au d'Alembert. Connaissez-vous aujourd'hui mes politiques de chevet? Ce sont Machiavel et Hobbes...

— Alors, vous voulez le bon tyran, comme Renan?

— Ma foi! je trouve que mon confrère Renan a bien de l'esprit et puisqu'il pense ainsi, je ne vois pas pourquoi je n'accueillerais pas cette opinion. La meilleure démocratie, dans le plus mauvais des mondes, voyez-vous, Veyne, c'est peut-être encore la monarchie.

VIII

Je crus que le bon docteur allait crever d'indignation. Une bouffée de sang inonda son visage glabre, si pâle de coutume. J'avoue qu'à ce moment je me trouvai gêné et m'apitoyai légèrement. On lisait si bien sur cette physionomie l'émotion sentimentale et douloureuse que venait de faire naître cette conversation ! La bouche se contractait avec fièvre. Les lèvres frémissaient, prêtes à la riposte. Puis, elles retombèrent dédaigneusement. Veyne comprit l'inutilité de la discussion avec un tel adversaire. Un peu mélancolique, il se tourna vers moi :

— Avais-je raison, monsieur, quand j'appelais Sainte-Beuve un sceptique?

— Mon cher ami, reprit Sainte-Beuve avec un peu de coquetterie, vous avez bien raison.

Mais où commence votre tort, c'est à parle dédaigneusement du scepticisme. Il ne fau jamais tenir rigueur à personne pour sa pensée Et, vraiment, c'est un curieux spectacle d'intransigeance que vous donnez là, vous qui professez la Déclaration où se trouve inscrit cet article : Vous me condamnez, alors que vos principes devraient m'assurer votre indulgence. Moi-même, je ne vous en veux pas, malgré tout.

Ainsi tout va dans le monde, mon pauvre Veyne, sans que nous ayons d'ailleurs à nous en glorifier. Il n'est pas d'opinions si bien établies qui nous gardent de les contredire. On croirait que plus elles sont logiques, plus elles risquent de nous causer cette sorte d'ennui... La pensée humaine, avec tout son orgueil, n'est qu'un fouillis d'idées. C'est pourquoi la vérité à la découverte de laquelle nous nous acharnons, ne m'est jamais apparue que comme une mosaique immense, désagrégée, sous l'effort du temps et enfouie profondément dans le sol.

Tout le monde s'efforce de vouloir la faire

pparaître au grand jour. Malheureusement outil dont on se sert n'est pas assez délicat. haque coup de pioche la brise un peu plus et ugmente la confusion. Chacun en ramène un etit morceau, personne la totalité, et l'usage que on fait de ces bribes les rend encore plus inu- iles. On oppose égoïstement et avec orgueil ces ragments: j'ai toujours pensé qu'il serait bien référable de les rassembler...

Après tout, ce serait peut-être encore un effort lein de vanité. Tous ces petits morceaux pour- aient bien ne rien signifier, cette mosaïque lle-même n'être qu'un rêve de notre rêve. On n'a jamais su exactement ce que voulait dire ce mot, si familier aux lèvres des hommes, la vérité... Et les religions, les philosophies qui sont chacune de si ingénieux systèmes, se com- battent avec trop de violence pour nous assurer.

A exprimer ce jugement, ne croyez pas que je veuille diminuer l'œuvre des grands fonda- teurs de dogmes. Ils ne sont nullement atteints par cette conception. Je ne les mets pas à la

retraite. Je les change d'arme, seulement. A lieu de les ranger encore parmi les penseur ils m'apparaissent comme de magnifiques arti tes, comme de grands poètes. Et je les admi tout autant, en ne m'abandonnant pas à leu chimères sublimes. Car ils n'ont pas représent l'homme tel qu'il est, mais l'homme tel qu' devrait être, ce qui est bien déjà quelque chos

Tous, ils se composèrent une vision de l'homm qui n'est pas humaine. Avec des perfection idéales, ils inventèrent une mythologie nouvell Comme les Grecs des premiers âges avaient re vêtu toutes les forces de la nature d'un corps d'une vie, semblables à la leur, ces mystiques d l'imagination ou de la foi firent don à notre pau vre espèce de toutes les vertus, de tous les héroïs mes, dont on n'a jamais entendu parler que dan les métaphysiques et les théologies. Cette douc et dangereuse illusion s'est d'ailleurs transmis jusqu'à nos jours, avec force d'article de foi Nos incrédules contemporains, obligés à un concession, ont seulement consenti à reconnaîtr

ue l'homme, incapable de perfection, tendait pendant indéfiniment vers le progrès, l'amé-oration de la race.

Et c'est ainsi que le romantisme, dernier re-résentant de cette idéologie religieuse, si cu-euse comme mouvement littéraire, a fait tant : mal à nos générations, a gâché d'un seul up, en prodigue, tous les trésors de raison, :cumulés par les prudents analystes du XVIIe du XVIIIe siècle. En affirmant à de braves ens, assez mal renseignés sur notre nature, u'ils étaient « comme des dieux », il en a fait es sots bouffis d'orgueil, des maniaques dan-ereux dans une société policée, de pauvres res destinés au désespoir par la désillusion lus ou moins rapide. Tout le nouveau malheur umain a cette origine.

Je préfère, pour ma part, les écrivains qui nt peint l'homme en franchise, tel qu'il est, ut simplement, un composé à proportions à eu près fixes, avec un peu de bonté et beaucoup le mauvais instincts. Mon ami Lamartine l'a

nommé quelque part un dieu tombé, se sou nant des cieux. Eh bien! pour ma part, je regre le rire de Voltaire ou le branlement de tête Montaigne. Et puis, Lucrèce, Saint-Evremon le grand Frédéric, la Rochefoucauld et Bay avaient quelque finesse, je vous l'assure...

Je sais bien ce que l'on pense de ceux-là de moi-même. On dit qu'à semer des doutes, le mot est de Bayle, — nous semons le décour gement. Cette opinion me semble excessive. C enfin, ces messieurs de Port-Royal n'avaient ma nature, ni ma tendance d'esprit. Ils étaie d'âme profondément chrétienne. Ils vivaie comme des saints, à l'ombre douce de la camp gne charmante, où ils faisaient retraite. Tr avisés et difficiles à tromper, il est bien malai cependant de les convaincre de scepticism Sans doute avaient-ils une médiocre opinion monde. Leurs yeux tranquilles reconnaissaie sur sa face bien des verrues qui ne la rendaie rien moins que hideuse. Ils savaient évaluer a plus juste poids, les vertus et les vices de l'hum

ité. Ils s'apercevaient d'ailleurs que ceux-ci 'emportent sur celles là et le titre alourdi d'al- iage de toutes les actions accomplies, chaque our, dans le siècle. Ces opinions, plutôt sévères et 'ésobligeantes, ils les professaient non seulement 'ans leurs discours, mais aussi dans leurs écrits.

Vous le savez, mon jeune ami. A dépouiller les euvres d'Arnauld, de Nicole et même de Pascal, ous avez pu reconnaître cette inclination du énie janséniste. Et vous-même, mon cher Veyne, ous n'êtes pas, sans avoir observé l'idéologie narchiste des « Pensées »... Eh bien, je vous le lemande, cette désillusion empêcha-t-elle jamais ette communauté idéale de vierges et de lettrés le vivre noblement et sans défaillance?... Je pos- ède une estampe de la bonne époque, où se rouve représenté le bon Monsieur Lenain de Tillemont. Au bas, cette simple phrase est ins- rite: « Il était très humble, très sçavant et très mateur de la vérité »... Je pense que mieux u'aucune autre, elle fait l'éloge de Port-Royal t de ceux qui doutent de la bonté humaine.

— *C'est très beau tout ce tableau, Saint Beuve. Mais les solitaires que vous nous prése tez et ces héros de votre doctrine, ce sont là d sceptiques de marque. Vous avouerez que to le monde ne possède pas assez de trésors phil sophiques pour se payer leur luxe élégant. Po ma part, je ne sais pas, mais je continue penser que rien ne vaut encore une bonne o nion, solidement assise. Elle seule est capable soutenir toute une existence, si dramatique so elle. Pensez ce que vous voudrez, mais pensez toujours, sans hésitation, sans timidité et, vous pensez du mal de l'humanité, faites-vo son ennemi...*

— *Mais je ne peux pas, mon pauvre an puisque je suis moi-même un homme.*

— *Ne vous laissez donc pas alors arrêter p ce que vous voyez! Malgré la méchanceté quo dienne, la triste expérience de chaque jou gardez la conviction que la nature de l'hom est la bonté...*

— *Savez-vous, Veyne, où conduit une telle o*

on ? On ne persiste pas à nier la réalité, sans ielque trouble intellectuel. Voyez Jean-Jacies... Comme il persévérait à regarder sa iée, il est devenu légèrement fou. On dit ême que, dans les derniers mois de son existnce, il était bon à lier. Et son influence n'a is mieux valu, puisque nous avons eu ce tumulte volutionnaire, dont je ne parviens pas à m'acommoder.... Croyez-moi, ce n'est pas impunéent que l'on dit à l'homme qu'il est bon....

— Bah! c'est le XVIIIe siècle tout entier que ous accusez alors....

— Croyez-vous ?.... Cette époque fut trop itelligente pour avoir perdu son temps à lles folies. Rousseau, dont nous parlons, n'est son heure qu'un original solitaire. Il ne sent as comme un Français. Mais prenez Diderot. ersonne, je crois bien, n'a aussi volontiers conndu les deux termes d'homme et de singe. oltaire?... Il s'est trop moqué de ses contempoins pour admettre jamais que l'on put amener une telle espèce. Faites une battue par tout

le siècle, et je ne pense pas que vous puissi rencontrer, entre la Régence et le règne pauvre Louis XVI, un seul écrivain, un se artiste ayant cru vraiment à la bonté l'homme.

Tous ont reconnu quel extraordinaire comp de vices est cet animal, sans prendre d'ailleu le deuil pour avoir découvert cette vérité. l'ont dite seulement, avec sincérité. Ils l'c parée plus ou moins de naturel, d'ironie et grâce. Tous ces historiographes ordinaires notre race, les Montesquieu, les Saint-Sim les Beaumarchais, les Chamfort, les Lesage, Crébillon, les Laclos et les Rivarol nous présentés sans hypocrisie et ne nous ont jam embellis. En notre laideur, ils nous ont trou assez amusants à peindre comme cela et, som toute, dignes d'intérêt.

Ouvrez soigneusement leurs œuvres, feu letez d'un doigt pieux les gravures du temp allez voir, dans les musées, les petites toiles co temporaines et vous ne direz plus après cela q

s ces bons esprits ont cru à la bonté hu-ine... Non, vraiment... Ils ont fureté l'âme, pensant qu'elle n'existait pas. Ils se sont usés à ses parades, sans chanter des vertus aginaires qui, d'ailleurs, leur semblaient tout ait de second ordre. Le vrai XVIIIe, avec sans malice, s'est accommodé du peu de oses que nous sommes...

La guerre, à ses yeux, fut un sport où il est n pour sa réputation d'exceller ; la religion, devoir de société qui n'engage pas à grand' ose au delà ; l'amour un passe-temps qui ranle agréablement l'être quelques secondes. femme, Saxe délicieux qui orne le fron-n du siècle, qui l'emplit de son parfum, qui vahit ses œuvres les plus graves, il l'a goûtée mme il convient, sans l'aimer. Il lui a demandé faire les honneurs de l'époque, en mondaine iritnelle et jolie, d'être adorablement sen-elle, dans l'intimité, prête au désir passager la chair, qui surprend et renverse, sur les phas clairs, à petites fleurs, parmi les falba-

las, les linons et les dentelles.... Avait-elle ap
cela le mauvais goût de garder quelque sen
ment pour l'auteur volage de son plaisir ?
la consolait au clavecin ou sur l'épinette, a
quelque « Plaisir d'Amour » ou une page
« Don Juan » de Mozart. De même, les lett
n'étaient que le bavardage raffiné de gens q
ne peuvent, en dépit d'eux-mêmes, tout exprim
par la conversation et qui, cependant, attache
un prix plus élevé aux devoirs de la soci
qu'aux œuvres sérieuses. On ne s'échauffait q
pour fronder ou réclamer une aise de plus. l
si l'on avait quelque chose de sérieux à exp
mer, on cherchait toujours à le rendre aimab
Songez qu'avec les personnages de la Coméd
Italienne, avec quelques autres poupées ch
mériques, c'est peut-être Figaro qui a dit l
paroles les plus graves du siècle, les plus pr
fondément tristes....

A Boulogne, dans mon enfance, j'ai vu l
fantômes de tout ce siècle, qui ne voulaient p
mourir. L'austérité, légèrement hypocrite d

cobins, avait brûlé sans indulgence les sounirs de cette vie, charmante et simple. Mais utodafé ne remontait pas à tant d'années que ne pusse me chauffer à sa cendre, encore ède. Aux récits somptueux de ce passé tant imé, j'ai vu flamber des lueurs attardées dans s yeux de quelques émigrés, plissés par la ie de fête et les souffrances de l'exil. Ils étaient entrés avec l'Empire. Je me souviens que je omparais toujours la flamme de leurs regards la lumière, s'allumant le soir sur la jetée, ux phares de ma ville. J'ai entendu la voix rêle des dernières épinettes, jouant incomparalement des menuets sautillants, des gavottes ieuses et les plaintes de cette « Iphigénie », omposée par celui qu'on appelait encore « M. le hevalier Gluck ». Pour amuser mon enfance, une marquise, à peine à l'automne de son âge, mais toute fanée déjà par l'épreuve, dessinait des portraits à la sanguine. J'entendais partout, autour de moi, des causeries de philosophie et d'art, qui, sans que je le comprisse, n'étaient

plus de ce temps, et qui me marquaient néan moins pour la vie. C'est ainsi que je pris l'âm de ce siècle achevé,nourri, sans même m'en êtr douté, au lait de ses préférences.

IX

Une mouche flânait, à petite journée, sur le
ont de Sainte-Beuve. Il la chassa, et reprit :

— Depuis, j'ai pu paraître infidèle à son ensei-
ement. Mais je l'ai été, comme on oublie une
ère pour une maîtresse. Je lui suis toujours
venu et maintenant je suis à peu près assuré
 ne jamais renier ses leçons. Aujourd'hui, tou-
s ses idées m'ont pénétré jusqu'aux moelles et,
ur ma gouverne, je pourrais difficilement
cepter la familiarité des autres. A l'âge qui
e vient, elles me semblent les plus douces.
ous-même, cher ami, devriez bien vous ranger
leur aimable discipline.

Vous me direz que ce sont là frivolités.
oins peut-être que vous ne le pourriez croire.
n leur compagnie, je me suis composé un plan
 l'univers, qui m'est commode et me plaît. J'ai

trouvé à m'y tailler un manteau contre les b de la vie. L'étoffe en est de grâce et de rais Je dois au commerce de ces affections d'a évité les métaphysiques profondes et les pl santeries dénuées de tout sel. Mon plan rep simplement sur mon expérience, qui commenc ne plus être neuve et sur celle de quelq amis, que je me suis ainsi choisis, à travers siècles. C'est ce cher XVIIIe qui, de la so m'a donné ma modeste théologie et quelq autres notions de première nécessité.

Croyez qu'à l'égard des choses divines, p exemple, cela m'a valu une modération extrê Dans ce système, on ne prête à Dieu auc manière d'être trop humaine.

J'ai toujours eu le respect de ce que je c naissais mal. L'on garde toute prudence s des sujets aussi particuliers. Il est tout à f périlleux de s'aventurer sur un terrain m vant, et je ne crois pas que nous ayons des d nées assez sûres pour témoigner, en cette occu rence, notre sentiment d'une manière t

extraordinaire. Le bien, qui existe dans le monde, est en quantité trop minime pour valoir beaucoup de reconnaissance à celui qui nous l'aurait octroyé, et d'autre part, l'on se dit qu'à valoir, aujourd'hui encore, si peu de chose, c'est peut-être de beaucoup d'indulgence que nous bénéficions.

Ah! l'indulgence, tout est là!... C'est la meilleure des doctrines. Elle suffirait à créer la divinité. Elle enferme en son sein, toutes les morales et aucune morale cependant ne peut s'accommoder de son voisinage, car son crédit en subit toujours quelque dommage. Au-dessus de l'humanité, elle plane, expérience et intelligence suprêmes.

Elle vaut mieux que la bonté, puisqu'elle est la bonté agrémentée de science, la bonté qui comprend avant d'excuser ; mais on aurait tort néanmoins de la considérer comme une vertu facile à mettre en pratique. En réalité, elle est la plus malaisée des philosophies, car elle suppose une âme disposée à renoncer aux avanta-

ges que procure dans le monde l'hypocrisie. C'est l'élixir très rare, lentement distillé aux cornues de la vie, tombé goutte à goutte dans le vase réfrigérant de notre désillusion. L'indulgence, c'est l'art de se mirer dans autrui, sans lui en vouloir de nous renvoyer si vilaine image.

Je lui dois l'agrément de mes dernières années. Le jour où j'ai compris la leçon qu'elle offrait, je ne me suis pas trouvé rassuré dans la vie — nous ne le serons vraisemblablement jamais — mais, en toute sincérité je dois dire, j'ai ressenti quelque soulagement et de la quiétude. Ma fortune a pris une face nouvelle, pour parler le langage de nos maîtres. Et me voici confortablement installé dans l'existence, aujourd'hui, car j'ai, en acceptant cette discipline délicate de l'indulgence, commencé par y soumettre mes pensées et mes gestes. J'ai délaissé les vaines angoisses, trouvant un peu fous les tumultes d'âme, à propos de problèmes insolubles et je me suis simplement alors jugé plus doucement.

C'est à de telles douceurs que je dois d'avoir ené à bien ma tâche hebdomadaire. L'insou- ance des sujets sublimes m'a valu de touchan- s satisfactions de détail. Avec des riens, je n'ai ut-être pas fait du haut idéalisme, mais je ois néanmoins avoir réalisé une besogne inté- essante et de raison.

L'indulgence que j'avais ressentie envers moi- ème, je l'ai alors reportée sur les confrères que avais l'honneur d'étudier. Mes rapports avec intellectualité en ont été plus faciles, plus musants, et, somme toute, plus profitables.

X

Tenez, on m'a demandé cette semaine, de consacrer mon Lundi *à une étude d'ensemble sur la littérature présente. Eh bien ! je vous avoue que, sans le secours de l'indulgence, j'eusse été parfaitement embarrassé.*

Est-ce l'âge qui me trouble ? Je ne sais... Mais je commence à ne plus très bien comprendre le petit monde d'aujourd'hui, qui s'adonne aux belles-lettres. Vous me paraissez, jeunes gens, si différents de ce que nous étions! Croyez d'ailleurs que je ne vous adresse pas un reproche, à vous parler ainsi. J'aime tout ce qui vit, et donc tout ce qui change. Vous êtes autres, voilà tout... Mais, c'est égal, il y a presque là de quoi mécontenter un vieil homme, surtout lorsqu'il est aussi bien disposé que je le suis, à l'égard de la jeunesse.

Nous vous avions laissé, à l'heure où l'on se

retire du bruit et de la bataille littéraire, la maison florissante. Oh ! croyez bien que je ne m'abuse pas. Le romantisme, je le sais, nous avait fait perdre déjà, un certain nombre des meilleures habitudes intellectuelles. Mais, enfin, on aimait encore les lettres pour elles-mêmes. On trouvait qu'elles méritaient un culte unique. Et, si l'on avait de l'ambition, c'était seulement la Gloire que l'on souhaitait, dût-elle d'ailleurs nous laisser aussi pauvres que l'obscurité. On s'entr'aidait, entre littérateurs de la même génération, qui avaient combattu le même combat pour l'idéal, aux environs de 1830, malgré que la vie les eût, depuis lors, conduits parfois sur des routes diverses. On se rappelait que l'on avait passé, au Cénacle, des nuits entières, ou chez Nodier, d'heureuses soirées, à disputer sur une forme de vers ou sur une frivolité littéraire, qui nous paraissait importante en ce temps. Des revues avaient rapproché nos noms. Des haines et des mépris communs nous avaient liés à mort. Aujourd'hui...

Sainte-Beuve eut un long geste de lassitude.

— Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Vous vous plaignez du pouvoir qui ne protège pas les belles-lettres et les arts...

— Oh ! maître, pouvez-vous dire ! On ne se plaint pas. Pour moi, je ne suis pas si mauvais fils que je dénigre ma mère, même ma mère civique, la République. Encore qu'il n'y ait pas à craindre — pour le moment tout au moins, — d'être guillotiné, lorsqu'on affirme que la démocratie est la marâtre de l'esprit, il faut bien reconnaître qu'elle encourage les hommes de talent. Elle les décore.

—Sans doute, jeune homme. Mais comme vous êtes devenus difficiles à contenter, le ruban vous fait plaisir et ne vous comble point. Vous êtes les vrais fils du plus homme de lettres de tous les hommes de lettres du XIXe siècle, Victor Hugo, poète, pasteur des peuples et homme d'affaires.

D'ailleurs, si je ne vous comprends pas, je sais au moins la façon de vous expliquer. Ah! il

est pas très séduisant le tableau de ce nouvel ge littéraire, que j'ai été obligé de faire, au urs de mon article ! J'ai composé plus aisé- ent jadis celui de notre XVIe siècle, un peu ïf, dénué de toutes malices, si ardent. Vous es, en effet, devenus tellement compliqués que ai craint de faillir à ma tâche. Ces fous du mantisme, que j'évoquais pour vous, tout à heure, sont simples à démêler auprès de vous utres.

Vous vivez dans l'état d'anarchie. Alors que situation devient chaque jour plus mauvaise qu'il est de plus en plus difficile de manger, écrivant, le nombre de vos confrères aug- ente sans cesse. Nous ne sommes plus une rporation. Vous êtes légion, comme dirait hyperbolique poète. Il n'y a que les fils des uses pour ne pas se multiplier ; dès l'origine u monde, leur quantité fut si grande qu'elle e saurait jamais augmenter. Mais les prosa- eurs... Ah! mon Dieu! les pauvres prosateurs!

Médecins, avocats, femmes d'écrivains ou pe-

tites nièces de génies, soldats, policiers ou cour tisanes, tous ont leur petite histoire à conter, sou forme de roman à trois cinquante. Chacun pu blie ses carnets de voyage ; on fait même uni quement des voyages pour les écrire. Et, grâc à la connivence de vous tous, ces personnes che qui vous dînez, trouvent à caser leur petite his toire, qui dégoûte le public d'acheter des livres Bien mieux, on voit aujourd'hui, des gens quit ter leur profession, pour entrer dans la litté rature, sans s'occuper de savoir si les aînés y sont encore.

— Mais, monsieur, ces personnes ne peuven nous être un sujet de reproche. Ce n'est pas d notre faute, si les amateurs...

— Évidemment, interrompit Veyne.

— Évidemment, reprit Sainte-Beuve, mais ce n'est pas bien sûr... Car, c'est peut-être à l'éta de malaise, troublant votre compagnie, qu'es due cette invasion... Et puis, vous n'aimez plu les lettres. Vous vous servez d'elles, avec l'illu sion d'atteindre, non pas même à la gloire

mais à la réputation qui se monnoie. De mon temps, on lisait avant d'écrire ; on se formait à des disciplines. On ne croyait pas que le don divin suffit à tout. Aujourd'hui, à peine sorti des collèges, où l'on fait des études moins fortes que jadis cependant, on publie. Et, en publiant, on ne songe qu'à se singulariser. Beaucoup construiraient volontiers leurs phrases tête en bas, pour s'assurer l'indignation des derniers grognards de la langue...

Ne vous récriez pas, mon ami. Vous connaissez aujourd'hui quelques écrivains arrivés, qui ont débuté de la sorte. Ceux-là, bons lettrés, ont dénoncé très vite la gageure parce qu'une fortune heureuse répandit leur nom. Mais, parmi les symbolistes, mélancoliques oubliés du jour précédent, souvenez-vous de tous ceux qui agirent ainsi.

Ces jeunes gens avaient encore, au surplus, des qualités qui ne sont pas les vôtres. Ils paraissaient s'aimer entre eux. Ils s'admiraient en public. Sans défection, ils se défendaient. Ils

avaient des revues, propageant leur doctrine. Ils se plaisaient à des obscurités communes, à des rêves et à des enfantillages collectifs. En est-il ainsi de vous autres ?

Je viens de lire les œuvres les moins ignorées de ces dix dernières années — poèmes ou proses. Je me suis efforcé à dégager les aspirations communes, cet idéal qui marque pour la vie et quelquefois pour l'immortalité, toute une génération littéraire. Je n'ai trouvé qu'incohérence, métier précoce et laissés pour compte de vos aînés, réajustés à votre taille. Les meilleurs même, les mieux doués d'entre vous qu'ont-ils apporté, je ne dis pas de nouveau — voici longtemps que l'humanité ne fait plus que du vieux neuf — mais de rénové ? On sent que vous vivez sur l'héritage collectif amassé depuis cent ans. Vous dédaignez les legs antérieurs qui vous ont été faits. Et vous recommencez Hugo, Mallarmé, Stendhal, Balzac ou Flaubert... Je ne parle pas de vos idées philosophiques... Vous êtes incapables de coordonner un

système. Vous mêlez avec délices Kant, Spinoza, Auguste Comte et Nietzsche.

— Nous avons eu les naturistes cependant, monsieur ; nous avons nos revues. Nous...

— Oui, oui... Mais tout cela n'empêche pas que vous ne soyez incapables de vous grouper en école, de fonder une revue, vous donnant droit de pensée dans le monde. Vous êtes bien trop individualistes, pour supporter un semblant de discipline, même intéressée. Je dis cela aussi dans mon article. Et sans la bonne, la douce, l'exquise indulgence, au lieu d'avoir l'air de croire à cet individualisme, j'eusse peut-être écrit que vous étiez des égoïstes maladroits, comprenant mal leurs intérêts, des arrivistes ombrageux, jaloux les uns des autres, incapables de faire bloc, pour monter à l'assaut de l'avenir. Vous avez si peur que l'un d'entre vous n'arrive avant les autres !

Oh ! vous autres, vous n'êtes plus des bohèmes ronsardisants, allant à la conquête du laurier comme nous, comme les Parnassiens, comme les

Symbolistes. Vous êtes de jeunes bourgeois, vous brocardant entre vous — nous, c'étaient les aînés que nous raillions — très pleins d'humour, très entendus à caser votre prose dans les bonnes revues où l'on paie le moins mal, incapables de sacrifier généreusement un sonnet ou une nouvelle, au périodique obscur, mais enthousiaste, qui décuplerait votre effort personnel. Est-ce que vous vous réunissez jamais, entre vous, pour agiter les nobles problèmes ? Avez-vous des bureaux de rédaction, misérables, plus beaux que des palais, où vous veniez décider le mot d'ordre, qui préparerait votre victoire?..Non, n'est-ce pas ? Tout cela vous ennuie. Vous faites de la littérature, sans vous échauffer, comptant plutôt, pour percer, sur votre entregent que sur vos enthousiasmes...

Allons ! quittez cet air malheureux, mon enfant. Vous vous assombrissez seulement à m'entendre exprimer des vérités que vous reconnaissez, sans les avouer, comme tous vos compagnons d'âge... Mais, je les exprime sans sévérité, api-

yé plutôt. Je le fais parce que je voudrais ous communiquer un peu de mon ardeur pour s belles-lettres, que l'âge ne saurait entamer t qui ne mourra, en moi, qu'avec la vie...

— Mais, maître, pourquoi sommes-nous tels? Vous faisons de notre mieux cependant...

— Je ne crois pas, petit. Vous avez trop oulié le lien indestructible qui doit nouer les ensées des meilleurs, parmi les hommes. Vous vez trop oublié qu'il y eut dans ce pays, avant e fâcheux romantisme, deux grands siècles raternels, où l'on sut écrire et penser, en franais, comme des Latins. Ah ! jeunes gens, jeues gens! pourquoi ne savez-vous plus défendre a vieille demeure !

XI

Le Dr Veyne recommençait à ne plus pou
voir se contenir qu'avec peine. Sa canne labou
rait l'allée, devant le banc où nous étions ass
et faisait sauter des cailloux, tout autour d
nous ; les oiseaux familiers du jardin étaien
inquiets et posaient à peine sur les branche
des lilas. Sainte-Beuve s'arrêta :

— Eh ! bien ? Veyne, mon bon ami, qu'es
ce qu'il y a encore ? Vous me désapprou
vez ?

— Je vous désapprouve, je vous désapprouve..
C'est bien le diable avec vous, Sainte-Beuv
de formuler sa pensée ! Vous dites souvent de
choses que je pense moi-même mais, de tell
façon, que je voudrais les renier. Ainsi, tenez
l'indulgence... Eh bien ! j'ai toujours aimé l'in

lgence... Mais, vraiment, si vous voulez en ire une règle de conduite, je me sens l'envie ne plus jamais en avoir, le reste de mon istence. Car enfin, passe encore que vous ayez l'indulgence pour un écrivain de technique posée à la vôtre, mais en ce qui concerne les tes moraux d'une vie...

— A plus forte raison, mon cher ami...

— Oh ! je vous en prie, ne parlez pas ainsi vant ce jeune homme !

— Pourquoi donc ? Ces opinions sont innontes, croyez-le, je vous en prie. Elles sont rales au moins. Et n'est-ce pas là l'essentiel une opinion ? Un peu amères à mâcher, ces uilles ne laissent aucune amertume après elles. ette triste notion des choses n'est pas crimille à révéler.

Aux bons esprits, elle donne la mesure exacte s réalités et le ton à conserver, dans nos relaons. Elle permet de sourire encore, malgré le l'on ait constaté la mauvaise plaisanterie c'est cette mascarade nommée la vie, parée

toujours à neuf de nos illusions et des plu grands mots.

Vous dites du mal de l'indulgence, Veyne Débonnairement, vous seriez heureux de m la voir réserver à nos petites affaires littéraires Vous me pressez de ne pas dire, devant mo jeune confrère, qu'il faut l'appliquer, sans relâ che à toutes les circonstances de la vie? Vou me faites de la peine: vous parlez comme un bo apôtre... Mais ce n'est pas sérieux, et c'est mo à mon tour, qui vous traiterais en criminel, cette vertu ne m'ouvrait un crédit à votre pro pos... Croyez-moi, il vaut mieux être franc enver la jeunesse. Je donne à mon récent confrère u conseil; il me l'a demandé. Mais ne l'eût-il pa fait, que je le lui donnerais néanmoins, parc qu'il ne peut que lui être salutaire...

— Ce n'est pas mon avis. Bonsoir. Vou m'exaspérez, Sainte-Beuve. A bientôt.

Le vieillard enfonça son chapeau, sans nou dire autrement adieu. Il enfila l'allée : le sab et les graviers craquaient sous le talon de s

ottes, qui lourdement scandaient sa mauvaise humeur. Sainte-Beuve sourit. Il se tut un moment.

J'étais ravi d'aise, à me retrouver seul près de mon maître.

XII

Il me fouilla l'âme un moment de ses yeu vifs. Puis, il reprit doucement :

— Tout est anarchie. Tout a toujours été pl ou moins anarchie. L'humanité est à l'étro dans les principes qu'on lui a constitués ; elle s trouve gênée de partout, aux entournures.

Il y a des lois, des morales et des religion Tout cela forme une curieuse collection idéol gique, et, à l'occasion, pourrait valoir quelqu compliments à la compagnie tout entière. Mai en fait, ce n'est pas autre chose qu'un trava de prisonnier, ingénieux et inutile. Dès qu l'on se trouve plus d'un, on est immédiatemen en opposition avec ces jeux de patience, avec ce codes merveilleux. Alors, il ne reste rien faire, en cette posture, qu'à se révolter un pe plus, ce qui aggrave le poids de la chaîne, o

ore à se soumettre — ce qui est la sagesse me et la liberté.

Cette soumission, mon enfant, c'est cette indulgence que je célébrais tout à l'heure devant cet ellent Veyne, qui ne m'a pas compris. Et te indulgence, qui sourit, sans ironie, devant éthiques, les métaphysiques, les théodicées, théologies, les sciences exactes et les sociolo-s, c'est la seule méthode pour mettre un peu rdre et d'harmonie dans notre anarchie dou-reuse.

C'est elle seule qui donne la sérénité et le sens itable à la vie. Elle est, appliquée à la criti-e, la sympathie qui permet de tout compren-e. En morale, elle est l'éthique suprême, puis-'elle les respecte toutes, sans s'embarrasser ucune. Elle salue leur conviction du jour, ns y attacher trop de prix, car la morale du ır n'est jamais que la coutume de la veille ou l'avant-veille.

Ainsi, pour ne pas vous piquer les doigts à s sujets trop épineux, étudiez seulement l'his-

6.

toire du duel à travers les âges. Il fut d'abo une simple querelle qui tourne mal; deux êt trouvant que l'un d'eux était de trop sur te essayèrent de simplifier la situation. Puis, c devint le jugement de Dieu, sans que l'Egl trouvât utile de protester contre une lutte, les deux champions luttaient à qui serait le pl fourbe et le plus déloyal. Il fallut qu'un car nal devînt premier ministre pour qu'il perç au nom de Rome, le sacrilège de cette coutun tenue d'ailleurs en haute estime, aujourd'h encore, par des gens très bien pensants et ch certains peuples estimables. Et la bigamie, l'i ceste?... Je ne connais guère que l'adultè pour n'avoir pas trouvé grâce, devant les ho mes, au cours des siècles. J'avoue que je co prends assez cette manière de voir.

Mais, au surplus, Veyne avait tout à fait to l'instant passé, de faire une distinction ent l'indulgence intellectuelle et l'indulgence m rale. Les mots ont de l'âme. Ils frémissent tous les sens qui les gonfle. Et l'on ne pe

guère avoir l'une de ces inclinations, sans l'autre. Elles vont comme deux sœurs gracieuses qui, harmonieusement, s'accompagnent la main dans la main.

A éprouver ce sentiment envers les livres tout d'abord, j'ai appris la douceur envers mes semblables et la vanité de la colère. J'ai pris aussi l'insouciance de l'immortalité littéraire et celle même de la mort. Toutes les choses sont humaines et s'écoulent; toutes elles ont un sens et une explication, qui n'est vraie que par rapport à nous-mêmes.

Je sais bien que ces manières de m'exprimer sembleront à beaucoup des paradoxes ou même d'excessives vantardises. Nous n'aimons pas, sur les sujets délicats, où nous montrons quelque faiblesse de jugement, que d'autres pensent autrement que nous : c'est un réconfort et une excuse d'être lâches en commun. Aussi vraiment, mon petit ami, je comprends très bien la pensée douloureuse de mes frères humains, et suis presque au regret de les chagriner, avec

ces opinions, mais en réalité je ne peux pas me faire peur à moi-même, avec ce simple canevas de la mort, que l'on développe à l'infini depuis l'origine du monde.

J'ai le respect de la mort, et ne m'en effraie pas. J'en souffre lorsqu'elle glane parmi les miens. Pour moi personnellement, j'avoue qu'elle me semble une échéance que tous nous devrions envisager avec sérénité, sans terreur des au-delà divers, sans ambition des paradis... Nous souffrons assez des gouvernements terrestres pour n'avoir pas même à désirer celui du ciel, qui nous vaudrait le règne de la justice. Ce ne serait là, en effet, pour la plupart d'entre nous, que motifs à nouveaux mécontentements. Les balances d'or de l'éternité ne pourraient pas, si elles existaient, utiliser les poids que nous lui offririons. Composés de nos vanités, de nos rancunes et, pour tout dire, de nos égoïsmes divers, ceux-ci fausseraient trop notoirement le mécanisme incorruptible de cet instrument.

Il vaut mieux considérer la mort comme une

u d'oubli, où nous baignerons à jamais, laisant, à notre pauvre chair qui fut frissonnante, soin de nous rendre immortels.

C'est elle qui peut nous offrir les plus belles atisfactions et réaliser ces pauvres rêves, que ous ne révélons jamais pendant l'existence de eur qu'on n'en rie et qui sont, en réalité, le rai paradis de nos êtres.

Je suis ainsi bien vieux, bien alourdi. Je suis ujet à de petits tracas, à des infirmités modestes, ui ne sont rien moins que prosaïques. Eh bien! e ne sais pas... mais je pense parfois, qu'ayant oujours cherché à vivre sans faire souffrir auour de moi, n'ayant commis aucun de ces petits aits-divers, que les journaux appellent tous les ours des crimes, il me semble que je serais assez écompensé si, après ma mort, je devenais une leur délicieuse, tout éphémère, une vraie rose le Ronsard, ou bien encore, si ma cendre s'enolait sous le vent, pour gagner la mer et se nêler à l'océan, infini et éternel...

XIII

Excusez-moi, jeune homme, je m'amuse u peu. Je fais de la métaphysique comme un vieu Bouddha. Si mes confrères de l'Institut m'er tendaient, je serais perdu à jamais dans leu estime; car il est convenu qu'on ne parle pas a la mort avec une bonne légèreté, renouvelée a « l'Anthologie ». Pour moi, je n'ai cependar jamais pu la considérer comme une chose tr importante. Elle est, ainsi que le boire et dormir, un acte nécessaire et bienfaisant — l grande ivresse et le grand sommeil. Elle m fin à une chose, qui n'est pas si indispensabl après tout. Je ne comprends vraiment pas que l'o s'acharne à vouloir prolonger sa vie, une fois qu l'on a fait de son mieux pour la remplir.

Certains poussent même cette folie jusqu vouloir demeurer, dans deux mondes à la fo

celui-ci et puis l'autre — celui-là qu'on ne onnaît pas bien. Ils s'efforcent, pour rester ici-is dans la mémoire des hommes, à léguer une œuvre aux générations futures. Ils postulent immortalité. « L'œre perennius » est le témoignage le plus candide, la forme lapidaire qu'a revêtue cette prétention au cours des âges.

On n'est pas moins raisonnable en vérité. Je m'étonne toujours que des hommes conscienieux, qui savent comme leur pensée, exprimée, implement et avec limpidité, est défigurée et méconnue, de leur vivant même, par le lecteur, peuvent désirer l'aventure de la postérité. C'est, de gaieté de cœur, courir au martyre et si l'on peut voir d'un observatoire quelconque, après quelques centaines d'années, le destin subi, je suis sûr que la grande folie de survivre doit être guérie. Car il n'est pas besoin, comme Homère, de ne conserver que deux vers primitifs de son œuvre pour être trahi. Il suffit de se dire que tout ce que l'on écrit, malgré le génie que l'on peut posséder, n'est jamais que l'œuvre

d'une époque. On exprime peut-ètre des pas-sions éternelles. Mais on les traduit toujours selon certaines modes, qui laissent un petit ai vieillot après elles. Les dispositions d'esprit don elles témoignent ne sont pas celles des homme qui nous ont précédés. Elles ne sont pas non plus celles des humains qui viendront aprè nous. C'est à peine si nous exprimons la pen-sée de nos contemporains. Je crois bien, en réalité, que nous sommes seuls à nous compren-dre nous-mêmes...

Si cependant j'étais tourmenté de telles ambi-tions, j'aimerais mieux, pour ma part, transmet-tre aux générations à venir un nom, tout sim-plement. Je serais ravi d'être honoré comme beaucoup de saints du calendrier, sans que mes fidèles cherchassent la raison de leur sentiment pour moi. Lorsqu'une réputation descend dans la mort, il conviendrait qu'un relent seulement demeurât de ce parfum qu'elle avait épandu sur le monde. Pour un écrivain ou un artiste, le plus noble serait de demander que l'on anéan-

*·t avec lui toute son œuvre, afin de n'en conser-
er qu'un souvenir, embelli par l'imagination
ıfinie des hommes...*

*Sainte-Beuve m'avait à peu près oublié. Il pen-
ait en toute satisfaction. Quant à moi, j'avais
'âme aussi peu préparée qu'il est possible, pour
'e telles leçons. Ce scepticisme, bousculant quel-
ues-uns de mes appétits, me laissait sans aise.
Ion manuscrit reposait sur le banc, près de
ous, comme un ami silencieux. Il me semblait
ue je le trahissais. J'eus la vision étrange qu'il
'animait et s'agitait follement. Je lui vis les
nêmes gestes désordonnés que, tout à l'heure, au
Dr Veyne. Il paraissait mal accueillir ces leçons
l'un nouvel Ecclésiaste. Je ne pus me tenir de
'e regarder avec quelque sympathie pitoyable,
sous cette belle lumière du soleil, que les arbres
amisaient, comme, sous l'abat-jour, s'atténue
l'éclat d'une lampe.*

*Le regard de Sainte-Beuve finit par surpren-
dre cette mimique :*

— Ah! c'est vrai, mon pauvre ami, reprit-il vous oubliais... J'étais en tournée pastor dans le grand diocèse. Vous étiez venu cherc un simple encouragement. Vous n'avez pe être pas trouvé près de moi ce que vous es riez.... Bah! les conseils que je vous ai don en valent bien d'autres. Ils s'inspirent de bonté et de la beauté, deux mots qui font mi que d'avoir assonance semblable...

Mais passez-moi ces épreuves. Nous allons parcourir ensemble... Ah! vous avez étudié l zac, Mérimée, Quinet, mon amie Madame Sa Oh! mon œuvre même..... Je vous avoue, s vergogne, que je pense de toutes ces person beaucoup de...»

... Lorsque je m'éveillai ce matin-là, Sai Beuve était bien mort. Que son ombre, t large, me pardonne.

Morges (lac de Genève).



VICTOR HUGO

VICTOR HUGO

« Quant à Victor Hugo, son encrier est de mauvais goût, mais il est monumental ».

EUGÈNE MONTFORT.

La folie romantique, qui a fait bien des victimes, urrait être étudiée sur une seule d'entre elles, aussi llement romantique que cette folie elle-même. Il est pas en effet de plus beau champ d'étude, de s plus parfait, à cet égard, que celui offert par Victor Hugo. Une « observation » complète, minutieuse définitive de la maladie peut être faite à son seul ropos.

Le cas est si parfait que l'on devrait presque se mander s'il ne fut pas créé pour les besoins de la use, pour faciliter l'étude de cette affection; s'il est pas un sujet d'école préparé pour la démonstration. On saurait cependant difficilement s'arrêter cette explication attirante. En fait, il paraît beauoup plus sage de rallier l'opinion que le grand enan avait de quelques personnages.

Victor Hugo semble bien avoir été créé par décret ominatif de la Providence pour incarner jusqu'au éau, jusqu'au sublime, jusqu'au grotesque la poésie rançaise nouvelle, l'état de révolte intellectuelle

qu'instaura en permanence, dans la littérature n tionale, l'École de 1830.

*
* *

Une des premières raisons qui commandent, env Hugo, un respect à peu près universel, c'est que, en 1802, il est mort en 1885. Il n'est pas donné beaucoup de mortels de vivre aussi longtemps. plus, à seize ans, il écrivait en quinze jours son pr mier roman, *Bug-Jargal*, et nous avons fêté son cent naire, dix-sept années après l'apothéose du Panthéo en lisant le quinzième volume inédit, publié depu sa mort. Évidemment, de telles considérations imposent. De tels labeurs herculéens, tout à f respectables, émeuvent la grande masse du publi Enfant sublime au génie précoce, Hugo est deve le mort sublime au génie infini.

Ainsi, l'on considère son existence entière comn son premier chef-d'œuvre. Et, pour ma part, je ne su pas loin de souscrire à cette opinion. Je ne sais guè de vie qui ait été plus habilement truquée, pl romantiquement dramatisée pour faire illusion au yeux lointains, alors qu'il n'en fut peut-être jama de plus bourgeoisement paisible, en fait. Tout y f calculé pour l'optique. Hugo qui avait juré, da sa jeunesse, d'être Chateaubriand, réussit bien mieu que l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Tout le monde sait qu'il naquit à Besançon, vieil ville espagnole, lorsque le XIXe siècle avait deux an Son père, quoi qu'il ait dit et fait écrire, général c division, était d'une famille plébéienne de Lorrain S'il eut droit au titre de comte et porta « d'azu au chef d'argent, chargé de deux merlettes d

…le », ce fut par un de ces miracles de fortune que …lisa le petit Corse, devenu lui-même empereur. Par … mère, Hugo appartenait à une famille chouanne … Bocage vendéen.

…uelques années après la naissance de Victor, …isième fils du général, ce dernier passait du ser…e de Napoléon au service de son frère Joseph. …était au retour d'un séjour en Corse, où il avait … commander ; et le nouveau roi de Naples l'em…na en Italie, où il demeura deux ans, occupé à …urchasser le célèbre brigand Fra Diavolo. Admi…ble besogne pour un père de romantique !

Pendant ce temps, Mme Hugo et ses fils habitaient, … Paris, cette légendaire maison des Feuillantines …e le poète célébra, ici et là, au cours de son œuvre … toujours heureusement. Un grand jardin, une …anière de Paradou, s'étendait derrière la maison. …u milieu des herbes folles et hautes, en levant les …ux, on sentait peser tout le poids des deux dômes si …rement classiques : celui du Val-de-Grâce et celui …u Panthéon qui dominaient l'horizon. Mystérieux à …uhait, isolé, ce coin sauvage abrita de longues …nées le général proscrit Lahorie, qui fut pris en …ème temps que Malet et fusillé. L'enfant était son …leul : il ne retint de son parrain qu'un seul mot : …iberté.

Hugo nous a conté qu'aux Feuillantines il eut trois …aîtres : « un jardin, un vieux prêtre, et *sa* mère. » …e jardin, son imagination prodigieuse le considé…ait comme infini — une manière de pampa ; le vieux …rêtre — l'abbé de La Rivière — lui enseignait … beaucoup de latin, un peu de grec et pas du tout …'histoire ». Sa mère était… sa mère, comme il l'a …crit lui-même, atteignant pour une fois à cette so…riété plus belle que toutes ses accumulations d'épi…iètes.

Le roi Joseph, cédant son trône à Murat, passa e Espagne. Le général Hugo le suivit et comme il demeura cinq années — de 1807 à 1812 — il fit ve nir sa famille auprès de lui. Le poète copieusement a chanté le palais qu'il habitait à Madrid, le sémi naire des nobles espagnols qu'il traversa, l'escort de son père et tout l'apparat de la fonction:

> Les soldats buvaient des pintes
> Et jouaient au domino
> Dans les grandes chambres peintes
> Du palais Masserano,

La famille avait regagné la France aux première escarmouches de la guerre tragique. Seul le général était demeuré en Espagne, où il se distingua puis il revint, lors de la retraite des armées napo léoniennes. Les heures sombres sonnaient. En 1814 l'Empereur ramassant dans sa main tous ses grognards, envoyait son vieux compagnon à Thionvill où, comme gouverneur, il défendit la cité jusqu'à l'abdication.

Par le rôle que son père tint dans le drame napoléonien, Hugo se sentit toute la vie rapproché de l'Empereur. L'orgueil qu'il éprouvait d'avoir été mêlé, en la personne du général, à l'épopée, lui fit toujours considérer avec indulgence et familiarité le héros. En faveur du décor qu'il avait offert à son en fance, il ne lui tint jamais rigueur d'avoir opprimé cette liberté que lui avait enseignée son parrain — fusillé cependant par l'ordre de César — et qu'il reprochait si amèrement, plus tard, au neveu d'avoir bâillonnée. Son modèle, Chateaubriand, moins éprouvé que lui, cependant, eut lors d'une autre scène du même genre — l'exécution du duc d'Enghien — une attitude plus digne. Il rompit avec l'Empereur et ne lui pardonna jamais. Thème lyrique et cousi-

iage de parvenus valurent à l'autocrate son absolu-
ion et à Hugo sa première inconséquence confor-
able.

*
* *

La Restauration rendit à un repos médiocre les soldats de l'armée impériale. L'enfant avait treize ans. Encore qu'il ait prétendu avoir appris « beaucoup de latin », dans la retraite des Feuillantines, où il ne demeura que jusqu'à sa neuvième année, lorsqu'il se retrouva à Paris, la famille rassemblée, il ne savait rien ou à peu près : « Tout est bon à son jeune appétit, vers, mémoires, voyages, romans, sciences », racontait-il un jour à un de ses biographes ordinaires. Comme tous les autres romantiques, il lisait sans méthode, travaillait sans discipline. Et ce ne sont pas les quelques années passées à la pension Cordier qui peuvent combler la lacune : à lui, comme à tous ses contemporains, il a manqué cette forte culture classique, qui apprend à penser comme un honnête homme et à écrire avec goût et mesure.

Cependant, le don naturel tourmentait l'adolescent précoce. A quinze ans, il fait des vers : « Je veux être Chateaubriand ou rien », écrit-il. Il prend l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* pour modèle et son orgueil immense se fige dans cette ambition. Sans tremblement, sans ce rien d'enfantillage qui adoucit les plus cruelles fantaisies de la première jeunesse, il arrête son procédé d'existence. La Restauration est le gouvernement de la France. C'est la tradition légitimiste qu'il célèbre. Il chante l'air de « *Vive Henri IV* » sur tous les modes lyriques. En des poèmes prudents, assez dans la manière des vers de Lebrun-Pindare, il magnifie tous les souvenirs chers au parti légitimiste. Il insulte les conventionnels, tout le bloc

révolutionnaire. Il se réclame de la foi politique e religieuse de sa mère. Il se donne des airs de poèt lauréat, célébrant indifféremment en vers, à pein plus colorés que ceux de M. de Jouy, la naissanc du duc de Bordeaux et la mort du duc de Berry. I salue la chute de Chateaubriand, le félicitant d'être

... De ces amis des rois, rares dans les tempêtes,
Qui, ne sachant flatter, qu'au péril de leurs têtes
Les courtisent sur l'échafaud.

Sans nous attacher à la forme de ces vers, plutô nuageuse, nous devons reconnaître que « ces ami des rois », dont il parle, ne lui ressemblent guère Pour lui, il flatte, et Louis XVIII et Charles X, au heures de prospérité. Et l'adulation lui vaut d'être décoré pour ces *Odes et Ballades*, à vingt-trois ans le même jour que Lamartine qui lui est le granc poète, dès ce moment, des *Méditations*. En même temps, il reçoit, à défaut du titre de poète lauréat une pension sur la cassette royale qu'accroîtra quelques années plus tard le dernier des Bourbons.

Hugo, dans ce milieu, jeune et vibrant, des nouveaux poètes, était ni plus ni moins que les autres. Il avait de glorieux émules, plus qualifiés que lui pour prendre la tête du mouvement nouveau, qui se dessinait d'ailleurs bien moins nettement qu'on ne tend à le croire, aujourd'hui. Lamartine avait publié *Les Méditations* (1820) et *Les Nouvelles Méditations* (1823), *La Mort de Socrate* (1823) et *Le dernier chant de Childe Harold* (1825) ; Alfred de Vigny : *Les Poèmes* en 1822, *Eloa* en 1824 et *Les Poèmes antiques et modernes* en 1826.

A côté de ces grands noms, chez Charles Nodier [1],

1. M. Michel Salomon évoquait récemment, de manière charmante, cette figure littéraire trop oubliée de nos jours. Peut-être

l'Arsenal, on rencontrait Antony et Emile Des-
iamps, Méry, Sainte-Beuve : tous ces nouveaux
·nus présentaient, autant que l'on en pouvait juger,
cette époque, vers 1825, à peu près un aussi gros
ıgage littéraire que l'auteur des *Odes* et d'aussi
·lles promesses de talent que lui-même.

Cependant, dès que Hugo sentit que le mouvement
ımantique prenait de l'importance, il eut l'art de se
ire considérer par ses naïfs camarades comme le
·ul chef possible de la nouvelle poésie. Marié[1], pen-
onné, père de famille avec une apparente indiffé-

·pendant dans ce livre, *Charles Nodier et le mouvement*
ımantique, a-t-il fait prendre à l'auteur de *Trilby* une posi-
on trop romantique. Ce n'est pas ici le lieu de m'expliquer
lus longuement et je le regrette : mais si Nodier fait souvent
enser à notre contemporain, M. Anatole France, n'est-ce pas
éjà en trois mots la preuve de son classicisme ?

1. Le mariage de Hugo avec Adèle Foucher, ne nous inté-
esserait pas si, par deux ouvrages il n'appartenait à la litté-
ature. Mais *les Lettres à la fiancée* — celles du poète — et
Livre d'Amour de Sainte-Beuve nous introduisent involon-
airement dans l'intimité de cette union. Pour mieux juger le
aractère de l'auteur de ces lettres il est curieux de lire dans
plaquette que M Eugène de Mirecourt consacrait en 1856 à
'écrivain du *Port Royal* toute l'intrigue de ce mariage. En
ait, c'était Eugène Hugo qui devait épouser Mlle Foucher et
a ruine de son espérance fut la cause de sa folie et de sa
nort.

Les vers que Hugo consacra à son frère dans *Les Voix Inté-*
ieures, « A Eugène, vicomte H. » ne peuvent être pleinement
ntendus que lorsqu'on connaît cet épisode intime de la vie des
leux jeunes gens. Le ton du poète est d'une mélancolie toute
oisine du remords. Et d'autre part, il n'est peut-être pas sans
ntérêt de rappeler — pour ceux qu'intéressent les infortunes
onjugales des grands hommes ou qui persistent à s'indigner
les allusions de Sainte-Beuve — que dans cette pièce sont
nchâssés ces deux vers peut-être trop pleins de sens :

Oh ! ne regrette rien sur la haute colline
Où tu t'es endormi !

rence il joua de ces situations pour prendre de l'au torité sur tous ces jeunes gens. Ce bourgeois-né en imposa à tous ces bohêmes insouciants. Et, comme s on l'en avait prié, avant même *Les Orientales*, alors qu'il avait surtout eu de la chance, il écrivit la préface de *Cromwell*, — monument prétentieux et prudhommesque dans la forme, dénué à peu près de pensée — où sous de belles phrases, graves et ampoulées, se cache l'indécision du programme.

*
* *

Mais, pour de certains êtres, tout en surface, un rôle assumé est un excitant. Hugo, qui jusque-là était uniquement un poète habile de second ordre, semble, dans la position qu'il vient de prendre — de surprendre peut-être — trouver des forces nouvelles. Acharné travailleur, « arriviste » implacable, — disons le mot dès maintenant pour ne pas avoir à le répéter — doué d'une facilité de travail très rare, en quelques années, il accumule les œuvres qui, de plein droit, l'affermiront dans son principat.

Les deux années 1828 et 1829 nous offrent ainsi une production variée, remarquable et presque fabuleuse. Ce sont *Les Orientales*, recueil de poèmes, hauts en couleur, peignant un Orient, fantaisiste mais séduisant, où tous les mètres sont employés par un virtuose, exploitant l'engouement du public pour la pieuse Grèce délivrée. Février de la nouvelle année voit sortir des presses *Le Dernier jour d'un condamné*, mélodrame romanesque à thèse. En vingt-quatre jours, *Marion Delorme* est achevée. En septembre, *Hernani* est reçu à la Comédie-Française par le baron Taylor, administrateur. Hugo, avant sa vingt-huitième année, ramasse ainsi, autour de son nom, toute la gloire qui se trouvait jusque-là parta-

e entre ses pairs et lui. Le 25 février 1830 marque potthéose de sa jeunesse. C'est, ce jour-là, que bouigots, badouillards et Jeune-France viennent se ttre pour le triomphe d'*Hernani.*

Au lendemain de la représentation de cette œuvre, partie gagnée, le jeune général des troupes roantiques, dut, avec l'habileté qui le caractérisait, aminer la situation. La victoire avait décidé de sa finitive adhésion au romantisme. Mais, d'autre part, avait des comptes à régler, car, si Hugo s'offrit urfois l'apparence du pardon en poésie, il ne paronna jamais, dans la prose de sa vie.

Aux Bourbons, qui ne lui avaient pas permis de ire jouer cette pièce, *Marion Delorme*, où l'un de urs ancêtres était défiguré, il garde rancune. Et, our les punir, il cesse d'être l'un des appuis poétiues du trône, en attendant qu'il cesse d'être un des outiens de l'autel.

Cet avatar s'exécute d'autant plus aisément qu'à moment, le gouvernement de la Restauration a ombré. Un nouveau pouvoir a pris en mains les estinées de la France. La monarchie de Juillet est nstallée aux Tuileries. Hugo lui accorde aussitôt son lliance. Il mêle même aux sentiments de fidélité, ont il fait étalage, quelque apparence de protection! haque fois qu'il adresse des vers au roi ou à quelque iembre de sa famille, c'est pour leur donner des onseils ou recommander sur un petit ton, qui ne ouffre pas l'hésitation, un condamné à mort.

A cette époque au reste, Hugo a achevé de comoser son personnage. Il s'est « fait une tête » : il ontifie. Théophile Gautier nous a laissé un curieux roquis de l'écrivain. C'est le temps où le jeune omme va débuter dans la littérature. Il se décide, près beaucoup d'hésitations, à aller se présenter

chez le maître. Pour se recommander à son attentio il n'a d'autres titres que d'avoir combattu à *Hernan* La scène, telle qu'il l'a contée, nous fixe sur l'attitu prise, dès cette phase de sa vie, par le poète, qui vie de publier *Les Feuilles d'Automne :* « Deux fois no montâmes l'escalier lentement, lentement, comme nos bottes eussent eu des semelles de plomb. L'ha leine nous manquait, nous entendions notre cœu battre dans notre gorge, et des moiteurs glacées no baignaient les tempes... Enfin la porte s'ouvrit et a milieu d'un flot de lumière, tel que Phébus-Apollo franchissant les portes de l'aurore, apparut sur l'obscu palier Victor Hugo lui-même, dans toute sa gloire.

Et voici le portrait dessiné par le bon Théo qui croqué son modèle, religieusement : « *Le front* éta vraiment d'une beauté et d'une ampleur surhuma nes; les plus vastes pensées pouvaient s'y écrire ; le couronnes d'or ou de laurier s'y poser comme sur u front de Dieu ou de César. Le signe de la puissanc y était. Des cheveux châtain clair l'encadraient e retombaient un peu longs. Du reste, ni barbe, n moustache, ni favoris, ni royale ; une face soigneu sement rasée, d'une pâleur particulière, trouée e illuminée de deux yeux fauves pareils à des prunel les d'aigle, et une bouche à lèvres sinueuses, à coin surbaissés, d'un dessin ferme et volontaire, qui, e s'entr'ouvrant pour sourire, découvrait des dents d'un blancheur éclatante. »

Une curieuse lithographie d'Achille Déveria, à pe près contemporaine, corrobore parfaitement ce cro quis. Elle est de 1829 et si l'on compare le dessi passionné du jeune romantique au crayon fidèle d l'artiste, on découvre aisément le trait saillant d cette physionomie, à la fois ardente et impassible C'est le parfait contentement de soi-même qu'ell exprime. On y lit, sans indécision possible, un orguei

placable, un dédain absolu. Le masque est volonre, lointain. L'expression est de celles qui écarnt la familiarité. Désormais, jusqu'aux jours où pour mplaire à la légende et donner un semblant de rité à sa poésie, il voudra ne plus paraître que le eu, grand-père de ses petits-enfants et de tous les mmes, la Bonté même, sa physionomie gardera ce ne sais quoi de glacial et de dur — le regard — ii exprimera, en dépit de lui-même, son vrai caracre.

D'ailleurs, mille petits traits contemporains nous révèlent : pour réaliser ce rôle qu'il s'est comsé, Hugo ne néglige rien. Autant jadis, au Cénacle, s'est montré fraternel, enthousiaste, prévenant, itant, désormais, il affecte d'ignorer ses pairs, témoiiant même, envers eux, d'une froideur blessante qui s détache de lui, tour à tour.

Il ne faut pas parler de Sainte-Beuve : le cas est servé. Le poète des *Rayons Jaunes* n'avait sans iute pas la conscience très tranquille et, pendant ie Hugo trompait certainement sa femme avec lliette Doche, Adèle se consolait peut-être avec ainte-Beuve. Mais, avec Lamartine, avec Vigny, rec Musset bientôt, avec Balzac et Stendhal, il est ésormais plus ou moins brouillé. Sauf quelques mitiés fanatiques, fidèles jusqu'à l'abnégation, il ne onserve plus, auprès de lui, que des talents de second rdre. Les temps héroïques, où il pouvait avoir besoin e ses camarades, sont finis. Victor Hugo est assuré e sa gloire. Il ne garde pas dans son entourage ui, avec l'autorité d'un égal, pourrait le traiter. Sa orte s'ouvre aux premiers hugolâtres, disciples iédiocres qui par leur impuissance contribueront ncore à rehausser le lustre du maître.

***

La tactique cependant faillit ne pas réussir. Saint
Beuve avait dit, aux jours heureux :

> « Aux éclats de sa voix, que tout un chœur répète,
> Jéricho tombera ! »

Les murailles ne s'écroulèrent point cependa
aussi vite que l'avait annoncé ce mauvais poète, tr
bon critique. Hugo ne put forcer l'Académie qu'e
1841. Et, deux années à peine après sa réception,
subit encore un échec, plus net et plus définitif, av
Les Burgraves, qui s'effondrent au théâtre. Enfin, l
lettres sur *Le Rhin* restaient en pile chez le librair
Au même moment, cet homme pour qui la vie n'ava
eu jusque-là que des sourires, était atteint par u
drame tragique : sa fille Léopoldine, mariée deu
mois auparavant, était noyée, à Villequier, par le fl
du mascaret, en même temps que son mari.

Si jamais Hugo douta de lui-même, s'il conn
une heure de découragement, ce fut à cet instant
sa vie. L'orgueilleux eut peur et revint au silenc
écrivant toujours sans doute, mais ne publiant plu
Et cependant, il n'eût pas été lui-même s'il avait
se laisser oublier entièrement. Il fallait toujours à
personnalité une scène, sur laquelle s'affirmer.
prévoyant pas que deux années plus tard une révolu
tion emporterait cette monarchie de Juillet, qui sati
faisait au fond ses plus sincères aspirations politiqu
de bourgeois enrichi, il se laissa nommer en 18
pair de France.

Prenant son rôle très au sérieux, tirant vanité
son titre, il se lança dans la politique. A la Chamb
Haute, son action fut nulle, son attitude puérile, l'e

ssion de ses opinions ridicule. Avec une incons-nce des réalités, aussi grande que son orgueil, il it au pied de la lettre l'image qu'il avait si souvent jà employée dans sa poésie et dont il fit par la suite lieu commun : que le poète est un conducteur de uples. Il voulut exercer « son devoir de flambeau ». Il parla à des hommes formés aux réalités, une lan-ie faite de rhétorique et d'incompétence, qu'il prit i-même pour de l'éloquence : « Le peuple laissera s lois, dit-il un jour, enfoncer leurs pauvres petits ngles dans le granit du suffrage universel. » Et mme tous les gens censés se moquaient bruyam-ent de lui, Hugo se fit républicain.

La Révolution de 1848 survenant, il se crut sauvé. on orgueil l'avait persuadé que si les pairs le rail-ient sans pitié, c'est qu'ils étaient incapables de le omprendre. Il reprit, avec la ténacité de l'ambitieux, a tribune dès que la République fut proclamée ; dans enceinte où tant de Ledrus-Rollins passaient pour les orateurs, on l'écouta. Et il parla beaucoup, ne ouvant supporter le triomphe de Lamartine.

Alors il se fit encombrant. Aux questions les plus techniques, il apportait son aptitude poétique. Il mêla du romantisme aux problèmes les plus vul-gaires. Pendant des heures, il tenait sous l'ennui de sa parole prudhommesque, ses collègues, mêlant des timidités de bon bourgeois renté à des audaces de ba-vard impénitent. Il avait un remède, une solution pour toutes les misères sociales. Les pires utopistes de ce Parlement étaient auprès de lui des hommes sensés.

A s'écouter parler, Hugo crut qu'il avait de l'im-portance. Il se persuada si fort de cette influence, que, plus tard, il assura qu'elle avait existé, ayant le naïf espoir qu'au moins la postérité pourrait se lais-ser duper par son propre témoignage. Il avait pris fait et cause pour le prince Louis-Napoléon, pensant

que celui-ci ne pourrait faire moins que de le chois comme ministre — et que cela lui permettrait d retrouver une popularité à peu près égale à celle d Lamartine, qui avait singulièrement éclipsé la sienn Le Prince président l'oublia.

Alors, se tournant contre lui, il perdit toute mesur fit une opposition imprudente, rageuse et désordon née. Le 2 décembre, n'attendant pas la proscriptio et, retrouvant sa prudence d'esprit coutumière, il s'en fuit à Bruxelles, d'où il gagna Jersey, puis Guer nesey. Ayant le choix, comme il le dit lui-même entre la Honte et la Mort, il ne choisit ni l'une n l'autre [1]. De son incursion dans la politique, ses discours heureusement oubliés, il ne rapportera qu'une phraséologie de démagogue, qui, désormais se mélangera à tous ses poèmes, lui assurant une popularité immense et le pontificat suprême, à l'heure où la République se réinstallera, en France.

***

A Guernesey, l'habile homme achève de se ressaisir. Il se venge tout d'abord, en vers et en prose. Il écrit *Les Châtiments*, *Napoléon le Petit* et *L'Histoire d'un crime*. Comme si nous n'avions pas eu les *Tragiques* de d'Aubigné et *Les Iambes* de Chénier, il se donne des airs de créer la satire lyrique. Il joue au « délire sacré ». Il affecte de vaticiner et peut-être bien, dans les premiers temps de l'exil, la rage l'aveugle-t-elle vraiment. En fait, il reprend pied rapidement, se réjouit en poète du filon nouveau qu'il découvre ainsi sur la terre étrangère et tout en affectant de pleurer devant la mer qui lui cache la France — comme autrefois les Juifs se lamentaient devant le mur leur

1. *La Légende des Siècles*, Ed. Hetzel, IV, p. 63.

iérobant Jérusalem — l'ambitieux, l'homme du procédé, se réjouit de cette occasion qui lui est offerte de se rendre intéressant.

Confortablement installé à Hauteville, entre sa femme et sa maîtresse, entouré de ses mamelucks ordinaires, qui se relèvent pour le service d'honneur, qui viennent, par roulement, à Guernesey, prendre le mot d'ordre et chercher la « note » à faire passer dans les journaux de l'opposition, faisant grasse chère, cultivant le calembour, travaillant à nouveau prodigieusement, il ne souffre qu'en représentation. Mais il tient beaucoup à paraître souffrir, à être l'Exilé-type, celui qui brave Sylla, seul avec sa compagne, la mer immense, avec l'océan. L'attitude favorite de ce temps le représente, au sommet d'un rocher, le front dans la main, en conversation avec la mer.

C'est là que commence véritablement « le délire sacré ». Jusque-là, ainsi que nous le verrons, Hugo a été surtout un prestigieux ouvrier de la poésie. Il a réalisé des « chefs-d'œuvre », au sens corporatif et médiéval du mot. Mais tout son orgueil s'est borné à tenter, parmi ses pairs, une poésie plus parfaite. En dépit de ces extravagances voulues, Hugo est encore, jusqu'après *Les Châtiments*, un poète de tradition, ayant fait plus de bruit que de mal.

A partir du Coup d'Etat, il n'en est plus ainsi. De la haine, que lui suggère la défaite, il fait un système philosophique. Il se persuade que l'exil l'a sacré martyr et que c'est l'apanage du seul génie. Il veut, toujours fidèle à son procédé, le persuader aux autres.

Comme il est un très habile artisan, connaissant admirablement son instrument, il tâche, croyant les yeux de tout l'univers tournés vers lui, d'étonner le monde, de stupéfier les planètes et de bondir de l'humanité jusqu'aux éléments. La mer borne son horizon. Il jette au loin sa lyre trop faible maintenant pour

porter ses chants. C'est le rythme des flots qui se est digne d'accompagner sa voix désormais. Il se figur être son interprète assermenté et il publie *La Légend des Siècles*, — qui gagnerait singulièrement à être r duite au quart des pièces qui la composent ; ces *Châ timents*, qui seront bientôt, à l'exception de cinq o six poèmes, tout à fait incompréhensibles ; *Les Chan sons des rues et des bois*, recueil pénible de fantaisie érotiques et séniles, où le poète s'efforce vainemen à atteindre la légèreté, mais révèle clairement tou son mauvais goût ; *Les Contemplations*, où se groupent les poésies écrites surtout entre 1840 et 1850 e qui, par conséquent, n'appartiennent pas à cette période, *Les Misérables*, roman gigantesque, dénué d toute composition, où les plus belles pages sont perdues dans une affabulation interminable, grotesqu et ennuyeuse tour à tour — ou tout ensemble.

Napoléon III n'eût pas été le romantique lamentable qu'il fut toute sa vie s'il eût condamné Hugo à l'exil perpétuel. Au fond, il admirait Hugo. Après avoir salué « *Napoléon le Petit* par Victor Hugo le Grand », ce brave homme l'eût aisément laissé rentrer en France. Mais cela n'eût pas fait le jeu du poète démagogue. Volontiers il eût répondu : « Et s'il me plaît, à moi, de demeurer en exil ! »

En fait, il comprenait tout le parti à tirer de la situation. L'éloignement le grandissait. De son rocher d'opéra-comique, truqué et rendu confortable, il pouvait hausser le ton et grossir la voix. Plus heureux que le Caïn de *La Conscience*, il avait trouvé dans sa désespérance une « chaise » sur laquelle s'asseoir. Des générations grandissaient qui, naïvement, prenaient au sérieux son attitude. Même si l'Empereur l'eût à ce moment supplié de devenir son ministre, il n'eût pas échangé son repaire capitonné pour un palais, dans cette chère France qu'il adorait d'au-

ant plus qu'il s'en tenait éloigné de plein gré.
Maintenant, il était si sûr du succès qu'il data de Guernesey les poèmes les plus comiques. Satiriste, insultant un homme qui se désintéressait absolument de lui — ce « misérable » qu'il ne parvint pas à faire « hurler » — il prétendit aussi désormais à guider les peuples, à leur fournir une morale, une métaphysique, une politique. A coup d'à-peu près, d'antithèses, il fonda une religion et une sociologie. Entre deux chefs-d'œuvre, devenus presque inconscients à cette époque et en tous les cas presque dédaignés, il aspira à être un penseur et un justicier. Comme le neveu de son idole l'avait méconnu, il fit défiler, devant le tribunal de sa mégalomanie, l'histoire du monde depuis la création. Et il s'imposa laborieusement la tâche de reviser toutes les aventures de la légende et de la réalité, pour trancher en dernier ressort.

*
* *

Les jeunes gens qui avaient commis la faute de se laisser prendre à sa phraséologie, lui témoignèrent leur reconnaissance en facilitant son retour. L'admirable esprit de suite politique, qui inspire notre histoire depuis 1789, amena, le 4 septembre 1870, la chute de l'Empire. Gambetta, héros et héraut de ces générations, se chargea d'assumer la succession. En son nom et au nom de ses camarades du Procope, il recueillit les destinées de la France et affirma leur volonté commune de fonder une République, s'inspirant des profondes conceptions de Hugo qui pendant vingt années venait de bafouer le prêtre, le soldat et le magistrat.

Ce fut l'apothéose du vieillard. Il avait été l'exilé. Il devint le prophète, le voyant. Comblé d'honneurs,

il fut désormais le grand ancêtre de la Démocratie nouvelle, le pontife laïque à barbe blanche, sénateur, avant de devenir le mort sublime auquel on réserve la sépulture au Panthéon. Il utilisa la guerre elle-même, fidèle une dernière fois à ce principe qui avait été l'inspiration profonde de son lyrisme : l'actualité. Il écrivit *L'Année terrible.* Puis, il revint à sa manie et vaticina de plus belle. Entre sa rentrée en France et sa mort, il continua, sublime d'inconscience, d'indifférence et d'égoïsme, à écrire des œuvres vagues, aux vocables pompeux et vides. Il essaima beaucoup de recueils qui pourraient tous être groupés sous ce titre-type de l'un d'eux : *Les quatre vents de l'Esprit.*

Il était devenu l'idole populaire et mystique, dont on cite le nom avantageusement, qu'on ne lit jamais et qui sert néanmoins de référence intellectuelle et morale aux hommes politiques. C'est à ces titres divers, bien plus qu'à son génie poétique, qu'il dut, le 20 mai 1885, d'être conduit, après des obsèques nationales, par les républicains, au Panthéon.

Jusqu'au terme de ses jours Hugo régla ainsi sa destinée. Il fut un des hommes qui s'efforcèrent le plus, à travers les âges, de vivre « en décor ». Il avait tout préparé pour que sa mort elle-même fût à cet égard digne de sa vie entière. Son testament est peut-être le chef-d'œuvre de cette longue étude de pose, à laquelle il avait consacré tout son effort. Chaque mot en est un effet. La simplicité même, tout apparente, est réglée pour la rampe. Le raccourci des phrases est un trompe-l'œil oratoire. Tout Hugo, par une synthèse imprévue de son existence et de son œuvre, se trouve résumé dans ces dernières lignes où le moindre trait est calculé pour obtenir le plus de suffrages possible. Mauvais poème, admirable mise en scène : il n'est peut-être pas de plus parfait symbole de la destinée et du génie de Hugo.

*
* *

Depuis 1890, cette destinée et ce génie sont éva-
iés. Le mirage n'est pas encore entièrement dissipé
t cela tient, en grande partie, on ne saurait trop le
épéter, à l'auréole solidement fixée derrière le visage
lympien du poète, par les desservants du culte répu-
licain, par les vieillards qui eurent vingt ans, vers
860. Mais la critique s'est ressaisie. On relit, n'en
éplaise au grand mort, les œuvres de Louis Veuil-
ot, celui qu'il crut écraser en l'appelant un *zoïle cagot*.
Et l'on s'aperçoit que, si celui-ci synthétisa spirituel-
ement les divagations du poète en le définissant
« Jocrisse à Pathmos », il sut aussi bien littéraire-
nent le juger, avec beaucoup de bon sens et de finesse.

Des études, comme celle de M. Jules Lemaître, omme celle de cet essayiste remarquable, trop tôt disparu, qui s'appelait Émile Hennequin, nous ont montré que l'on pouvait, sans sacrilège, approcher le piédestal, sur lequel on avait hissé l'auteur des *Châtiments*. Qu'on excuse cette locution familière, nous nous sommes rendus compte, grâce à ces bons esprits, que tous les vers de Hugo n'étaient pas « parole d'évangile ». Dans le silence du cabinet de travail, nous avons murmuré pour nous-mêmes ces vers que nous étions accoutumés d'entendre, psalmodiés, déclamés religieusement et, il faut bien le dire, nous avons enfin reconnu que beaucoup d'entre eux sonnaient magnifiquement le creux.

Puis l'épreuve du centenaire, cette épreuve que supportent si mal les romantiques, est venue. En 1902, malgré la pompe dont on a voulu officiellement grandir cette cérémonie, des enquêtes ont été faites et l'on s'est aperçu avec étonnement que les opinions audacieuses, émises à propos de Hugo par M. Lemaî-

tre, par Veuillot, par Hennequin, par Renouvier lı même, s'étaient répandues. En dépit du culte to chant dont Paul Meurice entourait la mémoire des illustre ami, des lézardes avaient fendu le beau bl de Carrare que l'on nous présentait comme l'œuv du maître.

Sans doute nous admirons encore. Nous reven quons avec orgueil Hugo, mais le jour n'est pas lo où, au lieu de lui consacrer une bibliothèque spécial nécessitée par les cent volume de son œuvre, no réclamerons à quelqu'un de nos maîtres spiritue de nous composer une anthologie des chefs-d'œuv éternels, perdus dans l'amas et le fouillis de ses po mes, de ses romans, de ses drames.

Et ces chefs-d'œuvre ne seront pas nécessaireme des poèmes entiers. Il y a à prendre et à laisser da ses meilleures pièces. On nous a montré comme Hugo travaillait. Notre esprit critique a été éveil par l'implacable analyse de Hennequin et de M. Pier Lasserre. Nous nous émouvons difficilement aujou d'hui à voir défiler sous nos yeux la théorie mêl des images du grand homme. Nous trouvons légèr ment fastidieuse cette énumération : elle nous fa songer aux cortèges des figurants d'opéra.

Il faudrait choisir, par exemple, seulement à par tir des *Feuilles d'Automne*, pour les recueils de ver et l'on pourrait s'arrêter à la dernière *Légende de Siècles* à condition de relier la *Fin de Satan* à cett grande œuvre. L'on glanerait, dans les premier recueils, des pièces comme *la Vache*, *le Carillon*, o le bel *Hymne* aux morts :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie.

Entière, *la Tristesse d'Olympio* serait conservée. O sacrifierait toutes ces romances, ces « guitares », ce

arcaroles où les femmes, les roses et les étoiles sont onfondues en strophes prétentieuses, bien faites et omme toute inutiles.

On ne peut pas, en ces quelques lignes, dénommer tous les morceaux à retenir, mais dans tous ces oyaux, surchargés et de mauvais goût, que mit au nonde le poète, on pourrait détacher une pierre l'une belle eau ou un petit morceau d'or, repris pour a ciselure, après la coulée. Dix vers ici, décrivant un paysage, un geste, une forme nous contenteraient nieux que la pièce entière qui, souvent, nous décourage par sa longueur de prêche et le ton insupportable du chorège. Pour ma part, j'aurais parfois assez l'un hexamètre parfait, aux résonnances profondes et sensuelles.

Dans *la Légende*, il conviendrait de procéder avec soin et se débarrasser résolument de toute la partie le l'œuvre à prétentions historico-philosophiques. *Booz endormi*, qui est peut-être la pièce la plus pure, la plus parfaite, la plus belle du poète, mériterait une place à part. On prendrait *la Rose de l'Infante*, *le Satyre* — un peu diminué toutefois — d'autres encore, très peu...

Dans les œuvres contemporaines, *A Villequier* représenterait le meilleur des *Contemplations*; toutefois il serait bon de ne joindre à cette pièce aucun autre morceau, sur la mort de Léopoldine Hugo, car l'admiration risquerait de se refroidir, à reconnaître que le poète a joué de sa douleur, comme de ses amours, comme de ses haines. De même, si l'on reproduisait, comme modèle des *Châtiments*, la belle pièce *le Manteau Impérial*, qui commence ainsi :

> O vous dont le travail est joie...

on ne donnerait peut-être la physionomie vraie du

livre, mais ce serait sans doute tout profit pour poète, qui voulant faire hurler, commença par hur lui-même.

Il y a aussi une seconde *Légende des Siècles :* encore on devrait sans doute se montrer discret. « délire sacré », avec la meilleure bonne volonté monde, rend la tâche malaisée. Peu de personn sérieuses consentent à lire, et lorsqu'elles ont ce co rage, à lire sérieusement les divagations tumultueus et mystérieuses de la fin du livre... Je laisse à d'autr l'agrément de chercher ce qu'il conviendrait de ga der dans les romans et les drames.

*
* *

Mais, au fait, en ébauchant cette anthologie q je souhaite, je me rends mieux compte de la ver qu'elle pourrait avoir. Aux générations nouvell elle dessinerait un Hugo admirable, libéré de s défauts techniques et personnels. On favoriser même, je l'espère, le désir que peuvent avoir to les personnages officiels qui veillent sur sa divinit On ne saurait plus les contradictions de sa vie, l mesquineries de son caractère, les faiblesses de pensée. On ignorerait que ce poète, puissant et abo dant, fut souvent prolixe, que ses images s'encha naient mal et que, assez souvent, il commit des mét phores incohérentes. On ne serait pas peu à peu distra par le procédé, qui devient visible, à vivre dans familiarité, par ces oppositions d'ombre et de lumièr pas toujours heureuses, par ces antithèses forcées, c contrastes cherchés qui tendent vainement à no étonner et qui nous ennuient finalement. Les app sitions de substantif, « la marmite-budget », « le pâtr promontoire » seraient dissimulés autant que poss ble, — malgré le goût fâcheux que montrait po

lles leur père. Et enfin, de cet homme, qui était, après out, un bon Français, lorsque sa haine n'entrait pas n lice, on dissimulerait tous les morceaux où il railla es juges, les soldats, où il maudit la guerre ; car c'est eut-être pour les avoir appris par cœur que tout le ersonnel politique qui s'installa au pouvoir et créa 'école contemporaine donna de si mauvais enseignements aux générations nouvelles. Ainsi, ayant quelque peu débarrassé cette statue encombrante de son omantisme moral et littéraire, on garderait encore ne belle image de ce poète qui eut du génie, à la açon dont M. de Buffon définit cet apanage.

Sur nos places publiques, on ne verrait peut-être plus qu'un buste — mais parfait — de l'écrivain, qui décrivait Palestrina d'un mot, lui convenant admirablement à lui-même :

Il n'apporta que l'art du mystère et du vague.

Après l'avoir contemplé l'on pourrait peut-être encore s'interroger, afin de savoir si ce maître de l'Anthologie nouvelle, père du Procédé et de l'Inconscient, à force de vouloir faire grand, à force d'en avoir donné l'illusion à tort si longtemps, n'a pas découragé les nouveaux venus de tenter à leur tour la grande œuvre. A sa suite et depuis sa mort, en effet, les deux grandes écoles poétiques, que nous avons vu naître, l'école Parnassienne et l'école Symboliste, se sont confinées dans des travaux de facture parfaite, puis de noble inspiration, mais les uns et les autres de dimension médiocre. C'est le sort de tous les lieutenants d'Alexandre. Lorsque ces grands conquérants, qui veulent dominer le monde, disparaissent, ils ne laissent que des ruines après eux — et leurs héritiers, même mieux doués qu'eux-mêmes, supportent le contre-coup de la présomption du maître, qui fut heureux injustement.

ALEXANDRE DUMAS PÈRE

ALEXANDRE DUMAS PÈRE

Voici un des écrivains les plus curieux de l'époque
mantique, encore qu'au point de vue littéraire, on
fecte assez volontiers de l'ignorer aujourd'hui. On
avoue plus de notre temps la lecture de ses œuvres,
u delà de la vingtième année et ses pièces, demeurées
u répertoire, font la joie à peu près unique des famil-
es — les soirs d'abonnement, — à la Comédie-Fran-
aise. Lorsque Dumas fils vivait encore, par courtoi-
ie, pour faire plaisir à ce bon fils, on consentait
uelquefois à parler de ce « type » extraordinaire et
lans les milieux littéraires, on tournait la difficulté
et le compliment en célébrant *Les trois mousquetai-
res*. Mais, à franchement parler, on ne tient plus beau-
coup à s'occuper de lui et de son œuvre. On s'attache
à le situer « hors la littérature ».

En fait, Alexandre Dumas père, avec tous ses défauts, sa fécondité déconcertante même, son absence totale « d'écriture », demeure encore un de ceux parmi les écrivains de l'Ecole, dont l'œuvre fut la plus curieuse et la plus importante. Ce tempérament de géant supporta sans effort sur sa large carrure le poids des ruines bénévolement accumulées par lui-même et ses bons contemporains, bien moins préparés cérébralement, héréditairement et sentimentalement même à ces mœurs révolutionnaires.

I

Si les fêtes centenaires [1] d'Alexandre Dumas pè ne s'étaient légitimées par elles-mêmes, elles se fu sent justifiées d'un simple détail. Il est piquant.

Les plus célèbres historiens de notre littératu nationale ignorent la date exacte de la naissance ce grand écrivain. Des esprits très distingués, l Lanson, les Doumic, feu M. Petit de Julleville lu même s'obstinent par une touchante solidarité à faire naître en 1803. Dumas, qui avait plus la coque terie de son âge que celle des dates, leur eût sa doute pardonné cette illusion, qui le rajeunissait d'un année, en fin de compte. Mais, malgré ce bel accor il faut tout de même essayer d'être exact, dût légende subsister après cela.

« Je suis né, écrit Dumas, au début de ses *Mémo res*, à Villers-Cotterets... J'y suis né le 24 juillet 180 rue de Lormel, dans la maison appartenant aujou d'hui à mon ami Carlier, qui voudra bien me la ven dre un jour, pour que j'aille mourir dans la chambr où je suis né et que je rentre dans la nuit de l'ave nir au même endroit d'où je suis sorti de la nuit d passé ; j'y suis né le 24 juillet 1802, à cinq heure et demie du matin. »

C'est là, ou je me trompe fort, une date précise n'est-ce pas ? C'est même à peu près la seule chose complètement exacte des *Mémoires*. Car, ailleurs, — dans ce même premier volume où le bon bluffeur de Dumas, qui avait de perpétuelles mégalomanies, essayait d'attraper le ton d'un Rousseau ou d'un

1. Cet article parut à la *Revue Bleue*, lors du centenaire de auteur des *Trois Mousquetaires*.

ateaubriand — il avait entièrement oublié l'heure il avait assignée à sa naissance, au début même du ume[1]. Dans cette seule phrase, d'ailleurs délicieunent ampoulée, il nous légua en effet très impartement l'idée de ces lieux où il vit le jour...

*
* *

C'est au bord de la grande route nationale, travernt l'Ile de France, qu'il était né, dans une annexe de *Iôtel de l'Ecu*, tenu par son grand-père maternel, aude Labouret. Ce digne aubergiste, qui entendit n premier vagissement, avait l'honneur de comander la garde nationale du pays. Par ailleurs, lexandre Dumas Davy de la Pailleterie était fils du énéral de division Alexandre Dumas, petit-fils du arquis de la Pailleterie, ancien commissaire de artillerie et grand ami du célèbre duc de Richelieu – ce qui, en ce temps-là, équivalait aux plus belles ignités. Mais ce marquis, était bien de ce temps où les lames de la cour se plaisaient à distraire leurs loiirs, en la compagnie de singes des Iles. Il épousa n peu de même façon une petite négresse de Saint-Domingue, Cessette Dumas.

L'écrivain avait donc en lui, grâce à ces hérédiés si diverses, juste ce qu'il convenait de sang noir pour accuser leur contraste et le rendre plus apparent, pour lui procurer de ces mouvements naturels, très violents, où, tour à tour, devait se reconnaître le petit-fils d'un marquis, gracieux et sans cœur, d'un brave homme du peuple pataud et bon, et d'une négresse de Trou-Jérémie... Cependant, en dépit de ces origines un peu troubles, en dépit de ses dires

1. A. Dumas, *Mémo ires*, édition Calmann-Lévy, page 1: 5 h. 1/2; page 196: 4 h. 1/2.

romantiques, il vint au monde, comme l'enfant (meilleurs bourgeois de tous les temps, chez s grand-père, où s'était retirée, pour ses couches, douce Marie-Louise-Élisabeth Labouret.

Voilà qui apparaît à la postérité avec beauco moins de byronisme et de grandeur que ne l'e peut-être souhaité ce farouche démocrate, fils (démocrate, qui commence ses *Mémoires* par u dizaine de pages généalogiques. En fait, la faç dont « on sort de la nuit du passé » n'a aucune espè d'importance, ainsi que devait le lui apprendre qu que soixante ans plus tard, son bon cœur de fils, da le *Fils naturel* comme il l'avait d'ailleurs enseigné celui-ci. Et pour ma part je n'eusse pas en vérit attaché tant d'intérêt à cette formalité de pur éta civil, si, d'un côté, je n'avais rencontré, au seu même d'une existence célèbre, la preuve de l'imag nation débordante et populairement littéraire q allait le glorifier; et de l'autre, s'il n'eût été au moir convenable de rétablir, à l'heure des fêtes, la dat ..thentique d'un centenaire...

Ce sauvageon devint Berlick, par la grâce d'un su nom, en attendant d'être Alexandre Dumas. So enfance s'écoula simple et libre. Elle fut moin troublée que celle de la plupart de ses contempo rains. Il était fils sans doute de général, comm Hugo, mais son père n'avait pas les sympathies d Napoléon. Pour avoir vécu très haut dans cett bohème soldatesque du Directoire, il était tenu : l'écart par l'ancien compagnon « des travaux et de périls », devenu l'Empereur. Il était même détesté César ne lui pardonnait pas d'avoir dédaigné so marquisat à l'époque où lui-même ennoblissait se généraux.

En peu de temps, ce chef républicain, excellen

ticier supérieur, l'effroi des Autrichiens qui l'avaient rnommé « le diable noir », une manière de géant peine blanchi, aristocrate et plébéien tout ensem-e, fut mis à l'écart et tenu en suspicion : il avait illi, jadis, présider aux heures si peu républicaines 1 13 Vendémiaire. Et ce fut sans doute là la cause ıprême de sa disgrâce, car dans un audacieux la veille, Bonaparte craignait peut-être, l'exemple dant, un audacieux du lendemain. A Villers-Cot-rets, « le plus ancien officier général du grade », lacé en non-activité, se retira. Il vécut une vie iodeste, avec sa pension de 7.500 francs. Il ne ongeait qu'à sa famille et à tromper son oisiveté nnuyée par la chasse, les exercices violents et les oyages. De temps à autre, il venait à Paris revoir uelque ancien compagnon plus heureux, Lannes, rune, Murat, Junot, d'autres encore.

Un chapitre des *Mémoires*, — charmant au reste, — ous laisse même entendre qu'il entretenait de meil-eures relations avec la princesse Pauline qu'avec on frère. Car l'enfant de trois ans garda un souve-nir très vif, d'une visite chez elle, un jour où il accom-pagnait son père : « La joue blanche et rose de la prin-cesse, dit-il, effleura la joue brune de mon père... Elle l'avait fait asseoir à ses pieds qu'elle posa sur ses genoux, jouant du bout de sa pantoufle avec les boutons de son habit... »

***

C'est dans ce cadre, un peu différent de ceux où s'écoulèrent les enfances de ses contemporains, que Berlick passa les premières années de sa vie. Il n'était pas moins turbulent que ceux de son âge sans doute ; mais, comme fils de disgracié, il n'avait pas le droit de donner à ses enthousiasmes le même

sens que tout le monde. Pour calmer son tempé ment, il s'adonna donc passionnément à la cha dès la première jeunesse. Après la mort de son pè qui disparut lorsqu'il commençait à le chérir com un ami, — en 1806 — il se jeta violemment dans ce diversion.

Cette vie, retirée et sans grands événements, co nut toutes les joies des enfances qui s'écoulent da les petites villes provinciales. Dans ce milieu, lé rement restreint, où tout le monde se saluait, des traditions, des légendes et des originalités f maient un fond de conversation sans cesse ressas il prit goût à ces histoires d'autre temps, qui trav saient le récit des vieilles gens, avec la rapidité fu tive des biches, coupant, d'un hallier à l'autre, routes ombreuses de sa chère forêt de Villers-Co rets. Sur ces chemins, où les paysans — hommes femmes — s'arrêtaient à causer, sans la hâte ni fièvre des villes, il entendit ses premières leç d'histoire vécue.

Il acquit là ce goût du merveilleux, auquel l' clinait déjà son imagination d'exotique. Il se co posa une psychologie robuste, assez rudimentai mais très juste en somme, qui lui devint com un second instinct. Puis, un jour, sur ces mêm routes, courant du Soissonnais à la Picardie et a Flandres, il eut, lui aussi, sa vision de l'épopée n poléonienne. Elle fut mélancolique. La chaise poste de l'Empereur passa comme l'éclair, par petite ville, emportant l'ennemi paternel vers plaines de Waterloo... Ce furent de tels événemen violents ou simples, qui formèrent sa conception la vie et de l'histoire. Toute son existence, ces in ges disparates, qui avaient passé dans son jeu regard, demeurèrent présentes à son souvenir. ces bribes d'épopées militaires, romanesques et fan

res, il composa sa notion de la vie, mêlant dans
ı imagination la chimère, l'histoire et la réa-
.

Mais tout ceci serait encore insuffisant pour expli-
er cette invraisemblable fantaisie, cette incessante
bauche des sentiments les plus variés qui se com-
t dans son œuvre. Avec les exploits d'une seule
nération de ses héros, il y aurait largement de quoi
rire une chronique, très apocryphe et sublime, de
us les peuples de l'humanité. Jamais la nature
maine ne se révéla plus courageuse, plus loyale,
oins égoïste. Il fit de ses romans un vivant repro-
e à la divinité, mère des hommes. Il n'oublia que
les lui dédier. Par tempérament, avec sa psycho-
gie qui s'attardait, s'atténuait et s'affaiblissait, en
anière de protestation, dans ces circonstances,
ec son érudition, indispensable en l'occurrence et
i, cependant, lâchait pied crânement, pour ne pas
oir à se mêler de pareilles erreurs philosophiques, il
uffa au point de faire de toutes les existences qu'il
conta, ce qu'il faisait pour sa propre biographie. Il
aita tous ses romans d'histoire, en homme dont la
unesse s'était passée à raconter ou à entendre des
stoires de chasse. Ce grossissement, cette optique
rodigieuse de son œuvre, cette accumulation de
auts faits et de prouesses, d'histoires de géants
ccomplies par des hommes, — ce fut l'involontaire
éformation à laquelle devait se plier toute son
xistence. Il subit la rançon que comportaient tous les
ons qu'il avait reçus. Pour avoir parfois noté quel-
ues bons récits invraisemblables, — comme les
ardes des chasses, familiers des chasseurs, en racon-
ent, — il voulut renouveler sans cesse l'ébahisse-
nent admiratif de tous ceux qui s'étonnent facile-
nent, n'ayant pas connu la vie au grand air, l'heu-
euse splendeur des routes libres et la joie de mesu-

rer leur force par des tours prodigieux, moins p
digieux cependant que la légende...

Voilà l'adolescence de Dumas... Elle a pour é
ments une hérédité patinée au soleil des tropiqu
une éducation de fils de héros, cette vie sans évé
ments d'une province où l'on se plaisait encore, i
a cent ans, aux légendes, aux commérages, a
récits cynégétiques. Elle inspirera toute son ex
tence. Elle fera de lui l'être puissant et bon de
vie parisienne, l'hercule des histoires courant
rédactions, entre 1840 et 1860; elle laissera surt
sa trace dans les *Trois Mousquetaires*, *Ange Pitou*
Reine Margot, *les Grands Hommes en robe de cha
bre*.

Mais il n'est pas que cette face au génie du c
teur. Il y eut en lui non seulement l'auteur
Henri III et sa cour mais aussi celui d'*Angèle*,
Richard Darlington, d'*Antony* et de *Kean*. Et voici u
forme de talent qui ne s'expliquerait pas suffisamm
par cette vie, toute d'instinct et d'indépendance, sa
littérature, menée par Dumas, au seuil de son ex
tence. Berlick justifie et endosse les récits épique
mais il reste à signer toutes ces œuvres que je cit
plus haut et qui, pour être les plus dédaignées, en
toutes, à l'heure présente, ne sont ni les moins curie
ses ni les moins géniales. Elles sont peut-être mê
les seules qui lui vaudront de durer littéraireme

Notre temps, qui adore les contrastes, comme t
bon siècle pourri de littérature, affecte de préfé
celles qui sentent le moins l'imprimerie ou le cabi
de travail. Il convient que Dumas paraisse enfin
nous explique comment, après avoir écrit ces ép
pées de bon garçon, comme d'autres font des hal
res ou des « sandow's », pour passer leurs nerfs
se donner de l'exercice, il en vint à écrire ces pièc
de théâtre, étranges, romantiques en diable et cepe

dant réalistes, beaucoup plus prochaines certainement de la vie que celles de tous les autres écrivains, ses contemporains.

II

Il avait vécu comme une jeune brute jusqu'à sa dix-huitième année. Vers ce temps, il se lia avec deux jeunes gens, un peu ses aînés, qui dirigèrent ses enthousiasmes vers des sujets nouveaux, auxquels ne pouvait certainement l'incliner son naturel. Un officier de hussards qu'il rencontra, Amédée de la Ponce et Adolphe de Leuven, qui devait avoir son heure de célébrité, l'amenèrent au travail. Le premier, qui goûtait ce caractère un peu sauvage et sans culture, paresseux et prime-sautier, lui inspira le désir de connaître certaines œuvres d'aventures, presque aussi belles que celles de ses récits. Dumas lut Schiller, dont il profita et Shakespeare, qui l'ennuya. Il passa, sans longtemps s'arrêter, à Corneille et à Racine, qui lui procurèrent à peu près le même plaisir que le grand Will. Puis il rejoignit enfin, comme les autres jeunes gens de son temps, les auteurs des ballades allemandes. On ne saura sans doute jamais exactement pourquoi *Lenor* de Burger provoqua la crise décisive qui fit de lui un homme de Lettres.

Adolphe de Leuven, le futur auteur du fameux *Postillon de Longjumeau*, lui apporta de Paris un peu de cette atmosphère d'enthousiasme, où grandissaient les jeunes romantiques. Il lui raconta ses aventures de coulisses, le passionna pour des potins de théâtre, évalua à son profit les talents et les génies, lui donna, lui envoya, à chaque apparition chez les fameux « marchands de nouveautés » les primeurs intellectuelles d'une saison. Il reçut ainsi

Louis XI de Delavigne, *Ivanhoe* de Walter Scott, sans doute sans être vu, parla sans être enten mais enfin vit et parla à quelques-uns des personr ges célèbres, de ce temps, comme Soulié, Talma Mlle Duchesnois. Enfin, ce qui prouve ampleme que le jeune homme avait fait peau neuve et s'ét civilisé absolument, c'est qu'à dix-huit ans, il éc vait un mauvais vaudeville, refusé d'ailleurs, et qu abandonna la belle liberté de Villers-Cotterets po devenir fonctionnaire...

Dès son arrivée à Paris, en 1824, il entre sur recommandation du général Foy, à l'Hôtel de Chancellerie d'Orléans [1] comme surnuméraire. partir de ce moment, il roule tant et plus. Il vit la v irrégulière qui était déjà — ou encore — à cette ép que très bien portée dans le monde des lettres. Il au hasard, s'éprend au hasard, mais toujours sa mesure. Il parcourt à bride abattue l'œuvre d'E chyle, Sophocle, Calderon, Gœthe. Il relit souve *Faublas*, une des lectures favorites de ses quinze an

Il fréquente les gens les plus curieux de Pari suit des cours de physiologie, se figure qu'il e homme de science, se mêle de traductions, fait coup de poing aux fastes romantiques, mais n'oubl pas, malgré tout, que tous ces pantins de lettres, de sinés sous ses yeux au cours de ses lectures, to ces gens qui l'entourent, pour partager ses enthou siasmes ou les combattre, les grandir ou les arrête sont « des hommes et des femmes en chair et e os ». Il déborde de vie, affecte des airs fendants

1. Au 19 de la numérotation actuelle de la rue des Bons Enfants. Il faut lire les pages érudites et amusantes, consacré par M. Georges Cain, au cours de ses *Promenades dans Pari* au passage de Dumas dans les bureaux du duc d'Orléans.

les transports bruyants, bluffe pour lui, bluffe pour les autres, reste le grand bluffeur dans un monde, où cette qualité était cependant donnée à tous. Malgré lui, malgré les autres aussi bien, il voit plus loin que ces apparences superficielles auxquelles il croit s'arrêter.

Dans sa nouvelle condition, comme au hasard, Dumas rencontre ainsi la vie, la vie avec ses misères et ses splendeurs. Jusque-là, dans le parc de Villers-Cotterets, il avait connu la liberté presque absolue. A son caprice, il n'avait guère trouvé de limite. A Paris, il se bute à la vie sociale et se cogne brutalement à ces murs, dont elle entendait lui imposer la limite. Bon enfant, un peu moins bouillant qu'autrefois, toujours un peu nonchalant, comme un mulâtre, il recule alors et se résigne.

Mais il avait l'imagination chaude. Et celle-ci avait son tempérament, si je puis dire, absolument complet et distinct du sien. Elle se montait facilement, prenait à son compte les rancunes de son maître et le vengeait cruellement des injures qu'on lui faisait, sans qu'il les relevât. Dans son existence de folle du logis, elle eut bien plus de duels que lui-même — et ce n'est pas peu dire !

Dans ce cas très spécial, Berlick vengea ainsi Dumas. Mais Dumas était cependant devenu l'intime de Berlick et, pour les conceptions du monde moderne, ne pouvait se passer de lui. C'est à cette collaboration que nous devons, au reste, les drames que je viens de relire et qui sont peut-être la partie la plus solide de cette œuvre.

III

En ce temps-là, — nous sommes aux environs de 1825 — Dumas vit surtout dans le monde des théâtres. Ce royaume, qui commence à Polichinelle et qui finit à Dieu — ou tout au moins aux dieux, — fournit un décor admirable à son exubérance. Ce pays du carton-pâte, du zinc, des fards et de la lumière artificielle, lui apparaît comme l'Eldorado rêvé. Il y a donc un lieu dans l'univers où tout le monde parle une langue tragique et sublime, où l'on est toujours sur le point de sauver quelqu'un ou de le tuer, où avec de l'imagination, on peut croire que l'on agit, que l'on est roi, prêtre, dieu, que sais-je ! Et puis l'on s'enthousiasme — ou du moins l'on se donne l'illusion de tels sentiments héroïques. On parle littérature et pour Dumas, c'est la grande affaire du moment, — l'une des grandes affaires. Car il faut tenir compte que ce jeune fauve déchaîné apprécie aussi, comme il convient, l'ineffable jouissance de traîner ses grègues dans les robes ou les péplums des actrices, qu'il adore toutes à tour de rôle — au sens exact du mot.

Il va de Racine — qu'il n'aime pas, mais pour qui il a de l'indulgence : c'est un auteur dramatique ! — à Ducange et Goubaux, les dramaturges de *Trente ans ou la vie d'un Joueur*. Il fait du bruit dans les coulisses. Il vit dans l'entourage de Talma, de Frédérick Lemaître, de Mme Dorval, de Mlle Mars, de Mlle Georges. Lorsqu'en 1827, Kean, l'illustre acteur anglais, vient à Paris, il ne dort plus. En son honneur, il relit Shakespeare, et, à cette seconde lecture le magnifique dramaturge qu'était ce poète génial, l'affole. Il ne jure plus que par lui : il lui

it une place dans son admiration à côté de Schil-r — l'auteur des *Brigands!* — et c'est tout dire Une telle éducation, si désordonnée soit-elle, ne. eut manquer, par son intensité même, de produire es résultats. En 1829, Dumas est mûr pour le talent — t le romantisme. Walter Scott lui a façonné l'âme, omme il convient. Schiller lui donne le ton. L'un uia fourni un magasin d'accessoires, où il reviendra ouiller jusqu'à son dernier roman et jusqu'à sa der-nière pièce. C'est à lui qu'il a emprunté quelques-ms de ces *trucs* immortels, qui font toujours illusion t auxquels le public — lecteur ou spectateur — e laissera prendre jusqu'à la consommation des siè-les. Lui-même a d'ailleurs raconté sans ambages qu'il rêvait de « faire pour la France ce que Walter Scott avait fait pour l'Ecosse ».

L'autre, qui est Schiller, lui a donné le goût du monologue, de l'apostrophe, de la phrase mélodramatique, qui étonne, déconcerte, éblouit, fait le plus souvent sourire à la réflexion — mais qui atteint parfois néanmoins à la vraie beauté.

Ce sont ces deux romantiques de la première heure qui ont été ses vrais maîtres, qui lui ont appris ce « métier », indispensable à tout écrivain, et, en particulier, à l'homme de théâtre. Mais ce gros homme, « Français né malin », colosse à l'estomac solide, capable de digérer les mets les plus lourds, a utilisé, mieux que la plupart de ses contemporains, les matériaux qui lui étaient offerts. Avec ces éléments étrangers, il a fait une besogne très française, portant la marque de fabrique nationale. Comme tant d'autres, parmi les plus grands même de l'Ecole, il n'a jamais fait du « plaqué ». Avant de produire, il a su assimiler.

Follement, avec le manque de méthode, de direction, avec l'ignorance de tous ceux de son temps, il

a lu au hasard — mais il a beaucoup lu et, au besoi admirable travailleur, il a su, lorsqu'il avait choisi ı sujet, faire au moins les lectures indispensables à bonne tenue de son œuvre. Ayant humé l'air où re pirait sa génération, avec un sens très averti, coı pris que le spectateur ne répugnait pas aux spect: cles que lui offraient les Lemercier, les Pixérécour les Ducange et consorts, mais s'impatientait seul ment de trouver des œuvres au-dessous de sa bonr volonté, il a repris la tâche, l'a menée à bien et, de l sorte, est devenu le maître de ce drame nouveau de romantiques, si curieux à étudier, comme une des fo: mes qu'a volontiers revêtues cette fièvre littérair Mais il a dépassé le romantisme et rejoint la traditior

IV

Dumas a lui-même conté, avec sa verve coutumière la genèse d'*Henri III et sa cour*. Alors qu'il était ex péditionnaire au Palais-Royal, dans les bureaux du duc d'Orléans, il montait un jour à la comptabilité chercher quelques feuilles administratives, nécessaires à sa tâche. Sur une table, dans une pièce qu'il traversait, un livre était posé. Curieux, il jeta un coup d'œil. C'était *L'Histoire de France*, d'Anquetil, ouverte à la page 95.

Il lut : « Quoique attaché au roi et, par état, ennemi du duc de Guise, Saint-Mégrin n'en aimait pas moins la duchesse, Catherine de Clèves, et on dit qu'il en était aimé.... » C'est à peu près ainsi que Racine trouva le sujet de *Bérénice*. Une phrase de Suétone et la tragédie, toute psychologie, se développa d'elle-même, avec ampleur, sans couleur locale. De ce fragment du sec compilateur Anquetil sort l'œuvre

colorée, mouvementée, pressée, qui fonde le drame romantique. Admirable point de repère, qui fixe à jamais le contraste entre deux époques !

Le processus d'ailleurs est aisé à reconstituer. Cette phrase anodine n'éveillerait aucune imagination, chez la plupart des lecteurs et nous-mêmes, si nous nous y attachons aujourd'hui, si nous la relisons minutieusement, c'est que nous savons quelle importance elle eut, pour l'éclosion du talent d'Alexandre Dumas père.

Un travail inconscient s'opéra dès l'instant. Tout un cortège d'images se déroula devant le regard de son imagination. Dans une seule vision, puérile et grandiose, il aperçut la renaissance possible de toute cette civilisation évanouie. Il reçut le choc qui crée le drame. Il comprit tout le développement que comportait cette situation.

Mais, en même temps, cet imaginatif était un réaliste. Beaucoup plus par un besoin de sa nature — à certains égards assez simple — que par une coquetterie de romantique, d'ailleurs parachevant le sentiment instinctif, il se passionna, avec sa fougue coutumière, pour les recherches historiques. Ce canevas l'avait d'abord séduit, étonné même, par une sécheresse, contrastant curieusement avec le dramatique de la situation. Il lui avait révélé une belle bataille de passions — romantiques si l'on veut, humaines surtout. A son occasion, il broda le plus extraordinaire décor d'érudition que l'on puisse rêver. Il reprit *Le Journal de l'Estoile*, que venaient de rééditer Guizot, Buchon et Petitot. Ce livre lui plut — grand enfant qu'il était — comme une œuvre nouvelle. Il dépouilla tous les mémoires du temps, se fit une âme de partisan. Il écrivit là-dessus à grande allure, avec la fougue impatiente de sa nature et la rapidité d'un homme chez qui « la faculté dramatique est innée », *Henri III et sa cour*.

Si *Hernani* devait être la grande bataille romantique, l'œuvre de Dumas fut l'escarmouche glorieuse, le premier engagement qui cavalièrement dénonce la paix. Le drame vint tout bouleverser des préjugés désuets et des saines traditions. La composition, l'armature, le style, la mise en scène, tout ce qui, jusque-là, se présentait, selon certaines règles sacrées, se trouva saccagé d'un seul coup. L'œuvre, bien mieux que tous les manifestes pompeux mis en tête de *Cromwell* et que *Cromwell* même — effort informe — révéla au théâtre la nouvelle folie romantique.

Non pas que Dumas fût uniquement romantique. Je voudrais essayer de vous montrer tantôt que ce romantique fut surtout lui-même. Mais son drame, venant à ce moment, servit la cause littéraire des jeunes et, par la même occasion, profita des bonnes et des mauvaises théories, circulant alors dans les milieux littéraires. Les partisans de l'école acclamèrent le camarade qui avait semé à profusion dans son œuvre dramatique le détail qui situe, le mot qui peint, cette couleur locale, après tout facile à « plaquer » au cours d'une pièce. Les vieux, derniers fidèles du classicisme, respectueux jusqu'au fétichisme des genres prônés par Boileau et fixés à jamais par lui, regardèrent comme un fou l'auteur qui, dans une seule œuvre, dans un acte même et presque dans une scène, mêlait le tragique et le comique. L'un ou l'autre, pour glorifier ou déconsidérer Dumas, le traita de romantique.

En fait, il ne s'embarrassait d'aucun programme. Il était classique, comme le sera toujours un véritable auteur dramatique. Il était romantique aussi, parce que l'on ne respire pas impunément, lorsqu'on a moins de trente ans, l'air d'une génération qui prend possession de la gloire.

Il construisait, avec une maîtrise précoce, des œu-

vres charpentées solidement, selon les bons principes. Il ne bousculait les vieilles conventions qu'autant que sa fougue l'obligeait à le faire. A peine prit-il plus de libertés avec les trois unités, si l'on veut bien y regarder de près, qu'un Corneille et lorsqu'il discuta à leur propos, c'était pour leur rendre hommage. Tous ses drames se déroulent avec une rapidité d'action, beaucoup plus voisine de la discipline instaurée par nos maîtres français, que de la fantaisie de Shakespeare ou de Hugo.

Ses personnages sont tous des héros de l'énergie, cette compagne turbulente de la volonté. Sa mise en scène, elle-même, ce souci du détail, mis en valeur du décor, sont beaucoup moins minutieux qu'il ne semble au premier abord. Cette érudition éclate aux yeux comme une fusée. Elle est, pour apparaître bruyamment, jetée ici et là — et d'ailleurs généralement puisée à une source sûre. Nous la croyons volontiers la grande nouveauté de la pièce. En réalité, elle est surtout une fanfaronnade, un bluff tout à fait dans la manière habituelle de son auteur : elle est un appeau et un appeau seulement.

V

Toutes les œuvres historiques, drames ou comédies de Dumas, au théâtre, — tous ses romans aussi, d'ailleurs — s'inspirent de tels procédés, conscients, instinctifs ou habiles. Sans doute, si, vers 1830, on avait interrogé ce dramaturge turbulent, je crois bien qu'il se fût réclamé du romantisme. Mais il s'ignorait plus qu'aucun écrivain, peut-être, ne l'a jamais fait. Il était, on ne saurait trop le dire, doué d'une psychologie très rudimentaire, ainsi qu'il convient à une force de la nature.

Lorsque, dans ses *Mémoires* ou ailleurs — il a parlé de lui un peu partout — le sujet l'amenait à évoquer les souvenirs de ce temps, en toute bonne foi, il se considérait comme un des vétérans de l'armée littéraire de Juillet et il déclarait que *Henri III*, *Charles VII*, *Christine*, *Caligula*, *Mlle de Belle-Isle* révélaient sa part d'héroïsme dans ces luttes. On peut reconnaître à distance l'erreur de ce grand homme.

Cependant peut-être n'aurait-on pas à reviser les opinions de Dumas, à son propre propos, s'il n'avait donné au théâtre que ces drames historiques ou que ces comédies. On peut encore prendre plaisir à revoir certains d'entre eux à la scène. Mais ils appartiennent à cette catégorie de pièces qu'on retrouve sans passion. C'est d'ailleurs le sort de la plupart des œuvres que fonde l'histoire. Peu d'entre elles résistent au temps. Il a fallu tout le génie de Corneille, Shakespeare et Racine pour qu'ils demeurassent nos dieux. La psychologie de Dumas était trop courte pour lui permettre de recréer des âmes, à jamais disparues, et pour dérober à leurs tombes, comme ces maîtres, le secret enseveli avec les corps.

Mais, en abordant le théâtre moderne, il eut l'art néanmoins de mettre sur pied, mieux que tous ses contemporains — il faut excepter Stendhal et Balzac, qui furent aussi peu romantiques que l'on pouvait l'être, en vivant à une époque tellement passionnée — l'aventurier, fils du siècle, prenant possession de la vie et de l'époque. Le meilleur portrait que nous possédions de ce personnage est encore, avec Julien Sorel, Rastignac et quelques autres types de la *Comédie Humaine*, cet *Antony*, admirablement campé, trop oublié de notre humeur dédaigneuse.

Assez compliqué, mais peu complexe néanmoins — je m'essaierai tout à l'heure à expliquer l'apparent

radoxe de cette phrase — son étude pouvait connir au talent de Dumas. L'auteur de *Caligula*, étant plus distrait par l'amusement de reconstier une époque passée, était bien obligé de regar-r à ses entours pour donner à son héros une attide, un caractère, une vraisemblance modernes. 'est ainsi que, machinalement, tenant surtout à muer des personnages, à accumuler des scènes olentes — qui lui représentaient toute la vie huaine — il a donné aux héros qu'il accablait de ces entures une âme, incarnant l'honnête moyenne de ı génération. Il a regardé autour de lui et par la ›i du moindre effort, il a créé un caractère définitif. Stendhal et Balzac peignaient surtout «l'arriviste», ersonnage beaucoup plus complexe, d'analyse infiiment plus délicate, à cause de toutes ses ruses, de on sang-froid, de ses égoïsmes implacables, de tout on machiavélisme en un mot. Dumas a tout simlement dessiné l'aventurier, personnage compliqué ui aussi, mais compliqué surtout par l'ambiance si on peut dire, par l'extraordinaire héritage échu à oute cette génération.

Antony, c'est l'aventurier, le demi-solde de l'espéance qui, au lendemain d'une époque où, dans les adres de la société, on pouvait espérer toutes les loires, se trouve sur le pavé de l'existence, avec es rêves sans emploi et ses ambitions inassouvies. 'est, en tout et pour tout, non plus passif mais agisant, « l'enfant du siècle » de Musset. C'est la grande ictime de la faillite impériale.

Fils des héros de la grande Armée, pétri de la hair ardente de ces soldats qui confiaient toute leur lestinée au hasard heureux, qui, aussi bien que leur énéral, croyaient en leur étoile, conçu en pleine vresse du triomphe, au soir des rentrées glorieuses, l porte en son être un appétit d'action que n'assou-

vit plus la vie bourgeoise de la Restauration. Alo qu'il a un tempérament à gagner des batailles, prendre des villes, à se dévouer corps et âme pou rien, pour le plaisir de se dévouer, il demeure e disponibilité d'héroïsme. Missolonghi a clos la sér des dérivatifs et un long temps se passera avant qu Dumas ne retrouve une aussi belle folie à quoi consa crer son bon vouloir. L'expédition des Mille est en core lointaine. Et notez d'ailleurs que le jour où ell sera décidée, Antony Dumas ne manquera pas d courir s'y mêler.

Toute cette fougue inemployée, qui n'est pas adap tée à la petite vie de chaque jour, tourmente cett jeunesse. Si les Julien Sorel et les Rubempré — fil d'ailleurs de braves gens qui n'ont pas été soldats — traitent cette époque, sournoisement, au mieux de leu intérêt, les autres, plus simples, tourmentés uniquement par l'esprit d'aventure, se heurtent, de toute parts, aux principes d'une existence sans faste, trè paisiblement routinière.

Incapables ou dédaigneux d'utiliser la bêtise, la vulgarité et la couardise de leurs contemporains, il s'en indignent. Ils transforment en champ de bataille la société, se dressent devant elle en redresseurs de torts, en conquérants. Ayant entendu raconter à leurs parents, retour des Pyramides ou de la Moskova, la plus belle de toutes les aventures où, chaque jour apportait sa distraction glorieuse, ils veulent renouveler la gloire paternelle et continuer la tradition Ils gardent la nostalgie du paradis perdu et, leur oisiveté lourde, ils brisent, pour témoigner leur mauvaise humeur, tout ce qui leur tombe sous la main.

A la lueur de cette analyse, on comprend mieux la phrase fameuse d'*Antony* : « Elle me résistait, je l'ai assassinée. » On pénètre plus pleinement la tirade d'Adèle, fille de soldat : « Eh ! le monde ne veut-il

as que je sois fausse ? C'est ce que la société appelle ertu, devoir... » Dans les paroles de l'aventurier-type Richard Darlington — le fils du bourreau, le parvenu par excellence — on reconnaît la descendance les fidèles de l'Empereur : « On ne vit, dit ce bolide humain, qu'en s'incorporant à quelque être plus grand que soi-même » — et encore cette phrase qui charge et sabre la pauvre époque : « La société place autour de chaque homme de génie ses instruments : c'est à lui de savoir s'en servir. » Ici, d'ailleurs, Dumas rejoint Balzac et Stendhal.

VI

Il y a ainsi, par endroits, dans *Antony*, dans *Kean*, et surtout dans *Richard Darlington*, la première peinture de l'individualiste, et l'une des plus puissantes. En admettant que l'on considère comme menue, ténue, la différence que j'ai essayé d'établir entre l'arriviste et l'aventurier — encore que l'on puisse bien constater qu'il y a entre eux des différences, puisque la race du premier a prospéré et que celle du second s'est éteinte — il n'en reste pas moins qu'avant Stendhal et Balzac, c'est Dumas qui, le premier, a fait le portrait de ce nouveau venu dans le monde.

Je concéderais peut-être à la rigueur, si l'on m'y poussait, que ce caractère a été moins minutieusement traité, moins profondément aussi par ce dernier. Mais l'auteur d'*Antony*, selon sa propre inclination, l'a brossé à son tour plus largement et, pour en revenir à mon sentiment, de manière plus dramatiquement classique.

Plus j'y songe, en étudiant ces œuvres, plus aussi il m'apparaît tel : un classique inconscient,

déguisé par le milieu, l'époque et l'engeance de son imagination en romantique. Il était, ce grand enfant, fou de trop de manières pour éviter celle-là. Cela ne souffre aucun doute. Mais il l'était aussi plus robustement, de manière plus saine, moins artificielle. Il écrivait, quoi qu'il en ait dit, sans grands soucis littéraires, pour le seul plaisir de raconter des histoires ou de dessiner des bonshommes. Et l'erreur est venue de ce fait que ses histoires étaient très extravagantes et ses bonshommes, encombrants et bruyants.

Mais sous les personnages romantiques, dans leurs extravagances et dans leurs bavardages, il demeurait des hommes, ayant tous à peu de choses près le même caractère, un caractère tout d'une pièce, très nettement mis en valeur, agissant avec logique dans l'illogisme. Tous, tant qu'ils sont, qu'ils s'appellent Kean, Darlington, Buridan même si l'on veut — personnage bien curieux sous sa défroque moyenageuse — sont des frères cadets d'Antony et Antony, c'est le héros de la volonté. C'est une manière de personnage cornélien, autour duquel le drame évolue, se développe, selon l'action classique...

VII

Évidemment, si Dumas avait pu lire ce jugement, il l'eût trouvé bien compliqué, trop chantourné pour son goût. Il n'aimait pas en effet autrement la littérature. Venu à une époque où l'on n'avait pas tant de manières d'exercer son activité, il écrivit des pièces et des romans pour occuper cette activité et pour se distraire. Tout écrivain très fécond est toujours ainsi, comme on l'a dit à son propos, « une force de la nature », ayant avant tout le besoin de s'exercer.

Et c'est d'ailleurs de cette puissance naturelle que lui vinrent ses qualités et ses défauts. C'est à cette inconscience, d'élément supérieur à la moyenne humaine, qu'il dut de produire tous ces romans innombrables, qui resteront toujours agréables à lire pour se reposer de la littérature. C'est à elle, aussi bien, qu'il dut d'échapper à l'emprise romantique, de la dominer et d'écrire ces très beaux drames, dont l'un au moins, *Antony*, est une œuvre supérieure.

Et parce que ce bon gros géant écrivait ainsi, pour exercer ses forces trop pressantes, il se moquait de tout ce qui fait l'homme de lettres — celui de son temps et celui du nôtre. C'est à peine si par le goût de l'argent, il gardait quelque contact spécifique avec ses confrères. Encore se séparait-il d'eux, une fois l'avoir acquis, par la bonne grâce avec laquelle il le dépensait.

Mais le goût, la mesure, le style étaient complètement ignorés de lui, à l'état de discipline. C'est ainsi qu'il y a de tout, du meilleur et du pire dans son œuvre. Il écrivait comme un médium hanté d'obsessions littéraires, avec la tranquillité d'un inconscient. Quarante années de sa vie, il se mit de la sorte, de même façon à sa table de travail, composant avec une précision surnaturelle, accumulant œuvres sur œuvres. A sa mort, il laissait deux cent cinquante-sept volumes de romans, de voyages et de mémoires, vingt-cinq recueils d'œuvres dramatiques, un fils qui eut peut-être du génie — et des dettes.

Sa vie avait été néanmoins heureuse, dans le désordre. Sa destinée entièrement s'était accomplie dans le travail et la fête — car c'est ainsi qu'il partageait son temps. Lorsqu'il mourut, ce grand travailleur, à peine fatigué, se tourna vers son fils, à qui il ne laissait comme fortune que l'avenir de ses droits d'auteur et lui dit en souriant : « On me reproche

d'avoir été prodigue. Je suis venu à Paris avec vingt francs. Je les ai conservés, les voilà. » Tout Dumas père, avec la concision en plus, tient dans cette boutade, charmante, paradoxale et symbolique. Il partit de la vie comme il était venu, emportant tous les dons naturels qu'il avait reçus, aussi plaisants, aussi jeunes qu'à sa première œuvre. Mais il n'avait rien acquis, rien développé et nullement progressé.

GEORGE SAND

GEORGE SAND

A CHARLES MAURRAS.

« *Celui qui débrouillera ma mère, celui là sera un malin.* »

SOLANGE SAND.

La littérature française compte à peine quelques noms de femme. Parmi eux, lorsqu'on remonte un peu le cours majestueux et divers des temps, on rencontre celui de Mlle de Scudéry. Mais le *Grand Cyrus*, depuis bien quelques siècles, est entaché d'un léger ridicule. Il y a Mme de Lafayette : mais sa renommée, charmante et discrète, demeure le culte jaloux de quelques délicats. Enfin, non seulement la mentalité tristement suisse de Mme de Staël déconcerte nos finesses françaises, mais, même si l'on a l'indulgence de considérer ses productions romanesques, au titre étranger, elles n'échappent pas à leur destinée. *Delphine* et *Corinne* nous apparaissent comme des romans ennuyeux. Seule, George Sand est devenue un grand écrivain, digne d'une commémoration aussi longue que la vie de notre langue, et à ce titre, elle mérite déjà toute gloire. Mais parce que ce pseudonyme masculin abrita un nom de femme, il est encore très curieux d'étudier l'auteur des *Beaux Messieurs de Bois-Doré*, au point de vue de la psychologie féminine et de la sentimentalité romantique.

Grâce à elle, en effet, nous pouvons reconstitu quelques états d'âme assez particuliers, qui no échapperaient sans le secours qu'elle nous offre, pui qu'ils n'ont pas trouvé, par ailleurs, à s'exprimer manière aussi parfaite. Dans son œuvre, nous pouvo suivre tous les efforts, toutes les aspirations, tout les volontés nécessaires pour réaliser des rêves génie. Elle est la femme de lettres par excellence, seule qui ait complètement réalisé en France le rô que tant d'autres, comme elle, ont assumé. Enfin, jeunesse, tumultueusement romantique, nous aide comprendre l'idéal de ce temps et la conceptio qu'il avait de l'amour. A défaut de tout autre intér celui-ci vaudrait déjà bien que l'on s'occupât un pe longuement de la « Bonne Dame de Nohant ».

I

S'il n'est pas aisé d'élucider certains faits de l vie sentimentale de George Sand, il n'est rien d plus facile, en revanche, que de peindre sa jeuness et d'analyser les années de sa formation. Elle-mêm a tenu à favoriser la tâche de ses biographes futurs en écrivant l'*Histoire de ma vie*. Nous devons à c livre tout ce que nous savons de ses origines et d son existence, pendant les années où se compos son génie.

A l'automne de sa vie, pacifiée, assagie [1], ell s'attendrit sur son enfance, qui avait été curieusemen

1. Au cours d'une conversation récente mon confrère e ami, Jacques Bardoux, le fils de l'homme d'État éminent, m contait que son père avait eu entre ses mains les lettres qu George Sand écrivait à la fin de sa vie à... son confesseur, l curé de Nohant.

›uvementée, et ne brodant que le moins possible, rupuleusement désireuse de sincérité et inconsimment victime de son imagination, elle fit un ng ouvrage avec l'histoire merveilleuse de sa mille et de ses premières années, passées au foyer, couvent et dans le monde. Tels que se présentent s souvenirs, ils pourraient avec aisance supporter même titre que ceux de Gœthe. Ils contiennent à fois « poésie et vérité ».

Ils sont cependant encore assez exacts pour que essayiste puisse les utiliser avec profit : « Ma bonne inte Lucie, écrit-elle à propos de sa naissance, était la veille de se marier avec un officier ami de mon ère, et ils se réunissaient avec quelques amis pour e petites fêtes de famille. Un jour qu'ils avaient ›rmé quelques quadrilles, ma mère avait ce jour-là ne jolie robe couleur de rose et mon père jouait ur son fidèle violon de Crémone (je l'ai encore, ce ieil instrument au son duquel j'ai vu le jour) une ontredanse de sa façon ; ma mère un peu souffrante uitta la danse et passa dans sa chambre. Comme sa igure n'était point altérée et qu'elle était sortie fort ranquillement, la contredanse continua. Au dernier *hassez-huit*, ma tante Lucie entra dans la chambre le ma mère et tout aussitôt s'écria :

— « Venez, venez, Maurice, vous avez une fille.

— « Elle s'appellera Aurore, comme ma pauvre « mère qui n'est pas là pour la bénir, mais qui la « bénira un jour », dit mon père, en me recevant dans ses bras.

« C'était le 5 juillet 1804, l'an dernier de la République, l'an premier de l'Empire. »

L'enfant qui venait au monde, d'aussi romanesque façon, appartenait à une famille étrangement constituée. Par son père, Maurice Dupin de Francueil, Aurore était petite-fille d'un roi de Pologne. Maurice

de Saxe, d'une de ses nombreuses conquêtes gala tes, Marie Rinteau, dite Marie de Verrières [1], avait une fille, Marie-Aurore. Le Maréchal l'avait reconn et la Dauphine, sa sœur, fit élever cette nièce d'o casion à Saint Cyr. A quinze ans, elle la mariait comte de Horn, qui mourut tragiquement, à qu ques semaines de là, avant d'avoir eu le temps d'ê un mari. La jeune veuve se retira alors du mon où devait la ramener un second mariage. En seco des noces, elle épousa Dupin de Francueil, le fils fermier général Dupin et le beau-fils de Mme Dup de Chenonceaux. Ce fut cette comtesse de Horn q fut la mère de Maurice Dupin de Francueil et charmante grand'mère de la petite Aurore.

Cette famille vécut jusqu'à la Terreur dans splendeur que lui procurait son immense fortun Mais, au seuil des années troublées, Dupin de Fra cueil mourait, laissant un grand désordre dans l'a ministration de ses biens. Au lieu des 600.000 livr de rente, auxquelles la « citoyenne » Dupin se tro vait habituée, elle n'en eut plus que 75.000. Puis, même temps, d'autres malheurs plus graves l'assa laient. Elle fut enfermée au couvent des Anglaise soupçonnée de relations avec les ennemis de la patr — c'est-à-dire avec toute la France qui ne voula pas admettre les idées nouvelles. Ce couvent deva d'ailleurs jouer un rôle important dans la vie de cet famille. Mme Dupin de Francueil fut ainsi emprisonn dans ce lieu de paix où, deux fois elle s'était retiré après la mort de ses deux maris. Aux Anglaise pendant la détention de sa mère, Maurice Dupin f la connaissance de celle qui devait devenir sa femme

1. Il faut lire sur cette curieuse petite personne le livre gracieusement piquant de M. Gaston Maugras : *Les demoise les de Verrières*. (Plon, 1904.)

x Anglaises, la petite Aurore revint comme pen-
›nnaire, quinze années plus tard...

Dans ce couvent, où des victimes du caprice révo-
.tionnaire se trouvaient rassemblées, sans qu'on eût
·is même le soin naturel de les classer par opinion,
côté des aristocrates ci-devant, se trouvaient de
mples plébéiens qui avaient déplu à l'autorité jaco-
ne. Auprès de Mme Dupin de Francueil, de cette
ne et élégante douairière, se trouvait une petite fille
ı peuple, à l'âme de Gavroche, qui, sans finesse
ttéraire, avec le seul instinct du terroir, avait chan-
›nné les puissants du jour. Dans sa prison, la
rande dame se distrayait des reparties plaisantes de
ı petite modiste parisienne. Elle s'amusait aux pro-
›s de la frondeuse, mais elle ne se doutait pas que
ette complaisance qu'elle apportait à écouter ces
›lies pittoresques et à les faire écouter, lui vaudrait
ne belle-fille inattendue. Maurice Dupin, en venant
isiter sa mère, s'éprit de la grisette, au scandale de
'impertinente grande dame qui, de ce jour, prit en
ıaine sa bru : la petite Sophie-Victoire-Antoinette
)elaborde était fille d'un maître paulmier, qui ven-
lait des serins au quai aux Oiseaux et qui n'avait
›as réussi dans ses affaires...

Ce mariage, excessivement Directoire, de l'officier
les armées de Bonaparte et de l'ouvrière parisienne,
›rovoqua de graves troubles intimes. « Ce roman de
guerre et d'amour, terminé à trente ans par une
catastrophe imprévue », ne fut pas du goût de la
famille Dupin de Francueil. Le jeune ménage se
trouva donc isolé, en pleine épopée napoléonienne,
méconnu des siens, livré aux hasards de la garni-
son ou du campement. C'est pourquoi George Sand,
comme Hugo, eut son berceau sans cesse porté, en
travers de la selle paternelle.

Ainsi, l'enfant visita l'Espagne, si l'on peut appe-

ler visite un voyage, à cet âge. A Madrid, penda l'occupation française, ses parents habitèrent av Murat le palais du Prince de la Paix — et toute vie fut éclairée de ce premier reflet romanesque romantique : elle se souvint toujours de ces sens tions puériles, inscrites en marge de l'aventure esp gnole.

On sait ce qu'il advint de cette expédition. A retour, il se fit, entre la mère et la grand'mère de petite Aurore, une paix qui ne fut jamais qu'une su pension d'armes et qui menaçait sans cesse de dég nérer en lutte nouvelle. La vieille Mme Dupin de Fra cueil, désireuse de revoir sa petite-fille, avait accep une réconciliation. A ce moment, ou à peu près, Ma rice Dupin mourut, en pleine jeunesse — à la sui d'un accident de cheval.

Cette exposition, un peu longue, de l'hérédité d George Sand était cependant nécessaire. Les innon brables contradictions de cette nature, qui demeu rent à peu près inexplicables, le seraient un pe plus encore, si l'on ne connaissait les caprices de ce atavisme. Mais où le contraste apparaît, avec la plu grande netteté, c'est dans le conflit qui éclata a lendemain de la mort de Maurice Dupin, entre s mère et sa femme, au sujet de l'éducation de la petit Aurore. L'*Histoire de ma vie* nous permet de suivre le détail psychologique de cette éducation disputée Deux tendresses, d'essence différente jusqu'à l'oppo-sition, transformèrent cette âme d'enfant en un cham de bataille.

Ce fut la grand'mère qui prit d'abord cette fillett de quatre ans auprès d'elle. Elle l'emmena à Nohant dans la propriété de famille, et lui traça un plan d'éducation tendrement sévère, tout à la fois com-posé de simplicité et d'apparat, où la liberté et la

pendance se mêlaient curieusement. Le plan, d'après quel elle commença à élever cette petite-fille, se sentait des théories de Jean-Jacques, l'ancien noureux de sa belle-mère, Mme Dupin de Chenonaux. D'un œil vigilant et exercé tout ensemble, e dirigeait, et cependant abandonnait à elle-même, jeune Aurore. Pendant de longues heures, la fille courait les champs en compagnie des petits fants de Nohant, qui faisaient partie de la domesticité. Pour les études, elles étaient confiées à un eux précepteur, au bon Deschartres, qui enseignait, génération en génération, tous les enfants de la mille.

C'était, d'après le portrait que nous a légué eorge Sand, un « personnage à la fois sérieux et mique », en qui s'incarnait toute une espèce sociale ui disparut avec la Révolution : « Comme il avait orté le petit collet en qualité de professeur au Collège du cardinal Lemoine, il entra chez ma grand'mère avec le costume et le titre d'abbé. Mais à la évolution, qui vint bientôt chicaner sur toute espèce e titres, l'abbé Deschartres devint prudemment le itoyen Deschartres. Sous l'Empire, il fut M. Deschartres, maire du village de Nohant ; sous la Restauration, il eût volontiers repris son titre d'abbé, ar il n'avait pas varié dans son amour pour les formes du passé... Il avait été joli garçon, il l'était ncore quand ma grand'mère se l'attacha : propret, ien rasé, l'œil vif et le mollet saillant. Enfin il avait ne très bonne tournure de gouverneur. Pour être omplet, il eût dû être ignare, gourmand et lâche. Mais loin de là, il était fort savant, très sobre et follement courageux. Il avait toutes les qualités de l'âme jointes à un caractère insupportable et à un contentement de lui-même qui allait jusqu'au délire. Il avait les idées les plus absolues, les manières les

plus rudes, le langage le plus outrecuidant. M
quel dévouement, quel zèle, quelle âme générei
et sensible ! »

Cette nature originale ne pouvait guère former c
des élèves à son image. Il voulut enseigner trop
choses à cette petite fille curieuse, et, naturelleme
il les lui enseigna mal. Ce brave homme, d'esser
cléricale, tout ensemble et tour à tour bénédictin, ab
du XVIIIe siècle et vicaire savoyard, lui donna u
instruction déplorable, assez dans le goût de ce
que l'on distribue aujourd'hui dans les lycées de jeu
fille. Elle entendit vaguement parler de beaucoup
choses et retint de travers. Ce qu'elle sut parfait
ment, — et ce ne fut pas considérable, — elle ne l'a
prit que beaucoup plus tard, lorsque à son tour el
eut de grands enfants. Ce fut Maurice Sand qui appı
à sa mère l'entomologie et la botanique. Elle eut uı
instruction sans méthode, à tendances masculine
Et c'est peut-être à cette première formation de De
chartres qu'elle dut toute l'allure de sa jeuness
toute cette suffisance intellectuelle que l'on oubl
trop, parce que l'on ne se souvient guère que de
vieille dame de Nohant, rassérénée et ayant pris d
l'expérience...

D'ailleurs, les leçons de Deschartres ne se boı
naient pas à des cours. Le précepteur, qui ne quitta
guère son élève, l'emmenait faire de longues prome
nades, à travers la campagne. Il développait ses foı
ces, il assouplissait son corps : il faisait d'elle un êtr
d'exception et la disposait aux manières cavalière
qu'elle allait innover, à son arrivée à Paris, quelque
années plus tard.

Quoi qu'on en ait pu dire, jugeant au travers de
descriptions idéalisées que George Sand fit, dans se
Mémoires, de cette période de sa jeunesse, cette édu-
cation fut mauvaise pour la femme. Elle fit d'elle uı

it être orgueilleux, volontaire et peu préparé à
:istence. Elle disposa l'écrivain à manquer de
it, de mesure, de finesse, de la plupart de ces qua-
s qui sont le charme par excellence de la femme
i n'écrit pas.

La vieille grand'mère eût peut-être pu corriger
; mauvaises tendances, favorisées par Deschartres.
le gardait, dans ce siècle nouveau, tous les sortilè-
s du précédent. Malheureusement, tandis que le
dagogue insistait sur toutes ces dispositions, la
irquise, toujours un peu sceptique et d'une admi-
ble intelligence frivole, se bornait à conter, comme
s histoires romanesques et des légendes, les gestes
licieux de la Cour de France et de la société du
IIIe siècle. Elle n'insistait pas auprès de sa petite-
le pour lui donner cet esprit. Son impertinence
femme « née » lui interdisait d'admettre que l'on
it penser autrement. Ce fut à ce point même
ie, tandis qu'entre les mains de la jeune Aurore,
euvre de Rousseau allait s'éterniser, par un joli
affinement, qui fut une sottise dans la circonstance,
le lui faisait jurer de ne pas lire Voltaire avant
trentaine...

II

Ce fut, lestée de tels principes, que l'enfant entra
u couvent. La jalousie raffinée de Mme Dupin — la
une — n'avait pas trouvé d'autre moyen de dis-
uter l'enfant à la grand'mère... On se représente
ssez facilement ce que put être l'arrivée d'un pareil
hénomène, au sein de la Communauté. Sans par-
er même de l'étonnement, mêlé d'effroi, que pou-
ait soulever cette érudition confuse, mais stupé-
iante néanmoins chez une fillette de cet âge, — elle

avait une dizaine d'années, — la turbulence de s tempérament fougueux, qui s'était librement dév loppé à la campagne, provoqua une certaine émoti Le plus clair de l'enseignement qu'elle ramassa couvent, pendant la première des trois années qu'e y séjourna, fut d'accroître son espièglerie. Elle devi de plus en plus turbulente, faisant montre de s impétuosité jusqu'au jour où, ayant feuilleté « p désœuvrement », à la messe quotidienne du pensio nat, une *Vie des Saints*, elle s'enthousiasma po l'hagiographie chétienne et s'achemina, par l'intér qu'elle y prit, jusqu'au mysticisme.

Elle ne demeura cependant pas longtemps da cet état de surexcitation religieuse. Comme la f était tombée sur elle en ouragan, elle s'éloigna bie tôt. Toute l'ardeur rituelle et précise, toute la prat que disparut, pour ne laisser à sa place qu'une vagu et profonde sentimentalité chrétienne, destinée à s mélanger à toutes les autres sentimentalités, qu'ell adopta par la suite, aux diverses étapes de son exis tence.

En sortant du couvent, Aurore avait perdu les troi années, passées entre ces murs : « Au sortir du cou vent, devait-elle écrire plus tard, je rappris moi même le français; et douze ans plus tard, lorsque j voulus écrire pour le public, je m'aperçus que je n savais encore rien ; j'en fis une nouvelle étude qui trop tardive, ne me servit guère, ce qui est cause qu j'apprends encore ma langue, en la pratiquant et que je crains de ne la savoir jamais. »

A partir de ce moment se déroule pour elle une vie, étrange et douloureuse à la fois... Elle est de plus en plus tiraillée, entre sa grand'mère et sa mère. Les anciennes rancunes se ravivent. Ces deux passions maternelles s'exaspèrent et, pour triompher, pour avoir la prépondérance, arrivent à la folie des

›yens à employer. Ces deux femmes font souffrir ·qu'aux larmes la jeune fille, dont l'une comme ıtre assureraient cependant volontiers le bonheur, prix de leur sang. La grande dame, dans l'incons-·nce que lui procure son dédain aristocratique, à gard de sa petite-fille, commet une de ces infa-es intimes qu'aucune imagination ne saurait inven-·. Pour s'assurer la meilleure place dans le cœur celle-ci, l'aïeule lui révèle un secret épouvanta-› à entendre pour une fille... Alors, Aurore se tire en elle-même. La tristesse nouvelle vient urrir ce romanesque qui lui était un thème natu-l : elle ne pouvait le prévoir si douloureux; elle confine donc dans sa douleur, recherchant la soli-de, la nature à laquelle elle confiera son chagrin, société des simples et des bêtes pour trouver un rivatif.

Elle interroge les livres, au hasard, la vie des ros : elle passe de Corneille à Napoléon. Partout urtée par la vie, elle se réfugie dans l'idéal, espérant miner sa souffrance. Et c'est ainsi que ce mal, qui otte dans l'air par toute l'Europe vers ce temps, l'at-int à son tour. Avant même de le savoir, elle devient mantique. Elle est la proie de sa chimère. Elle ntinue à vivre dans la campagne de Nohant avec folie... Aventure dangereuse qui se complique de us en plus!... Il ne faut pas oublier en effet qu'à tte époque Aurore n'est qu'une jeune châtelaine, ı âge d'être mariée, destinée à devenir une femme › la société probablement, sûrement, de toutes çons une mère de famille — et que rien ne laisse évoir qu'un jour elle écrira... Mystique, sentimen-le, ardente et douloureuse, voilà une proie facile ›ur toutes les aventures littéraires et morales...

III

Il peut être curieux de se demander ce qu'il f advenu du mariage de George Sand si, au lieu (baron Dudevant, elle eût épousé un homme d'hume différente, de sens rassis, d'intelligence plus fort de cœur plus large... Question piquante sans dout mais qui perd beaucoup de son intérêt de ne pouvc être résolue. La destinée et les circonstances fire que, ne voyant de libération possible, de terme à sc supplice que dans le mariage, ce fut justement u union aussi mal assortie qu'elle contracta et qu'a lieu de trouver une issue à sa peine, elle ne fit qu'e rencontrer une nouvelle, irréparable celle-là... L deux années qu'elle venait de passer à Nohant, à sa sc tie du couvent (1820-1822), si douloureuses pour sc cœur, avaient peu disposé son esprit au mariage. Sa méthode, au hasard de l'occasion, elle avait lu Dant Virgile, Milton, Shakespeare, Bacon, Pascal, Leibnit Bossuet, Montesquieu, Condillac, tous écrivains adm rables mais aussi peu faits que possible, conseille bien insuffisants, pour préparer à cet état. Elle ava même dépouillé, le livre lui tombant sous la mai Aristote, Spinosa, ou Mably ; et de tout ceci incons ciemment, de toutes ces lectures, elle avait rappor un dédain inexprimable pour les pauvres esprits q l'entouraient. Sa pauvre chère grand'mère éta morte, Mme Dupin l'avait conduite à la campagne che de braves gens, très affectueux et un peu simple parmi lesquels elle vivait dans un superbe isolemen grisée de sa supériorité, toute glorieuse de ce ma tyre d'âme un peu réel, mais surtout très imaginair dont elle souffrait. A ses yeux, très beaux, de petit pédante, l'amour seul pouvait rehausser un être suffi

ıment, pour en faire son égal. Mais, comme elle t demeurée, malgré tout son fatras de science, te sa douleur un peu factice, très naïve, elle prit la tendresse pour le premier homme qu'on lui pré- ıta, comme susceptible de faire un mari.

hez ces Duplessis, elle fit la connaissance du fils urel d'un colonel en retraite, M. Dudevant. Comme fortunes s'appareillaient assez exactement, les lifférents se crurent obligés à préparer ce mariage. ut lieu en septembre 1822, à Nohant, où les deux ux s'installèrent. Dans ce lieu naquirent bientôt ırice et Solange.

Toute cette période de la vie de George Sand est nsidérée comme la plus calme de sa jeunesse — core que très troublée par une parfaite incompa- ilité d'humeur avec son mari. Bien que je n'aie llement l'intention de m'attarder aux histoires ntimentales de cette carrière, nombreuses et sans térêt, il en est une qui se situe au début de son ariage, la première, sur laquelle on s'étend très peu néralement. Elle a cependant, plus que beaucoup autres, une valeur psychologique. C'est la liaison atonique qu'elle entretenait avec un jeune avocat, ırélien de Sèze. Cette idylle nous aide à compren- e ce caractère de George Sand, très féminin mal- é tout. L'aventure est toute semée de ces inconsé- ıences; qui feront un peu plus tard sa mauvaise putation. En même temps, la jeune femme apparaît, s cet instant, telle qu'elle devait demeurer, jusqu'aux ınées apaisantes de vieillesse...

Entre 1822 et 1831, elle vécut donc ainsi, au fond ı Berry, au dehors châtelaine aimable et ménagère, ère de famille au château. Pendant ce temps, dans le nd de son cœur, elle « ruminait » les folies qu'elle ait apprises dans les livres et qui la disposaient à ouver la vie banale et mauvaise. Il est bien évi-

dent que dans ces conditions, un mari ne pouv être pour elle qu'un gêneur. Le mari était-il tr amoureux de sa femme, qu'aussitôt elle trouvait s désirs indignes de l'idéal. Essayait-il de s'élever ju qu'aux conceptions éthérées de celle-ci? Les sens Dalila réclamaient immédiatement leurs droits — elle s'indignait que son compagnon ne fût pas au d pason... Toute l'histoire morale de George Sand, to le mécanisme de son œuvre, se trouvent ainsi con nus dans ce perpétuel conflit de la chair et du rêv et la raison de son succès reçoit naturellement s explication après cela, — puisque l'humanité ince taine est sans cesse partagée entre ces deux dési — celui de faire l'ange et celui de faire la bête.

IV

Ce qui est assez étrange, c'est que George San mettra bien des années à s'apercevoir que c'est là so cas. Lorsque ses yeux seront ouverts, elle se rend compte que sa position auprès de son mari est int nable. Au bout de neuf années seulement, elle au enfin le sentiment que sa dignité ne lui permet pl de vivre avec le baron Dudevant. A ce moment, el a en effet décidé de venir à Paris pour écrire — c'est de ce premier séjour que datent *Indiana* et *Léli*

A lire ces romans follement romantiques, on pourra croire devant certaines de leurs pages à des fragmen d'autobiographie, et alors toute la vie de Georg Sand apparaîtrait si douloureuse, que l'on compren drait le reste de son aventure sentimentale, tout d *bovarysme*, dont elle fut atteinte, dès 1831. Malheu reusement, dans ces douleurs vraies, dans ces pein conjugales, l'imagination joue un grand rôle. Ces sen

ents possibles deviennent bien improbables, lors-
on lit cette lettre que recevait d'un ami l'auteur
Lélia, au lendemain de l'apparition du roman :
:omment... est-ce vous? Non... ça ne vous ressem-
pas, à vous qui êtes si gaie, qui dansez la bourrée,
appréciez le lépidoptère, qui ne méprisez pas le
embour, qui ne causez pas mal et qui faites si bien
confitures ! »

/oilà une indication qui nous renseigne singuliè-
nent sur les tristesses de cette âme. Toute sa jeu-
sse, jusqu'au retour de Nohant, sera ainsi une exci-
ion au désespoir, un « exercice », à la manière
rétienne, de mélancolie. Les impressions réelles
'elle éprouvera seront courtes. Elle ressentira ses
es et ses chagrins à fleur de peau, brises qui ride-
it la surface de cette nature et laisseront dans
paisement ses fonds inexplorés. Personne en effet ne
nnaîtra jamais ces profondeurs. Ellle-même ne les
ndera qu'avec incertitude, et toutes ses émotions
ont, non pas même intellectuelles, mais littéraires.
le ne souffrit jamais autant de son mariage que dans
lia, *Indiana*, *Valentine* ou *Mauprat*. Pour cette
timiste, cette bonne créature, aux sensations un
u fugitives, jamais la vie ne fut plus mauvaise que
ns ses descriptions de roman, et la douleur dans
n cas fut surtout une affaire de « copie ». Le
re, pour elle, comme pour beaucoup de ses pareil-
s, fut une manière de vengeance, une exagération
'elle croyait sans conséquence. Et c'est là tout le
mantisme, toute son inconscience, ce rien avec quoi
détraque une société pour beaucoup de généra-
ons [1].

1. Je trouve dans le délicat recueil de pensées de Balzac. *La
mme et l'Amour* que M. Jules Bertaut publia, voici quelques
ois, chez Sansot, une curieuse appréciation de l'auteur de *la*

Après cela, elle a pu dire qu'elle ne faisait pas romans avec sa vie. C'est vrai, en ce sens que petits chagrins personnels n'eussent pas tenu les t ou quatre cents pages de ses livres, mais il sem que dès que George Sand se met à sa table de t vail, toutes les sensations que l'humanité pour éprouver se donnent rendez-vous dans son œu Personne dans le romantisme, pas même Hugo, vu aussi gros. Par une manie très féminine, ell généralisé avec hâte. A-t-elle une discussion de nage avec son mari ? Immédiatement, sans nuanc sans restrictions, elle en profite pour incriminer to la société qui avait réglementé cette institution. E étend son réquisitoire à tous les rouages qui font pa de la politique (au sens aristotélicien) humaine. Ai *Indiana* débarrasse la femme infortunée de toutes entraves qui gênent son tempérament. Ici, il ne p être question d'atermoiements, il ne peut s'agir d' sayer de pallier le mal et de faire effort pour main nir l'essentiel des choses. C'est la brusque ruptu l'échappée en pleine chimère, la femme livrée non à sa passion, mais à ses passions. En dehors de to idée morale même, c'est le triomphe du caprice et peinture de l'être insupportable par excellence, qui sait ce qu'il veut, qui mêle, enfantinement, la lu à la juste révolte, la pensée raisonnable à l'insan qui brouille les choses les plus différentes, sans so

Comédie Humaine sur les romans de George Sand : « *Si ce n ne devait pas, pour beaucoup de gens, comporter une espèce blâme, on pourrait dire que George Sand a créé le « Sandism tant il est vrai que, moralement parlant, le bien est presq toujours doublé d'un mal. Cette lèpre sentimentale a g beaucoup de femmes qui sans leur prétention au génie euss été charmantes* ». « Lèpre sentimentale », quel joli mot de co frère averti !

…e que pourrait donner dans la réalité un pareil …lgame.

…a l'état, cet *Indiana*, et tous les autres livres de la …ne époque, sont intéressants. Au point de vu e lit…ire, ils offrent parfois d'assez jolies pages de rêve, …lques belles descriptions de nature, une intrigue …gairement idéaliste, mais très adroitement menée. … plus, ils fournissent des documents bien curieux, …r qui veut étudier la folie romantique et ses sin…ières théories sociales. Ils sont l'introduction toute …urelle à l'étude de la vie de George Sand.

…élix Pyat, en quelques pages parues, voici bien …gtemps, dans la *Revue de Paris et de Saint-Péters…rg*, a raconté comment George Sand était arrivée …Paris : « Jules Sandeau avait fini ses classes au …ée de Bourges. Ayant passé ses vacances chez la …ronne (Dudevant), comme *Cherubino di amore* …ec sa marraine, il lui avait laissé son cœur. » … titre d'ancien camarade de collège, ce fut à lui …e Sandeau demanda de trouver un domicile à …ris : « *Cher ami, j'aime et je suis aimé... mais d'un …our qui ne peut se cacher dans une petite ville …mme La Châtre. Il nous faut donc Paris ! Et je suis …uvre ! L'autre est riche et faite à une aisance plus …e bourgeoise, presque à l'opulence, habitant château …ec jardin, etc. Il faut donc que tu me trouves à …aris un appartement ayant de l'air, du soleil et de …espace au prix maximum de 500 francs. Ton ami, … S.* » Un peu embarrassé, Pyat finit par dénicher … nid rêvé, et voici en quels termes Sandeau l'infor…ait de l'arrivée de George Sand : « *Cher ami, bravo, …erci ! Accepté à l'unanimité par les deux amis bien …bligés. Nous ne pouvons partir ensemble. Elle arri…era la première à Paris par les messageries royales, …iligence d'Orléans, jeudi prochain, à sept heures du …oir, rue Montmartre. Tu la reconnaîtras à son vête-*

ment d'homme... un amour de page, un ange b un lutin, un sylphe, à ne pas s'y tromper... Il r qu'elle au monde. J'arriverai deux jours après. En une fois, merci. J. S. »

Cela dura quelques mois. Pendant ce temp défaut des idées que Sandeau n'avait pas, Ge Sand lui prit la moitié de son nom, quelques ma res excessivement masculines et débraillées, et ut toutes ses relations et celles de son entourage. A tous ses amants, pendant vingt années, elle a ainsi.

Extérieurement passive, silencieuse et toute d reuse de profits, avec ses liaisons elle fera de la l rature et du romantisme. Tous les romans de c période, si confuse lorsqu'on embrasse ces qu lustres du regard, ont été bâtis de la sorte. De 1 à 1850, tous ceux qui s'éprirent de ses grands y noirs et qui n'obtinrent, pas même aux prem jours de leur faveur, la fidélité de cette maîtres exercèrent pendant un certain temps — tout au mc jusqu'au jour où ils s'indignaient de leur infortu amoureuse — une souveraineté à peu près absolue son cerveau. C'est ainsi qu'aucun écrivain peut-ê n'offre autant de facilités pour qui veut repas les phases du mouvement intellectuel en Fra durant cette période.

Jusqu'à Musset, elle ne se donnait guère la pe de raisonner sur l'amour. Elle en dissertait, pa que chez elle tout se traduisait par des phras mais elle en jouissait surtout. Elle se vengeait, — cela lui suffisait — d'avoir été sevrée pendant neuf années de son mariage, de romanesque. Mais l'a teur des *Nuits*, poète et néanmoins homme intel gent, lui fit partager sa conception douloureuse absolue de la passion, excessive sans doute, ma philosophique. Avec lui, George Sand conçut

timent comme la chose du monde la plus éthérée, plus sublime et la plus effrayante qui soit. Tous romans de cette période portent l'empreinte de te vision de l'amour, où se trouvent côte à côte blasphème et l'extase, le doute et l'enthousiasme, nour et la haine. Mélange de paganisme et de uralisme très XVIIIe, traversé d'un spiritualisme raordinaire, dont le *Souvenir* de Musset a donné formule la plus splendide [1].

l faut aussi compter Lamennais parmi ceux qui ercèrent une influence sur George Sand. Dans ce s, cependant, l'attrait ne s'exerça pas de manière linaire. *Spiridion* indique très nettement que ce ent les idées du grand homme qui retinrent la mancière, au moins entre deux liaisons. Cette histoire du jeune moine Alexis montre bien que tout le tholicisme dont George Sand s'était imprégnée au uvent des Anglaises n'avait pas été sans laisser sur le quelque indéfinissable parfum. Ce roman et tous les idées de l'auteur des *Paroles d'un Croyant* ovoquèrent sa réviviscence.

Les thèses qu'expose ce livre traînaient d'ailleurs ns l'atmosphère intellectuelle, à ce moment. On ut généralement n'y reconnaître que le développement des pensées familières de Lamennais. En fait, serait sans doute plus juste d'accuser en même mps Quinet, Jean-Jacques et beaucoup d'autres, e la mauvaise inspiration qui conduit *Spiridion*.

Rien n'est plus étrange que l'histoire de cette âme, ui flotte à la dérive. En quête d'un havre religieux où s'abriter, pour atteindre ce lieu de repos, elle

1. Charles Maurras dans son livre célèbre *Les Amants de Venise* a analysé, de manière définitive, cette formule de l'amour omantique. Lorsqu'on « observe » cette affection, on ne peut faire autrement que de lire très minutieusement cette étude.

aborde tous les livres, toutes les théories, tous symboles et toutes les religions où l'humanité n a légué le fruit de son expérience idéaliste. Il y av là, sans doute, la matière d'une œuvre admirable, d'ailleurs, elle tenta également Flaubert qui fut t près de la réaliser dans la *Tentation de saint Antoi* Malheureusement, George Sand, peu préparée à un labeur, écrivit l'histoire la plus extravagante q l'on puisse rêver. Alors que les folies sentimenta des républicains philosophes du temps de Louis-Pl lippe émasculaient déjà toutes les idées et comp saient une philosophie de l'histoire conforme à le désirs, la pauvre femme, avec l'exagération qui caractérisait, poussa ces conceptions jusqu'au déli Il n'est guère de pages plus insensées que celles est contée — d'ailleurs magnifiquement — cette ag nie du vieux moine, léguant à son successeur u flamme, qui sera recueillie dans l'orage et à laquel s'allumera d'abord la guerre religieuse, puis la Rév lution.

L'amour, en même temps apparaissait à Geor Sand, grâce à cette nouvelle empreinte, comme u sentiment religieux. Cela produisit des œuvr extraordinaires. La sensualité la plus débraillée la plus ardente se mélangea d'invocations à la div nité, d'un mysticisme éthéré et d'un platonisme fo mant un contraste affolant. Un pas nouveau s trouva fait ; la surexcitation s'accrut encore. C christianisme, naïvement protestant, se perdait e effusions vagues, qui aboutissaient, sans que l'o pût trouver la transition, au panthéisme le plu minutieux : « La nature est notre souveraine », écri vait-elle. Elle psalmodiait « la sainte nature » — mais son esprit toujours en éveil ne pouvait s'arrête longtemps aux mêmes choses. Elle n'égarait rien d ce qu'elle avait appris, bribe à bribe, de ce qu'ell

it plus ou moins bien retenu des conversations elle entendait, mais elle avait besoin sans cesse de ouveler ses sujets de copie. Et comme elle ne lait rien oublier, rien perdre, rien sacrifier de ce elle avait accumulé dans son cerveau, comme il ait toujours, d'autre part, qu'elle fît montre — sans une intention d'orgueil, par pédantisme purement urel — de toute sa science des êtres et des choses, idées et des faits, un mélange se formait où tout a s'écrasait, bouillonnait et fermentait. C'est ainsi dans toute son œuvre, si peu de ses romans ont porté ce travail et résisté à cette fermentation : ils it très peu pour avoir clarifié, avec les années.

Bien mieux, ses idées sur l'amour, pour être plus moins immorales, n'en impliquaient pas moins un nimum d'éthique, fût-elle négative. On pourrait oire que l'écrivain des révoltes sentimentales y ré-gnait et acceptait d'être taxé, sans se déclarer. is il n'en était rien. Toujours, avec cette incon-ence qu'on est obligé de mentionner, à chaque pas le l'on fait, en l'étudiant, elle nous réserve la sur-ise d'être un des écrivains du romantisme qui furent plus préoccupé de morale.

Naturellement l'idéologie de ses romans et de sa e s'en trouvent compliqués. Sans cesse, au cours de s nouvelles connaissances, elle rencontre non plus ulement des littérateurs et des artistes, mais des hilosophes, des théoriciens sociaux et religieux, des ilitants de la politique. Vers 1840, un grand souffle évolutionnaire traverse à nouveau la France. Le pre-mier de ces brouillons qui, en date, exerce sur elle ne influence, c'est Michel de Bourges, l'avocat de on procès en séparation. Il la convertit au républi-anisme. Puis, c'est Pierre Leroux, ce curieux pen-eur, à qui il manqua un peu de talent pour avoir lu génie.

Insensiblement, ceux-ci, puis d'autres: Barbès J Raynaud, Ledru-Rollin l'encombrent, sans assim tion possible de sa part, de toutes leurs rêver Ces songe-creux se disputent cette proie faci toutes les idées en imposaient à son pauvre p cerveau de femme. Plus elles étaient filles du p d'Utopie et plus elles avaient chance de lui pla Elles s'imprimaient en elle, comme dans une c molle, comme l'image, sur une plaque sensible.

Ces mystiques et ces faiseurs — il y avait des et des autres parmi eux — lui parlaient politique; développaient devant elle des rêves sociaux. Ils ne souciaient guère de l'art. George Sand, au contrai les écoute, accueille sentimentalement tout ce adopte ces *credos* par amour pour celui qui les pı fesse et songe, immédiatement, à les muer en roma C'est alors qu'elle en vient à cette conception nc velle, qu'elle juxtapose aux précédentes : « Toı morale implique une idée de société. » A sa chimè de l'amour se mêlent désormais des chimères po tiques, qui n'offrent malheureusement pas le mêı attrait. S'il se trouve encore des âmes sensibles po admettre toutes les invraisemblances de la passio il en est bien peu pour s'ennuyer de gaieté de cœ à de longues dissertations, venant ralentir le mo vement d'une intrigue. Et puis, il faut tout dir George Sand, en femme qui se respecte, n'était p de taille à écrire un roman social.

Le Compagnon du tour de France fut le premi témoignage de cette conversion. Il sent le roman aı glais, le mauvais roman anglais, pour parler en coı naissance de cause. C'est un prêche sur le luxe, ur histoire d'un évangélisme plutôt aigri, sur la richess où le bon socialiste Pierre Huguenin est récompens de son amour pour la jeune fille pauvre, et Amaur puni d'aimer une femme, digne de toutes les amer

prévues par les lois somptuaires. Mais que de onnages ennuyeux !... Achille Lefort est le type aisonneur, si fort à la mode dans tous les romans 'époque, mais dont on ne tolère la présence que qu'il exprime des idées intéressantes. Celui-ci, contraire, intervient toujours aux moments les s pathétiques, pour interrompre l'idylle, pour ier des thèmes maussades aux gracieux secrets de nourette. Il serait même tout à fait insupportable, ne nous apparaissait comme la caricature de tous pontifes politico-philosophes de l'époque et si l'art George Sand ne l'avait vengé de sa faiblesse in- ectuelle, en guidant son crayon et en lui inspirant, la sorte, la charge la plus réussie de tous ces maî- s qu'elle s'était donnés imprudemment et qu'elle nait tour à tour.

es autres personnages sont d'ailleurs à l'avenant. y a, dans ce roman, une certaine Yseult à vous re prendre ce nom en grippe pour le reste de xistence et à découronner le personnage de toutes légendes groupées autour de son vocable. C'est e qui introduit Pierre aux arcanes maçonniques. le lui révèle les beautés de cette congrégation et che un très beau parc, en y plantant l'acacia sym- lique. En pleine nature, elle fait construire une ge... la loge Jean-Jacques Rousseau.

Il faut savoir oublier *Horace*, *Jeanne*, le *Péché de Antoine* et le *Meunier d'Angibault*. Ces livres ne raient pas de George Sand, s'ils ne contenaient très belles pages. Mais, tous sont construits sur modèle du *Compagnon*. Même besoin de morale, raisonner ou plutôt de déraisonner à perte de vue; èmes caractères ridicules et faux. Il n'y a là que clamations sentimentales sur la question sociale : dirait un guignol républicain, sculpté par MM. Le- u-Rollin et Garnier-Pagès, pour faire évoluer dra-

matiquement les fantoches, incarnant leur ma
De même, dans *Consuelo*. Un joli sujet est gâté
toute la phraséologie du carbonarisme, par la sup
tition anticléricale la plus formidable qui soit..
est temps d'abandonner une telle période de c
existence pour reprendre haleine.

V

Heureusement, entre deux romans de son apos
lat socialiste, George Sand, avait trouvé le ten
d'écrire une petite chose, insignifiante à son gré,
Mare au Diable. Celle-ci fit plus pour sa gloire
toutes les grosses machines prédicantes de ce
période. Œuvre délicieuse qui, chronologiqueme
se situe entre le *Meunier d'Angibault* et le *Péché*
M. Antoine, elle a la valeur d'une oasis au mili
d'un Sahara. Œuvre étrange, au milieu de cette
agitée, qui ne ressemble à rien de ce qu'elle av
écrit jusque-là, ni à *Lélia*, ni au *Compagnon du to*
de France, ni à *Consuelo*. Insensiblement, le cœ
prend le pas sur l'imagination, et la fièvre roma
tisme décroît.

Cette veine nouvelle qui apparut dans le beau te
rain de ce talent fut découverte par toute une sui
de circonstances. La bonne romancière avait pl
péché contre l'intelligence, par ignorance que pa
mauvaise volonté. Elle commençait vers ce temps
reconnaître que toutes les théories politiques
sociales sont insuffisantes à faire le bonheur de l'h
manité. Sans doute, elle ne l'avouait pas encore,
jamais même, elle ne devait l'exprimer formellemen
Elle conservait, trop loin dans son cœur, la mélanc
lie de sa désillusion. Elle ne devait jamais se pa

ıner tout à fait à elle-même de n'avoir pu guérir nonde avec le romantisme de ses phrases. Mais tes les ardeurs de sa vingtième année, toutes ses ravagances cavalières étaient tombées une à une. .a *Mare au Diable* fut le premier indice qui révéla nouvel état d'âme. Il faut bien répéter, après toute ritique, que ce livre est une idylle : mais à res-er la bonne odeur de fenaison qui monte de ces ges, entre lesquelles on croit retrouver un brin menthe ou de thym qui aurait conservé tout son fum, à suivre ces dialogues innocents, un peu fs, d'une grâce charmante, on pense plus encore ıne bucolique.

.e thème du livre est simple; les personnages ı nombreux reviennent, suivant le rythme coutu-er de ce genre. Et comme décor à ce court voyage, cette marche vers l'amour, de Germain et de la ıne Marie, si maternelle au petit Pierre, toute une ture sans apprêt, splendidement belle, contemplée ır à tour pendant le jour et pendant la nuit. La érature française compte peu de pages plus vrai-nt admirables que celles où George Sand a onté la veillée des voyageurs, auprès du feu umé en pleine forêt, sous le dôme de la chênaie, où mêlent les feuilles et les étoiles...

Cette œuvre n'était cependant, pour ainsi dire, 'un hors-d'œuvre : George Sand avait encore des pérances et des utopies à décrire. Il fallait l'aven-re pitoyable de 1848 pour achever de la dégoûter ses derniers enthousiasmes. En 1839, elle s'était en fixée à Nohant, après une fugue sentimen-e en Suisse avec Liszt et un séjour, non moins ıoureux, à Majorque, avec Chopin. Mais ce retour a bonne nature n'avait rien, pour lors, de définitif. Il ait été suffisant, pour lui suggérer, en passant, la *are au Diable*. Mais cette retraite était encore beau-

coup trop provisoire pour fournir des thèmes d
nitifs à son génie. La Révolution, si piteusem
menée, lui donna le bon conseil d'oublier toutes
folies de sa jeunesse.

D'ailleurs, l'âge s'en mêlait. Le temps venait
prendre quelque repos. L'ardeur des sens était
à peu près — calmée. Les enfants grandissaient
une vie nouvelle s'offrait, bienfaisante et douce, a
des plaisirs dépouillés de tout ce qui avait été la joie
sa liberté recouvrée. Ses paysans autour d'elle l'
téressaient. Avec cet entêtement de l'observation
la caractérise, elle suivait leurs mœurs ; elle guett
leurs patois ; elle se plaisait à leurs jeux et à le
soucis. C'est à ce sentiment que nous devons *Franç*
Le Champi, la Petite Fadette, les Maîtres sonneurs,
Mariage de Victorine, le Marquis de Villemer, les
sions de la nuit dans les Campagnes, Claudie, les
gendes rustiques.

Au seuil de la *Petite Fadette*, George Sand no
explique elle-même cette métamorphose : « C'es
la suite de ces néfastes journées (les Journées de Ju
que, troublée et navrée jusqu'au fond de l'âme, p
les orages extérieurs, je m'efforçai de retrouver da
la solitude, sinon le calme, au moins la foi... Da
ces moments-là, un génie orageux et puissant, comm
celui de Dante, écrit, avec ses larmes, avec sa bi
avec ses nerfs, un poème terrible, un drame to
plein de tortures et de gémissements. De nos jou
plus faible et plus sensible, l'artiste, qui n'est que
reflet et l'écho d'une génération assez semblable
lui, éprouve le besoin impérieux de détourner la v
et de distraire l'imagination en se reportant vers u
idéal de calme, d'innocence et de rêverie. Dans l
temps où le mal vient de ce que les hommes se m
connaissent et se détestent, la mission de l'artis

de célébrer la douceur, la confiance, l'amitié, et rappeler ainsi aux hommes endurcis et découra- que les mœurs pures, les sentiments tendres et uité primitive sont ou peuvent être encore de ce nde. Les allusions directes aux malheurs présents, pel aux passions qui fermentent, ce n'est point le chemin du salut, mais mieux vaut une douce nnson, un son de pipeau rustique, un conte pour lormir les petits enfants sans frayeur et sans souf- nce que le spectacle des maux réels, renforcés et abrunis encore par les couleurs de la fiction. »

Cette période, qui comprend ses plus beaux chefs- euvre, ceux qui n'ont pas vieilli et que l'on peut core relire, ailleurs que dans des éditions allégées, nduisit doucement George Sand à la vieillesse. Du ssé, elle ne gardait qu'un souvenir. Elle ne le désa- nait pas, mais elle évitait d'en parler. Son talent, aisé et mûri, n'avait plus les sautes déconcertan- d'autrefois. Il s'affirmait ce qu'il avait toujours , un talent essentiellement romanesque, mais non ıs romantique. L'incorrigible demeurait éprise déal et d'irréalité. Elle dépeignait encore des ntiments extraordinaires, des situations invraisem- ıbles. Mais le thème que lui fournissait son Berry i offrait alors une assise solide et un modèle ı'elle pouvait suivre exactement, presque en réa- lte.

Cependant, son imagination qui, en elle, fut bien folle du logis, ne pouvait tout à fait résister au aisir de recommencer ses fantaisies. A Nohant, au ilieu des petits-enfants que lui avait donnés Mau- ce Sand, elle se sentait en verve pour de telles his- ires. Mais l'amour avait cessé d'être tout pour elle

dans l'existence. Elle oubliait que Musset lui a appris à le considérer, comme la grande chose la vie et la grande douleur. Attendrie, calmée transformée, elle le concevait enfin, uniquem comme un sentiment charmant, capable de ren heureux les êtres qui l'éprouvent et méritant tou les indulgences des grand'mères. C'est animé d'un esprit qu'elle écrivit *la Daniella*, *l'Homme de ne Mademoiselle de La Quintinie*, *Cadio*, *les Beaux M sieurs de Bois-Doré* et tant d'autres œuvres dont nom est demeuré aux catalogues des bibliothèq publiques, sur le prospectus des éditeurs, dans mémoire de nos quinze ans et de quelques vieil filles très romanesques...

Lorsqu'elle revenait à Paris, c'était pour surve ler la mise à la scène de ses pièces. Elle aima, à fin de sa vie, le théâtre par-dessus tous les aut genres littéraires. C'était pour voir de vieux am à elle, avec qui elle correspondait d'une mani charmante, lorsqu'elle était à Nohant ou en voyag Sainte-Beuve, Gautier, Renan, Taine et surto Flaubert, son grand compagnon, la plus forte affe tion de sa vieillesse. C'était encore pour assister dîner Magny, rue Mazet. Mais elle ne compren guère le scepticisme des convives.

Dans son Berry, aux paysages ombreux et hum des, elle était la bonne châtelaine : elle secourait s paysans, protégeait les siens, écrivait, collectionna « Vous voulez savoir plus qu'il n'y en a, écrivait-elle L'individu, nommé George Sand, cueille des fleur classe ses herbes, coud des robes et des manteau pour son petit monde et des costumes de marionne tes, lit de la musique, mais surtout passe des heur avec ses petits-enfants... Ça n'a pas été toujours bien que ça. Il a eu la bêtise d'être jeune, mai comme il n'a pas fait de mal, ni connu les mauva

s passions, ni vécu pour la vanité, il a eu le bonheur être paisible et de s'amuser de tout. »

Elle se vantait peut-être un peu en écrivant ces ots. Elle s'absolvait trop facilement sans doute, la modiste ennuyeuse de 1818, de bien des histoires de sa entaine. Mais elle était très excusable, car elle les vait à peu près certainement oubliées, elle-même : *Histoire de ma vie* s'arrête au moment où l'on urait pu s'instruire à leur propos. Elle n'avait plus ue la mémoire des bonnes actions, aussi bien pour lle-même que pour les autres... Et puis, cette grande borieuse qui, dans cette page, manquait un peu e modestie, sur quelques sujets, était d'une humilité touchante, en ce qui concernait son vaste abeur. Elle oubliait toutes ces œuvres qu'elle écriait sans répit, sans fatigue, sans la fatuité qu'eût u lui procurer cette gloire, à laquelle elle était arvenue, et au milieu de laquelle elle mourut doucenent, à Nohant, le 8 février 1876... Cela seul lui mériterait bien quelque indulgence.

VI

De cette œuvre si touffue, d'une si grande richesse d'imagination, que restera-t-il, que reste-t-il déjà? Parmi les écrivains du romantisme, elle a été l'un des plus populaires. Au détriment de Balzac, avec Alexandre Dumas père, elle s'est partagé la souveraineté romanesque. Les âmes sensibles se sont plu à *Lélia* et à *Indiana*. Ceux qui ne lisent pas les romans pour y voir se refléter la vie, ont goûté ces scènes de passion romantique, de rêve sentimental, ces cadres pittoresques et embellis, où se passent la plupart de ses folles actions. D'autre part, elle a profité

de ses propres scandales, quoi qu'on dise, et
bruit qu'une coterie politique sut organiser auto
du nom de la plupart de ses membres. Ceux-là o
voulu qu'on la prît pour un penseur. Il eût été pl
habile de la faire considérer comme un prophèt
vocable très vague qui abrite bien des insuffisance
Enfin, certains ont goûté surtout ses berrichonneri
et les œuvres de sa vieillesse.

A trente années de sa mort, il semble que l'o
puisse faire un premier choix. On ne pourrait pa
en dire autant de tous les écrivains. Les plus grand
tiennent longtemps en suspens le jugement de l
postérité. Pour elle, dès maintenant, on peut, lorsqu'o
n'appartient pas aux générations qui disent encore e
l'évoquant : « Mme Sand », admettre que toute un
partie de son œuvre ne laissera de trace que dans le
morceaux choisis. Il y a de l'encombrement, du désordr
de la confusion dans ses premières manières, dans so
romantisme néfaste et dans son socialisme «bébête». En
core que beaucoup de gens n'osent pas le reconnaître
Lélia et *Indiana*, *Consuelo* et *Mauprat* ont aujourd'hu
entièrement vieilli et sont à peu près illisibles. Seules
les œuvres de la dernière manière restent entières
et parmi les œuvres les plus gracieuses de notre lit-
térature.

Lorsqu'on veut bien y réfléchir, ce partage, très net
et absolu, s'explique d'ailleurs aisément. Là encore,
au risque d'être en contradiction avec le jugement le
plus fréquent, il faut bien avouer que cela tient
au sujet. Toutes ses intrigues, jusqu'aux romans de
1848, sont démodées : elles n'ont aucune chance de
jamais revenir en faveur. L'œuvre, décrivant unique-
ment le rêve d'une génération, que ne soutient pas
un style de grand écrivain, meurt avec la génération
qui l'enfanta. Or, il n'est rien de plus faux, de plus
dix-huit cent trente que la foule romanesque de ses

premières œuvres. Il n'y a là aucune vérité psychologique, pas même de vraisemblance. Nous traversons un monde shakespearien que n'anime pas le génie de Shakespeare. Et vraiment, ce ne sont pas les descriptions de ces romans qui peuvent sauver des intrigues : le talent de l'écrivain de *Mauprat* ne fut pas poétique.

Je sais bien qu'à première vue cette opinion renverse celle qui est généralement admise. C'est une des illusions imposées par le romantisme de laisser croire que pour être un écrivain poétique, il suffisait de mêler des barcarolles à des échelles de soie et à des clairs de lune. Il y a la manière, comme dit l'autre. En dehors de certaines exceptions, comme en comporte fatalement une œuvre aussi touffue, la plupart des descriptions de George Sand sont gâtées par des détails mal choisis, des mots qui détonnent dans l'ensemble, une involontaire trivialité qui surprend et arrête l'élan. Peut-être était-ce manque d'habileté, plus encore que de naturel : plus tard la plupart des scènes de nature seront écrites de main de maître. C'est possible, mais peut-être — et c'est plus vraisemblable — cela tient-il aussi à ce que la plupart des paysages décrits à cette époque l'étaient d'imagination pure — ce qui fut l'art suprême du romantisme [1]. Et comme le style général de ces œuvres manque le plus souvent d'art, il ne demeure pas grand'chose pour sauver l'ensemble.

Sa philosophie est d'autre part enfantine : cela est vrai pour tous les romans de George Sand sans exception. Elle est celle des gens de 1830. Encore

1. C'est Gautier qui, ayant écrit son *Voyage en Espagne*, sans avoir passé Irun, disait le jour où il eut à partir pour ce pays : « Comment ferai-je désormais pour en parler ? » Décrire d'imagination était un principe pour les romantiques. Cf. *Les Orientales*, etc.

qu'elle ait eu parfois des pensées, elle n'était pas un penseur. L'influence de Musset sur elle avait été insuffisante, et l'immensité d'un cœur trop élargi ne suppléait pas à l'absence d'idées générales. Sa conception de l'amour et de la vie était digne d'une Mme Bovary qui eût écrit des romans : on ne fait pas une philosophie de l'amour avec beaucoup de rancunes et de déceptions mal ordonnées. Ou plutôt on aboutit à des conclusions que rien n'autorise. La révolte contre l'humanité et contre les lois ne peut découler de quelques expériences personnelles. Avec de tels éléments, on peut écrire un beau roman vécu qui se présente comme un cas. On n'établira jamais une conception de l'amour, ni de la vie.

D'ailleurs, elle devait le reconnaître elle-même plus tard. Cette impulsive cessa d'être ennuyeuse le jour où elle ne reçut plus ses impulsions d'autrui. Son cœur put suffire à tout, le jour où il fut apaisé, le jour où ses émois cessèrent. A cette heure, elle avait fait son éducation d'écrivain ; elle avait jeté sa gourme, et calmée, prise à des sujets qu'elle connaissait, qui l'intéressaient et qui étaient simples, elle écrivit ces œuvres de la maturité qui peuvent conduire un écrivain jusqu'à l'immortalité. Traitant des paysanneries, elle n'eut plus besoin d'une psychologie profonde — et alors elle étudia avec finesse, sans aucun effort, tous ces caractères dont elle avait le modèle sous les yeux. Son style ne devint pas un style admirable, un style de grand artiste, mais mêlé de patois, serti de vieux mots savoureux, clarifié et tempéré, allégé de toutes ses apostrophes et de ses « rousseausismes », il apparut comme l'outil robuste d'un art instinctif, enfin dirigé. C'est à cette ultime sagesse que George Sand devra de survivre.

C'est plus que suffisant pour tenir une grande

lace dans la littérature française. On ne la mar-
nande guère à George Sand. Mais il est bien
nnuyeux qu'elle soit prônée par des M. Josse
ruyants qui vantent sa littérature par politique. Ils
eulent faire prendre un immense talent naturel pour
u génie. Le génie véritable au XIXe siècle laissa des
uvres assez lumineuses, assez profondes pour qu'on
ie le diminue pas en le faisant voisiner avec de bons
crivains, qui se situent un peu en-dessous du zénith
– fût-ce avec George Sand elle-même. Elle restera
urtout comme un cas curieux du « détraquement »
que le romantisme pouvait faire subir à un cer-
eau, à un cœur, à toute une existence de femme et
l'écrivain.

EDGAR QUINET

EDGAR QUINET [1]

Le romantisme ne fut pas lentement une maladie, qui atteignit les artistes de 1830 — poètes ou romanciers. Elle contamina tous ceux qui écrivirent à cette époque. Elle s'étendit jusqu'aux écrivains politiques. Et, certainement, c'est un très curieux exemple de folie romantique que celui d'Edgar Quinet, qui passa très longtemps pour un philosophe et un sociologue.

A force d'observer une affection, je sais bien que l'on pourrait craindre l'idée fixe, et qu'il est quelque danger, lorsqu'on étudie le romantisme, à vouloir retrouver partout son influence. Heureusement, il existe certains textes, choisis dans les livres de ses admirateurs, pour nous rassurer.

C'est ainsi que M. Léopold Mabilleau [2], dans son très bel essai sur *Victor Hugo* reconnaît lui-même l'étendue, sinon du mal, au moins du phénomène : « Il y a un romantisme politique, écrit-il, comme il y a un romantisme littéraire et l'analyse n'a point de peine à en démêler les éléments, l'outrance lyrique et déclamatoire, le goût des mesures à effet, la croyance aux formules saisissantes et aux solutions

1. On a fêté en 1903 le centenaire d'Edgar Quinet.
2. L. Mabilleau. *Victor Hugo* (Collect. des grands écrivains). Hachette, 1893.

simples. » C'est toute cette mentalité anormale qu nous voudrions étudier, d'après Edgar Quinet.

I

Edgar Quinet appartenait à une vieille famille bressane. Il naquit, le 17 février 1803, à Bourg Cependant toute son enfance s'écoula au petit village de Certines, « un des points les plus retirés, les plus cachés, a-t-il écrit, qui fussent en France, et peut-être en Europe ». Lui-même, il appelait ce lieu « une sorte de désert », et c'est peut-être, en se rappelant ce paysage fixé dans sa mémoire, qu'il décrivit, plus tard, l'union étroite formée entre l'homme solitaire et la divinité.

Dans ce bourg perdu, il vécut des années heureuses, un peu austères cependant. Il se trouvait sous l'autorité de son père, commissaire des guerres, nature froide et sans grande tendresse, près de sa mère, intellectuelle follement éprise de Mme de Staël.

Cette jeune femme affectait une liberté d'esprit qu'elle n'avait pas. Le protestantisme de sa race avait laissé, malgré sa bonne volonté, ces vestiges lointains de la religion qui demeurent au cœur de toute femme et qu'aucun effort personnel ne peut jamais arracher complètement de sa sensibilité. Ce furent ces deux êtres qui lui imposèrent la discipline qui réglementa toute sa vie.

A l'âge où, de coutume, les parents regardent avec ravissement l'âme de leur enfant qui s'ouvre peu à peu à la vie, sans songer encore à lui imprimer une direction, une sorte de morale très rigoureuse refrénait déjà tous ses libres instincts et se mêlait à ses jeux, sans aucune pitié. Dans l'*Histoire de mes idées*,

Quinet nous raconte cette savoureuse anecdote de son enfance, qui suffit à nous fixer : « J'avais, écrit-il, pour compagnon inséparable un petit paysan nommé Gustin, plus âgé que moi de trois ou quatre ans et beaucoup plus fort. Malgré cette différence d'âge et de force, Gustin se soumettait à toutes mes volontés comme s'il eût été né pour m'obéir. Cette habitude de commander sans raison me dénaturait. J'ordonnais pour le seul plaisir d'être obéi. Ma mère résolut de mettre fin à ce despotisme en herbe. Elle nous fit comparaître devant elle, pour donner à Gustin une leçon de fierté, et à moi d'équité. Après m'avoir réprimandé sur ma manie de faire perpétuellement le maître, elle nous dit gravement que Gustin n'était pas né pour obéir à mes fantaisies; il était mon égal, mon ami, non mon serviteur ; elle entendait bien que nous changerions de conduite à l'avenir.

« Le barbare ne le comprit que trop ; le lendemain, comme nous étions au bois et qu'il se sentait fatigué il ôta ses sabots et m'ordonna de m'en charger.

« *J'avais quatre ans* ; j'obéis. Nous arrivâmes ainsi devant ma mère, moi portant humblement les deux sabots de Gustin (et ils n'étaient pas légers), Gustin tout fier de me voir tout essoufflé et rendu sous le faix ; et pourtant c'était le plus honnête et le plus doux garçon du village. Ainsi cette première leçon d'égalité n'avait fait que déplacer le tyran ; combien de fois de grands événements m'ont forcé de me le rappeler ! »

Cette histoire est délicieusement ridicule, il semble bien, lorsqu'on lui accorde plus d'importance qu'elle ne mérite, ainsi que nous y convie Edgar Quinet lui-même. L'aventure de cet enfant de quatre ans, à qui une jeune mère enseigne l'égalité, me paraît un des traits les plus parfaitement drôlatiques que l'on puisse rencontrer.

Protestante, Mme Quinet avait fait baptiser l'enfant

catholique. Mais, cette première morale, qu'elle l
enseigna, ramenait, dès ce moment, l'enfant aux sou
ces religieuses où s'était nourri le mysticisme
cette ardente idéologue, qui s'affirmait libre pe
seuse. C'est aussi de la même époque de sa vie qu
date ce souvenir que je ne puis me décider à oublie
« Je menais exactement la vie d'un paysan. Av
ma petite faucille, je moissonnais dans mon sillon.
Dans cette liberté des champs, il y avait autre cho
qu'un amusement. Je faisais un travail véritabl
exténuant même, qui me rendait sacré le trava
d'autrui. Combien je respectais le sillon couve
d'épis de seigle, les prés rares, jonchés de fleurs,
à plus forte raison le bouvier qui le soir ramenait
charrue ! Car ma mère ne perdait pas une occasic
de m'inculquer le respect de la nature humaine...

Je crois que tous, à une heure quelconque, no
avons connu ce plaisir délicieux d'aller aux cham
pour y moissonner, en compagnie de paysans ch
qui nous passions nos vacances. Nos âmes d'enfa
voyaient là uniquement un jeu ; nos mères goûtaie
simplement le plaisir fortifiant que nous prenions
nous rouler parmi l'herbe des fenaisons embaumée
Nous rentrions à la ferme, avec l'insouciance d
notre jeunesse. Il ne serait cependant jamais ven
à la pensée de la plupart d'entre elles, si pieuses,
cultivées et si morales fussent-elles, d'enseigner e
cette situation si simple « le respect de la nature hu
maine... »

Un peu plus tard, ce guide extraordinaire entre
prit la première éducation intellectuelle de son fil
Mme Quinet voulut présider au choix des première
lectures de l'enfant. Mais il faut avouer qu'elle ava
des méthodes d'instruction aussi déconcertantes qu
celles qui lui servaient à la formation du caractère
Les premiers livres qu'elle mit entre les mains d'Ed

r, alors âgé de six ans, furent *Hamlet* et *Macbeth*. ·lui-ci vers la fin de sa vie a rappelé ce souvenir, targuant sans timidité d'avoir compris du premier up le sens de ces œuvres [1]. Admirable précocité, ·st-il pas vrai, puisque l'on ne peut douter de la ıcérité de l'auteur de l'*Histoire de mes Idées?* Aussi, ıcouragée par les résultats magnifiques qu'elle ıtenait, Mme Quinet continua de plus belle. Vers ıit ans, ce jeune prodige connaissait *Les Caracres*, Racine, Corneille. De même, elle lui inculquait dédain de la « fantasque et romanesque théolo-·e de Chateaubriand », traitait Bossuet de « tête fai-:e » et lui transmettait le véritable sentiment d'adoıtion qu'elle avait pour Mme de Staël. Ici, il faut .ter le texte de Quinet, trop important pour que on consente même à l'analyser : « Certes je ne comrenais qu'à moitié ce langage (celui de Mme de taël), mais il faisait sur moi comme l'impression 'une harpe ; sans pouvoir dire que j'étais ému, je entais comme des écailles tomber de mes yeux. lais ces moments de lumière où la pensée s'éveilıit duraient juste le temps que je passais avec ma ıère.

« Plus tard (cela nous représente environ la diième année du personnage), nous essayâmes de lire ·nsemble les *Considérations sur la Révolution fran-aise*, dès qu'elles parurent en librairie. Nous fûmes

1. *Histoire de mes Idées*, p. 75.— Voulant étudier Quinet, sur-·out au point de vue de l'influence qu'il exerce aujourd'hui, je ne suis efforcé de ne citer que des phrases, extraites des *'ages choisies* que ses amis publièrent à la librairie Hachette : l'occasion du Centenaire. De la sorte j'aurai, me semble-t-il, ıccordé à ses admirateurs toutes les manières de satisfactions ·t de justice qu'ils peuvent souhaiter. Ils ont dû, en effet, en ·omposant ce recueil, essayer de présenter l'image la plus avorable d'un de nos romantiques les plus fameux.

bientôt forcés d'y renoncer ; à mon extrême co sion, ce livre était pour moi lettre close. Non que je ne pusse atteindre aux sentiments et m quelquefois aux idées dont il est rempli, mais ces les mots eux-mêmes qui me manquaient. Le dicti naire de la langue de la liberté n'existait pas p moi... »

Il nous reste, pour achever le récit de cette a lescence, à retrouver les origines, les sources cette culture, à reconnaître le rôle que remplit l' seignement des écoles, dans l'éducation de Quir Peu d'enfants semblent avoir moins goûté l'in nat. Il a gardé du collège le plus mauvais souve Par tempérament, il était déjà très prédisposé à accueillir toute espèce de joug. Il avait reçu c empreinte inaltérable, deux fois ineffaçable, d' mère et d'une mère qui était protestante. Elle l'a élevé, avec la plus parfaite inconscience des réal de la vie, en dehors de toutes les conventions pacte social et le nouveau milieu où l'on transpl tait l'enfant contraignait brusquement toutes les t dances qu'elle s'était plu à développer en lui.

Naturellement, en toute logique, cette seco éducation n'eut aucun résultat. Ou, pour parler p précisément, elle eut pour effet de renforcer ces d positions acquises auprès d'une mère. Au collège Charolles, au collège de Bourg, au collège de L Quinet passa en indépendant, en dédaigneux, pr que en révolté ! Il fut l'orgueilleux élève qui, p ennuyer son professeur et lui montrer qu'il tr d'égal à égal avec lui, ne travaille pas. Etant inter il parlait de la « prison » où on l'enfermait. Il ne lassait pas d'éprouver du dépit à l'idée qu'ap avoir été élevé à la lecture de Shakespeare, il tombé à celle d'*Estelle et de Némorin* : « Dépa

-orienté, précipité des nues, exclu des beaux cieux la légende, abîmé, perdu, dans toutes les séche-ses et aridités d'une classe, je m'étais odieux à i-même. » Le ton de cette phrase est assez signi-atif pour faciliter la reconstitution d'un état d'es-it. C'est celui de Vallès, d'un Vallès... bourgeois : st le timbre de voix du « réfractaire ».

Ainsi le premier contact de cette nature avec la vie t une révolte. L'individualiste se cabre sous la gle, et ce ressaut, cet écart violent et imprévu per-et d'apercevoir dès ce moment tous les défauts du une étalon : l'orgueil, l'insociabilité, l'incapacité subir une méthode intellectuelle et la maladie issante de l'individualisme mystique : toute une ifance de romantique.

Il sort de ces divers collèges avec un seul profit : a acquis l'art des attitudes. Art tout à fait incons-ent d'ailleurs en lui, ou à peu près, car il est tou-urs bien difficile, en ces occurrences, de délimiter part de la nature et de l'effort. Mais, de toutes anières, il peut se camper devant un public, à sa rtie de l'internat. Au collège de Lyon, il a déjà su rendre des façons d'exilé : il trouve le moyen qu'on i donne « un coin étroit, obscur, méprisé de tout monde », avec cependant la clef de ce « taudis ». 'uis lorsqu'il la possède, il « se sent libre ». Étrange rocessus mental que celui qui permet de se considé-er libre dans ces conditions... Quinet a toujours rai-onné des questions de liberté avec cette rigueur : et le même qu'il se jugeait libre à Lyon, la grosse et ourde porte du collège refermée sur lui, il se consi-déra exilé, malgré toutes les amnisties. Ces concep-ions excentriques furent curieusement à la mode parmi quelques personnages de sa génération.

A ce moment, il n'a que quelques connaissances — 'est-à-dire, d'une manière précise, à peu près rien. Mais

sa folle imagination, qu'il doit à sa mère, ne se las pas de travailler. Il a toute conscience de n'avoir ri fait pour s'assimiler le latin. Un jour cependant, tro vant sous sa main un Ovide, il l'ouvre et se met à lire. Toujours aussi merveilleusement doué, il no déclare à distance qu'il comprit ce texte, parfois cor pliqué, du premier coup et ressentit du plaisir à cet lecture, qui était pour lui une révélation. « Je voya ce que je n'avais jamais vu. Les mots mêmes que croyais ignorer, je les devinais. » Décidément, il faut accorder qu'une confiance... défiante à cette *Hi toire de mes Idées*, trop voisine comme affabulati des romans du père Dumas.

Mais ce qui lui advint de plus étrange ne fut p cette découverte d'Ovide et de Pline l'Ancien, en compagnie desquelles il se plaisait. Bien plutôt, ce f la manière dont il les goûta. Naturellement, il s'épr des « mœurs, des usages, des opinions et des lois romaines. Son âme se prépara à dénoncer tous l coups d'État et à flétrir tous les despotismes, au com merce de Tacite : « J'en fis mon bréviaire, mon com pagnon, mon homme. Je ne m'en séparai plus jour ni nuit... Qu'est-ce qui faisait de Tacite un liv unique pour moi ? Ce n'était pas seulement ce qu'o a coutume d'y chercher, le secret de l'âme d'un tyra Je découvris en lui quelque chose qui me regarda et me touchait de plus près : le récit de ce que j'ava vu moi-même, des catastrophes, des chutes d'empi res, des empereurs fugitifs, renversés... Grâce à cett analogie, l'histoire, que je ne pouvais souffrir, deve nait une chose vivante, de morte qu'elle était aupa ravant. Le passé était, à bien des égards, le présen qui m'agitait. » Évidemment, à ce moment Quinet n voyait que le rapprochement entre ces scènes d Tacite et cette douloureuse année 1815. Nous l'ad mettons volontiers. Mais, en faisant cette comparaison

illeurs fort peu exacte, entre la chute de Napoléon celle de nombreux empereurs romains, il se forma, ant tout, au langage pompeux et aux mœurs de pposition. Insensiblement, il donna à son âme une nte républicaine. Et, un jour viendra de la sorte où, ajours sans avoir appris le latin, il comprendra acite plus complètement, plus justement, où ce rapochement se fera avec moins de difficultés — non plus de justice — pour Napoléon III.

II

En 1820, il vint à Paris. Les biographies nous pprennent que ce sont ces années qui lui furent les lus terribles à supporter. La vie lui était alors matériellement presque impossible. Mais cependant, sans écouragement, il s'était mis au travail avec opiniâreté. Il lisait à la Bibliothèque royale tous les livres qui lui tombaient sous la main. A son cerveau bouillant, qui ne laissait pas de ressembler à celui de Michelet, il manquait — et il manqua toujours — une méthode. Il lisait avec hâte, comme la plupart les romantiques. Il dévorait les œuvres, entre deux visites aux libéraux, car il allait « à la Chambre applaudir Foy et Manuel, Chateaubriand à l'Académie ». Il brouillait tout, donnait aux spéculations les plus hautes un sens qu'elles ne comportaient pas, mêlait, dès cet âge, plus qu'il ne le fit jamais, à la science, à la philosophie comme à l'histoire, des soucis qui n'avaient aucune affinité avec elles. Il étudiait tout, des préoccupations politiques plein la tête. Et c'est ainsi que, dès le principe, au regard de la science qui ne connaît pas les partis, Quinet apparaît suspect, dans son érudition et ses idées.

C'est d'ailleurs aussi le temps de sa fameuse cri de 1820. Elle est fameuse, parce que autour d'elle, a mené grand bruit. Ce futur historien, ce philos phe de demain, qui veut appliquer toutes ses forces ces deux branches de la pensée humaine, hésite ent la discipline de Mme de Staël et celle de Chateau briand. Il sait bien qu'il y a, à cette heure, nomb de très grands savants, en France, puisque, souven il assiste à leur cours. Il connaît Augustin Thierry Cousin, mais ce n'est pas auprès d'eux qu'il va cher cher la vérité : « Pour nous diriger dans ce conflit d deux siècles, qui nous enveloppaient à la fois, nou n'avions que deux figures : M. de Chateaubriand Mme de Staël. Mais, avec eux, le combat, loin de ces ser, recommençait. Car ils étaient aussi différent entre eux qu'on peut l'imaginer : l'un catholique l'autre protestant ; l'un tourné vers le moyen âge l'autre vers les régions incertaines de l'avenir... Pa une autre contradiction, la langue de M. de Chateau briand était affranchie et sa pensée semblait ne pa l'être. Son coloris m'éblouissait sans m'éclairer e ses idées me repoussaient. Je ne les suivais qu'ave défiance et ne leur donnais presque aucun accès dan mon esprit. Au contraire, le génie de Mme de Staë était libre, c'est sa parole qui semble enchaînée. A la clarté confuse de ses oracles, je me disais : « C'es de ce côté qu'il faut avancer ! c'est là qu'est le siècle la vie, c'est là que sont tous mes pressentiments... »

Il est très curieux de suivre l'influence maternelle sur Quinet. Élevé dès l'enfance à célébrer Mme de Staël et à mépriser Chateaubriand, il vient un moment où sa pensée chancelle sur la route où on l'a placé. Après tout, Chateaubriand lui-même est un romantique ; il est plus fait pour séduire une imagination juvénile que Mme de Staël. Le jeune homme sent très bien qu'il faut reviser son opinion, en ce qui

ıcerne l'auteur de l'*Essai sur les Révolutions*, mais npreinte reçue a été trop forte. Elle demeure lélébile. Un voile reste devant ses yeux, à l'heure il veut juger. Et cette page, écrite trente ans après conflit résolu, nous conserve la trace du trouble rouvé, et l'exemple curieux de cet aveuglement urable.

La correspondance qu'il adresse à Mme Quinet, rs ce temps, achève de nous renseigner. Ce ne nt pas là les lettres d'un fils à sa mère et elles manquent cependant pas de ressembler assez, mme allure, à celles que devait plus tard écrire ine à ses amis. C'est le même enivrement des éologies, l'oubli complet du sentiment. Quinet, qui, ailleurs, il convient de le dire, fut un fils admira-e, n'entretient guère la bonne dame que des émo-ons que lui suggère le monde parisien où il fré-ıente et ses lectures. Il va entendre le général Foy revient avec ces pensées, qu'il transcrit dans une ses lettres : « Je pensais alors aux républiques ıciennes et je me disais : « C'est là l'éloquence des Gracques ! C'est ainsi que les tribuns n'ont cessé de lutter contre le despotisme ou l'empiètement des grands ! » De retour chez moi, je ne rêvais que oits des gens, législation politique. Je quittais les ouquins et les muses antiques pour Grotius, le *Con-at social*, l'*Esprit des lois* et les *Richesses des Na-ons*. Je relis maintenant avant de me coucher les *nfessions* de Jean-Jacques... » On comprendra faci-ment que ces auteurs — à l'exception peut-être de ontesquieu... et encore — n'étaient pas susceptibles discipliner ce cerveau de futur savant et de donner cet historien prochain cette sérénité intellectuelle, ui prépare à une belle carrière.

A cette époque, au temps de ces lectures et de ces

lettres, au temps aussi de ces préférences, il fréque tait les cours de Victor Cousin. Il existe, une de s *Lettres à sa mère*, qui est bien curieuse à cet égar par l'accent et l'apologie passionnée qu'elle contie du philosophe. Nous y voyons l'auteur du *Vrai*, *Bien et du Beau*, dans ses relations avec ses élève adoré d'eux, pontifiant, conseillant avec le plus pa fait égoïsme, sans souci des dispositions ni du ten pérament de celui qui vient à lui. Il possède ce to complimenteur et bénisseur, du maître qui ne son qu'à fortifier sa popularité et se désintéresse pa faitement des conseils qu'il a donnés. Ecoutez c paroles qu'il adresse à Quinet : « Vous le voyez, n manière est d'être précis avec le moins de rédacti possible. Pour tout au monde, que ce ne soit pas votre type. Vous êtes fait pour briller par l'imagin tion. C'est par là qu'il faut vous distinguer. Et fond, c'est la plus grande des facultés. Soyez grand écrivain, comme vous êtes destiné à l'êtr Cultivez en vous l'art de dire les vérités de sent ment. Intéressez, touchez au cœur, nourrissez vous l'éloquence, en vous gardant bien de faner vot âme, ni par des études trop sèches ni par le faux sy tème qui m'a longtemps égaré. Ayez un but nob et sévère ; cherchez à être utile aux hommes, bo consolant pour tous ; n'attachez point votre succès l'instant présent, à un parti, à une circonstance goût variable, mais aux éternels besoins de vot cœur. »

Phrases vagues de professeur qui voudrait para tre autre chose et plus que ce qu'il est ! Cousi devait les répéter, sans lassitude, avec un peu d'i différence dans la voix, à quiconque venait le tro ver ! Phrases qui ressemblent aux éloges que pl tard Hugo adressait aux jeunes poètes, qui l envoyaient leurs vers !... En soi, elles n'engage

re sans doute, encore qu'il ait été bien dange-
x de conseiller à Quinet de « cultiver les vérités
sentiment ». Mais on ne peut plus les considé-
avec la même complaisance, lorsqu'on songe
une fois au moins cette graine folle tomba sur
terre favorable, trop disposée déjà à recevoir
eille semence. Cousin, que Quinet maltraita
illeurs par la suite, a sa part de responsabilité
is cette œuvre, que le jeune homme esquissait
si dans cette même lettre : « Je suis arrivé à com-
ndre qu'il faut aller au large, sans trop se repré-
ıter ce qui va s'ensuivre pour tel ou tel qui vous
oute... » C'est une conception sans doute. Mais
e est étrange sous la plume d'un écrivain qui
ıt à tant de « missions » humaines, de par le
onde...

Sous Victor Cousin, il avait pris contact avec Kant
les philosophes allemands. Ce fut l'étincelle. Qui-
t ne rêva plus que de vivre au pays de ces pen-
urs, qui mêlaient si agréablement la philosophie à
ıistoire et vêtaient tous leurs rêves d'un appareil
lmirable d'érudition ou d'éloquence. Il ne parlait
us que de « l'éclat, l'abandon, la plénitude, la molle
ndresse » de son « ami Herder ». Ses phrases sor-
ient du vocabulaire usité entre maîtres et disciples.
orsqu'un enthousiasme est arrivé à ce point, il pro-
ıre, à ceux qui analysent sa croissance, une impres-
on de malaise. L'Allemagne, dont l'influence phi-
ısophique causa tant de désastres dans la France
ıtellectuelle, n'a jamais fait pareille victime. Il est
ırieux de suivre la lente désagrégation que fit subir
ı culture germanique à ce jeune cerveau, prédisposé
'ailleurs à toutes les folies, par le romantisme et
influence protestante. Sans hésitation, il va droit aux

« mauvais maîtres »[1]. A ceux qui conservent un res de bon sens, il n'emprunte que les doctrines vague sans consistance; il néglige les théories saines. C'e ainsi que, malgré le séjour assez long qu'il va fai en Allemagne il ne subit en aucune façon l'influen de Gœthe, qu'il traite perpétuellement à contre-sen Celui-ci eût cependant pu le ramener dans le drc chemin [2].

Afin de connaître plus intimement l'œuvre Herder, son dieu, il part en 1821 pour Heidelber Il faut lire sa correspondance de ce temps, les lettr qu'il adresse de l'Université allemande, cette sor de délire que lui inspire l'Allemagne : « J'y restera écrit-il, tant que mon devoir ne sera pas ailleur Ce Heidelberg est le pays de l'âme et j'y ai trou des amis jusque dans ceux qui me servent. » Que ques mois après son arrivée, il a mis sur pied ur *Introduction à la Philosophie de l'Histoire de l'Hu manité ;* il a lié commerce avec Creuzer, l'aute de la *Symbolique*, ouvrage sur l'histoire positi des religions. Il prépare un *Essai général sur Her der*. C'est la fin de toute genèse. Quinet ne conna plus aucune entrave. Sa mère elle-même, qui aima malgré tout Voltaire et sa clarté, qui demeurait d XVIIIe siècle en dépit de son protestantisme, c'est-à dire Française, est impuissante à modérer ses trans ports de kantien et de germanisant. Le fossé qui s creuse toujours d'une génération à l'autre, malgré l tendresse et les plus délicieuses intimités, s'est ouve

1. L'expression est de Jean Carrère qui publia sous ce tit un certain nombre de très belles études littéraires, âpre réqu sitoire contre les romantiques. Il faudra que notre ami s décide à les réunir en volume, un jour prochain.

2. Cf. Pierre Lasserre. *Le Romantisme français*. Livre III l'influence germanique, et un essai que je publiai moi-mêm dans *La Revue des Idées* (15 octobre 1906) sur le Gœthisme.

ıtre Mme Quinet et son fils. Le jeune étudiant a le ·mantisme dans le sang, un romantisme adapté à ι nature, le plus fou, le plus terrible des romantis-es — celui des idées. Comme d'autres, vers 1820, · sentaient du vague à l'âme, Quinet a du vague ans l'intelligence...

III

La catastrophe est, à partir de ce moment, inévita-le. La biographie inutile maintenant à suivre. La ie de cette manière de penseur ne sera plus désor-nais d'aucun intérêt. Elle apparaît comme une idéo-ogie vivante, qui absorbe en elle-même tout ce tem-éramment. Les faits n'ont plus aucune influence, à noins qu'ils ne s'adaptent à ce caractère. Quinet evient d'Allemagne comme le ministre, le pasteur le ses idées. Sa maladie, héréditaire, à la fois intel-ectuelle et morale, s'est aggravée dans le seul pays lu monde où il n'eût pas dû aller, où la thérapeuti-que intellectuelle lui défendait de séjourner. A sa -uite, il amène le fléau, ce virus germanique dont la France a souffert tout le siècle dernier [1].

Dès son retour, sans que l'on sache trop comment, ni pourquoi, il apparaît aux Français comme un grand homme. Lorsqu'on lit consciencieusement les livres qu'il avait publiés en 1830, on a peine à com-prendre cette notoriété qu'il acquiert sur l'heure. Rien de plus médiocre que ses premiers ouvrages. Je

1. Il n'est pas bien sûr que nous soyions entièrement libé-rés. L'influence de Nietzsche — qui doit tant d'ailleurs à la France — fut bonne un instant, mais elle semble fâcheusement tourner à la religion. Un nouveau fétichisme germanique est né, parmi ceux qui répandent son œuvre.

croirais volontiers cependant qu'ils prirent toute
valeur de sa façon de traiter ces sujets, ignorés al
lument de lui-même et de la plupart. Il écrivait
langue, pompeuse, et solennelle, remuant tout
appareil d'érudition qui pouvait faire illusion.
époques, moins naïves même que le romantis
eussent pu se laisser prendre à cette phraséologi

Il n'en reste pas moins à constater le phénom
de cette gloire naissante et de la réputation qui
précédait partout. Personne ne pouvait plus parler
l'Allemagne sans relever de son jugement. En 18
un mouvement gallophobe secoue tout ce pays. A
sitôt, Quinet le dénonce, le signale, car, s'il n'a r
porté qu'une faible connaissance de la philosop
allemande, il a très intimement pénétré ses mœu
Il révèle, patriote qui n'a pas dès lors perdu t
sens des réalités, le danger nous menaçant vers l'E
« Sachons que la plaie du traité de Westphalie et
cession des provinces d'Alsace et de Lorraine s
gnent encore au cœur de l'Allemagne, autant q
les traités de 1815 au cœur de la France.

« Chez un peuple qui rumine si longtemps s
souvenirs, on trouve cette blessure au fond de to
ses projets et de toutes ses rancunes. Longtemps
des griefs du parti populaire contre les gouverneme
du nord a été de n'avoir point arraché ce territoir
la France en 1815 et, comme il le dit lui-même, de n
voir pas *gardé le renard quand on le tenait dans*
filets. Mais ce que l'on n'avait pas osé en 1815
devenu plus tard le lieu commun de l'ambition n
tionale. »

On reconnaîtra que ce faible idéologue ne ma
quait pas de flair et d'une connaissance de ce su
spécial, si l'on songe que ces phrases furent écrit
en 1831. Elles devaient se vérifier, lors de la guer
douloureusement. Cela eût dû l'avertir, mais

empêcha d'ailleurs pas, un peu plus tard, de se approcher plus encore de ce peuple. Trois ans après, l épousait une jeune Allemande, Minna Moré, qu'il vait rencontrée au cours de son voyage. La vie de Quinet est pleine de ces variantes qui ne sont peut-être pas des contradictions, mais qui tout de même suppriment l'unité d'un développement.

Vers ce temps, il semble bien, au reste, traverser une période indécise de son existence. Que va-t-il faire ? Il admire l'Allemagne plus que toute autre nation. Il y retourne, mais il s'y trouve néanmoins plus dépaysé maintenant. Il y éprouve presque un malaise. Ce pays de son cœur ne le satisfait plus absolument. C'est presque d'instinct qu'il l'a aimé, pour ses mœurs de haute austérité, pour ses formes de pensées, rêveuses, poétiques et éloquentes, pour sa foi, protestante, qui est la sienne, malgré son catholicisme nominal. Mais, d'autre part, durant les voyages fréquents qu'il fait en France, dans la société de tous les libéraux et des démocrates de demain qui l'accueillent, il sent que sa voie n'est sans doute pas de tant sacrifier aux choses allemandes. Il veut revenir prendre sa place dans les rangs de l'opposition avancée, afin de pouvoir modeler son pays sur ses propres rêves, afin de lui pétrir une âme semblable à la sienne. La France n'est pas protestante — Quinet pense, elle ne l'est pas encore — mais elle est déjà tout au moins la terre de la Révolution d'hier, celle de la Révolution de demain. Et puis, dans ses sentiments, il faut bien le dire, elle lui apparaît comme la patrie aimée malgré tout. Alors, par sentimentalité, — car Quinet fut un honnête homme — par calcul aussi, — car il fut un fanatique — il va se jeter résolument dans la mêlée. Il arrête son plan. Il veut construire une nation où l'on trouvera un mélange des qualités de la France et de l'Allemagne. A ce moment,

il comprend qu'il doit être un historien, traitant d sujets susceptibles de montrer la grandeur du pr testantisme et de la Révolution — ces deux tumu tes très concrets, qu'il désignera désormais d'un se mot, vague, abstrait et enivrant : la Liberté.

Remarquez d'ailleurs que Quinet demeura lon temps encore, sans avouer ces pensées de derrière tête. Jamais il ne voulut les exprimer comme sc désir personnel. Toujours il aura l'habileté de do ner aux songes secrets qu'il caressait en lui-mêm l'apparence de nécessités rigoureusement historique Non pas peut-être qu'il déformât, qu'il maquillât le événements pour satisfaire sa passion. Son honnête eût probablement répugné à ces sortes de travesti sements, mais il eut le tort de choisir des suje bizarres qui pussent lui donner, quelquefois au moin l'apparence de la raison. Le reste du temps, il s'ave glera au point de faire concourir à la plus grand gloire du protestantisme, Dante et Voltaire. De l'u il fera un précurseur, de l'autre, un fils, et, san doute, l'un eût gémi et l'autre eût bien ri de cett parenté qui leur était offerte. Je transcris ici l page sur Dante. C'est la meilleure *observation* qu l'on puisse fournir du procédé : « Rassemblez e quelques mots les instincts originaux qui se révè lent dans l'épopée du peuple italien. Voici les trait principaux que vous rencontrez : le sentiment con tinu de la mort sociale d'un monde ; le fond de dogmes de l'Église interprétés avec une libert suprême, une tendance de l'universalité religieus qui va jusqu'à embrasser le paganisme lui-mêm dans la loi de l'Évangile éternel ; le Saint-Sièg faillible comme pouvoir spirituel, répudié, maudi comme pouvoir temporel ; un immense effort pou briser la tombe du moyen âge et entrer en posses-

on de l'avenir, un reste d'espoir de reconquérir la domination de la terre comme un héritage des Césars, la sanctification de la philosophie, l'apothéose de la science laïque, l'Église rajeunie, démocratique d'Arnaud de Bresse, de Joachim de Flore, de Savonarole, plutôt que l'Eglise immobile de Grégoire VII et du Concile de Trente, la *vie nouvelle* en toutes choses, c'est-à-dire l'opposé de cet idéal de dictature religieuse et intellectuelle qui depuis trois siècles s'obstine à enchaîner l'humanité à l'ancien homme. »

Pour Quinet, « la religion nationale est en pleine contradiction avec la révolution nationale ». Pendant longtemps, il affecte de ne voir que cela et de ne pas même soupçonner quelle sorte de dogme pourrait remplacer la vieille croyance. S'il la combat, c'est seulement au nom de la liberté. S'il célèbre les protestants, martyrs de leur foi, c'est au nom du grand principe romantique. C'est au souvenir des leçons indépendantes de sa mère, jadis données dans les champs de Certines. Ce qu'il voudrait inspirer, c'est « le respect de la nature humaine », qui lui fut inculqué tout enfant...

Mais le siècle marche. Quinet n'a plus sa chaire. Il a été représentant du peuple et se trouve parmi les vaincus. Ses écrits tirent tout le profit que peut leur valoir l'exil. Cette belle indulgence, cette largeur d'esprit que Quinet puisait dans le contentement qu'il ressentait à prononcer des phrases éloquentes, disparaît. Il s'aigrit et devient agressif. Il a des mauvaises humeurs apocalyptiques, à rendre jaloux l'ombre de Pathmos et le bon vivant de Jersey. On est en 1865. L'Empire atteint l'apogée et paraît inébranlable. Il se croit donc obligé d'écrire son livre étrange sur la Révolution, qui contient de

très belles pages et que l'esprit sectaire rend cepe dant à peu près illisible. Démasquant toutes s batteries, ce timide se fait une âme de bourreau « Robespierre et les jacobins qui ont eu l'auda de décimer une nation n'ont pas eu l'audace de fe mer avec éclat le moyen âge. Leurs violences so ainsi sans proportions avec l'idée ; elles n'en so que plus intolérables. Les massacres de Moïse n'o pas nui au judaïsme, ni ceux de Mahomet au Cora ni ceux du duc d'Albe au catholicisme, ni ceux d Ziska, ni ceux de Henri VIII à la Réforme... Le hommes, même sans foi, pris en masse, se sont tou jours montrés cléments pour ceux qui ont versé l sang au nom du ciel. Ils ne gardent leur sévérit que pour ceux qui, en versant le sang humain, n'on su y intéresser que la terre. »

On voit, à cet instant précis du développement d sa pensée, le lien qui s'établit entre sa foi religieus et sa foi politique. C'est un délire. A voir la tyranni qui triomphe, Quinet ne se connaît plus. Cet homme — individualiste dans une France catholique, qui fû devenu « social » (et un social intransigeant) dans un France protestante, — écrit toute l'histoire de la Révo lution pour prouver que le grand mal dont le pay souffre, qui l'a mené une fois de plus à la dictature c'est sa résistance à la Réforme, c'est sa non-conver sion au protestantisme en 1789. On a fait une révolu tion politique quand il eût fallu accomplir une révo lution religieuse et cette opinion est curieuse rapprocher de celle que Tocqueville émet dan l'*Ancien Régime*. On a été jacobin, quand il eû fallu être calviniste : le Français de la France nou velle s'est seulement un peu amendé. Et c'est l'homm parfait qu'il eût fallu créer.

Le sentiment — et comme le remords de cette im perfection — amènent alors Quinet à toutes le

xtravagances. La Révolution n'ayant pas voulu dorer la Réforme, lui-même prend le culte de la Révolution : « La Révolution française est elle-même son origine, sa règle, sa limite ; elle ne s'appuie sur personne. Elle ne relève que de soi ; elle dit comme Médée : « Moi seule, c'est assez ! » Elle fait chaque jour son dogme au lieu de le modeler sur un dogme antérieur ; elle-même ignore où elle s'arrêtera, car elle a dépassé les bornes de toutes les croyances positives. Par delà les colonnes d'Hercule de l'ancien monde et du nouveau, le Dieu d'aucun sacerdoce ne lui a dit encore : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Bien mieux, il lui reconnaît l'omniscience, l'omniprésence. A propos de Danton, il écrit : « Au froncement de sourcils de ce Jupiter, l'uniformité des poids et des mesures est proclamée. » Et encore : « On revient à l'instruction publique, Romme, Fourcroy, Bouquier, Chénier, se succèdent. Les enfants préoccupent la Convention plus que les hommes... Spectacle unique que l'enfant ainsi protégé par les rudes mains qui s'appuient à l'échafaud ! L'évêque Grégoire est le Fénelon de ce nouveau Télémaque. »

Voici quelques phrases qui ne manquent, certes pas d'agrément. Mais ce n'est rien encore. Le Jacobin le satisfait sans doute, mais, devant cet homme paisible de cabinet, à première analyse, il semble bien que la Terreur pourrait ne pas trouver grâce. S'il a un mot aimable pour chaque conventionnel en particulier, il pourrait bien ne pas absoudre le régime. Aussi, l'opinion de Quinet oscille-t-elle pendant quelques chapitres. Mais il arrive un instant où, par association d'idées, il évoque le souvenir de la Révocation de l'Edit de Nantes.

Alors, Quinet voit rouge et devient sans pitié. Non seulement il ne flétrit pas la Terreur, comme on l'a trop écrit au moment de son centenaire, mais il la

justifie, l'approuve et l'exalte, et s'il l'abandonne en fin de compte, c'est pour d'autres mobiles que ceux de l'horreur : « La Terreur a été le legs fatal de l'histoire de France uniquement à cause de l'édit de Louis XIV », commence-t-il à dire. Puis après quelques restrictions il en vient en fin de compte, à l'idée que cette Terreur, à l'heure de l'agonie, n'a pas été aussi cyniquement orgueilleuse qu'il l'eût désirée : « Elle a manqué de fierté patricienne », écrit-il. Elle a été « bourgeoise ». Ce pauvre brave homme de Quinet, bourgeois lui-même, a la folie des horreurs.

IV

Après avoir écrit ce livre ridicule, grotesque et parfois admirable, mais, somme toute, ce mauvais livre, qui s'appelle *La Révolution*, Edgar Quinet était bien à point, mûr pour devenir un « père de la démocratie ». L'empire croulé, il rentra en France. Il se calma alors quelque peu. Il perdit à peu près ce goût de l'assassinat politique, qu'il avait eu pendant les dernières années de l'exil. Ce compère des ducs de Ferrare rendit à la défroque romantique cet attirail de bourreau qu'il avait revêtu. L'espoir lui revint au cœur, puisque la République était rétablie.

On allait donc pouvoir continuer, maintenant qu'on était entre amis, l'œuvre de la Révolution française et lui donner enfin ce bon dogme protestant, sans lequel elle n'avait su qu'avorter ! A nouveau, il changea son vocabulaire. Sauf dans les grandes occasions, il évita de se servir de la phraséologie calviniste, au moins de la phraséologie biblique, très employée dans *Les Huguenots*. Mais il sut en conserver la moelle, ce qui est facile, puisque ce style austère s'adapte

parfaitement au régime de toutes les honnêtetés nominales. Il en garda cette substance qui pouvait suffire à constituer des mentalités conformées selon ses désirs. Lui-même, pour flatter de plus avancés que lui, corsa son vocabulaire d'expressions vulgaires. Désormais, on l'entendit parler du « fruit mûr de la réaction », des « peuples serfs du grand prêtre romain », de « l'œuvre du sabre ». Il dénonça « les ricanements devant la conscience » et « l'esprit troupier ». Il fut un des précurseurs de la doctrine, conférant au civil la supériorité sur le militaire. Ainsi, pour attirer à soi le jacobin turbulent, et par nature peu disposé à accueillir toute religion, il le flatta dans ses manies. Sous nos yeux, se fit l'échange de la casse et du séné.

Il avait d'ailleurs, vers cette époque, à peu près complètement oublié que le protestantisme était une religion. Pour son cerveau, ossifié par l'âge, c'était devenu une pensée politique, la forme idéologique du jacobinisme. Suivant le mot délicieux de M. Faguet, « la vision de Dieu n'était plus chez lui qu'une... fatalité de son intelligence ». Mais sous cette forme très nette et incompréhensible, elle n'en demeurait que plus fanatique. Elle avait perdu cette douceur que donne toute religion, même la plus austère, à ses fervents.

Son œuvre, dans les dernières années de sa vie, dénuée de toute pensée religieuse, dans la forme qu'elle revêtait, en demeurait néanmoins tributaire, malgré tout. Le souci que Quinet prenait de former « un esprit laïque », cet apostolat protestant qu'il ne put jamais se résoudre à abandonner, gardent un caractère, légèrement équivoque et enlisant, de ce seul fait qu'ils s'appliquaient presque uniquement à l'enfant et à la femme. Il rêvait d'immenses colonies, se répandant sur la France et l'évangélisant, en lui

parlant de Dieu et plus souvent de la République. Pontife de ce culte jacobin, ayant alors concédé tout ce qu'il voulait à l'esprit nouveau, qu'il chantait selon les hymnes de la science nouvelle, il mourut, dans sa charge, sûr de son influence.

Son influence demeure très grande, comme il convient, sous ce régime. En ce temps d'à peu près, il ne pouvait en être autrement. Son autorité s'exerce donc, d'autant plus forte qu'elle est moins précise et que cet esprit, qui affecta toujours les attitudes fermes, fut plus plein de contradictions et d'inconséquences, dans le détail de sa pensée. Ainsi, ceux sur qui elle s'exerce, la sentent moins fortement auprès d'eux. Ils lui ont quelque reconnaissance de la latitude qu'elle leur laisse, et ce qui demeure en elle de vague, suffit encore à leur permettre de justifier toutes les théories du jacobinisme moderne, aussi bien la libre pensée athée que la libre pensée spiritualiste.

Bien plus encore, c'est elle qui assume, en grande partie la responsabilité de ce conflit des doctrines religieuses, qui marque la période contemporaine. En arrêtant la tactique du protestantisme, pour le jour où il parviendrait au pouvoir, Quinet a préparé la nouvelle guerre de religion. Et, si son apparence papelarde de grand Lama a pu tromper sur son sentiment, il n'en demeure pas moins que cette indulgence superficielle dissimulait une haine de brave homme, incapable de faire du mal à un autre, mais qui aurait détruit au besoin tout un monde pour assouvir un ressentiment idéologique. C'est lui, plus que tout autre, qui a préparé ce régime. C'est lui qui a arrêté les plans de la maison. Il a voulu la revanche de la Révocation de l'Édit de Nantes et, pour cela, il a favorisé l'arrivée au pouvoir, par ses livres, d'un nouveau mysticisme sectaire et antica-

tholique. Comme telle, cette individualité est curieuse à observer et devait être justement célébrée par le Jacobinisme.

A part cela, il fut d'ailleurs un médiocre écrivain, quoi qu'on en ait dit. Il ne fut pas éloquent, pour avoir été doué d'une phraséologie de parlementaire. Il existe peu d'écrivains de notre langue, dont la forme ait été moins française. Infesté de romantisme, il ne participa même pas des beautés que peut rencontrer ce style. On dirait parfois qu'il avait appris la grammaire à Genève, ou encore mieux, à Neufchâtel. Et ses idées elles-mêmes furent aussi vagues, comme je le disais, que successives, excepté sur le terrain religieux.

Tout au plus pourrait-on lui appliquer, en la modifiant légèrement, cette phrase dont il peignit le messager, dans l'*Histoire de mes Idées*. « C'était un idiot dont l'intelligence n'avait gardé qu'une case pour le sentiment de la patrie... » Au lieu d'être un idiot, il fut un sectaire, un sectaire qui ne conservait dans sa tête qu'une case pour le patriotisme. Dans une nation en bonne santé ce ne serait pas suffisant. Mais enfin, ni pour lui ni pour nous, nous ne pouvons aujourd'hui être trop exigeants. Il faut seulement noter sans plus de commentaires ce dernier titre de gloire de Quinet, qui est peut-être le seul qu'il puisse vraiment revendiquer. Encore n'aimait-il peut-être sa patrie qu'avec l'espoir de voir luire le jour où le *Choral de Luther* y remplacerait la *Marseillaise* — comme hymne national.

BALZAC

BALZAC

Léon Gozlan et Champfleury ont écrit de savoureuses et innombrables études sur Balzac [1], qui n'ont pas médiocrement contribué à le faire classer parmi les romantiques. A narrer les aventures prodigieuses de leur ami, tel qu'il apparaissait sur le Boulevard vers 1840, ils ont créé une légende. Elle a duré jusqu'à nos jours. Il n'y a pas très longtemps encore, on parlait de l'auteur de la *Cousine Bette*, un peu comme l'on eût parlé d'Alexandre Dumas père. On vantait sa « blague », ses excentricités et ses dettes. On avait toujours une histoire d'huissier à conter à son propos. Et le bon bourgeois souriait, avec une admiration sans envie, au récit de toutes ces prouesses de bohème. Bien mieux, les lettrés eux-mêmes étaient ébranlés dans l'opinion qu'ils avaient de son œuvre, par toutes ces fantaisies. Pour toutes ces raisons Balzac était rangé parmi les maîtres u romantisme.

Cependant le temps exerce son action. La légende se désagrège. Les correspondances nombreuses qu'il entretint et que l'on publie, les mémoires de ses contemporains qui voient peu à peu le jour et surtout son

1. Un *Balzac anecdotique* de M. Jules Bertaut (Sansot 1908), composé avec une élégante érudition nous rappelle les plus vraisemblables de ces anecdotes et les plus pittoresques.

immense labeur, étudié plus librement dégagent ler tement sa physionomie des apparences auxquelles o s'était abandonné. Notre époque prend conscienc de la solidité de cette œuvre. Elle apprécie plus juste ment l'homme qui l'édifia. Loin des écoles, qui triom phaient durant sa vie, il la composa. Aujourd'hui, l Comédie Humaine s'oppose aux romans les plus célè bres de ses contemporains, les romantiques, demeu rée seule entière parmi les ruines, avec l'œuvre d Stendhal.

I

Balzac vint au monde à Tours, en 1799. Sans rechercher s'il était d'une vieille famille locale, la critique s'empara de son état civil pour vanter l'admirable harmonie qui existait entre le tempérament de cet écrivain et le terroir où il était poussé...

Jamais la Touraine, depuis Rabelais, ne s'était plus merveilleusement mirée en l'un de ses enfants. Il avait toutes les qualités savoureuses où se reconnaît cette origine. Dans cette province, la vie est facile, abondante et spirituelle : ainsi, Balzac, à son image, était débordant de forces, volontiers railleur, d'une verve et d'une fécondité intarissables...

Mais tout à coup, en dépit de ce rare accord entre la nature et l'homme, un modeste chercheur nous révéla que si Balzac était par le grand des hasards, un fils de la Touraine, par sa race, il appartenait au Midi. Sa famille avait comme nom d'origine celui de *Balssa* et prenait souche dans le Languedoc.

Au fond, ce détail n'a d'importance que pour les vétilleurs. On a toujours assez volontiers considéré les Tourangeaux comme les méridionaux du Nord.

lais il est amusant de noter ce petit fait afin d'aver-ir les esprits ingénieux de la vanité profonde qui 'attache souvent à ces généalogies, à ces concor-lances, établies entre le sol et la créature...

Balzac naquit le 20 mai 1799, ou pour parler la angue gracieuse des jacobins, l'an VII.

L'an VII, cela ne vous dit rien. Et cependant cette année-là est celle de Brumaire : mais il n'y a pas de mal à ignorer l'histoire quand elle n'a pour répère que les imaginations de Fabre d'Eglantine.

Si cette année se fût trouvée l'année de naissance d'un de ses héros, elle nous eût valu de longues dissertations sur les grandes destinées réservées à l'enfant, mystérieusement associé par la fatalité à la fortune naissante de Bonaparte. Avec moins d'ingéniosité, il est encore intéressant de noter que Balzac apparut, à l'heure précise où s'achevait la Révolution et le passage de cette mer Rouge de notre histoire, fleuve tumultueusement jeté entre l'ancien régime et la France moderne.

Or, toute son œuvre se situera autour de cette époque. Personne, mieux que lui, ne saura indiquer, en caractères qu'on n'oublie pas, le déclin de la monarchie, s'ensevelissant dans les fautes des maîtres et des valets, dans la folie et les turpitudes populaires, laissant après elle sa noblesse, toute dépaysée dans le monde de ne plus habiter son Versailles, et retournée, pour ainsi dire, à l'enfance, de ne plus retrouver autour de soi les vieilles habitudes, les coutumes héréditaires et ces mœurs, qui lui donnaient sa place et sa valeur dans la nation. Personne non plus n'a mieux marqué le caractère de cette aristocratie jacobine, dont les premiers membres furent des agioteurs heureux, plus enrichis par la spéculation que par leur guillotine, qui reprit les défauts de la vieille race sans, comme elle, les tempérer de générosité, et qui

finit par former la cour très insolente de l'Empereu
Enfin, personne n'a plus délicatement analysé cet
société de la Restauration, ébauchée, dès cette da
fatidique de 1799, et complètement constituée en 181
composée des émigrés rentrés en France, sans avo
rien appris ni rien oublié, de régicides aigris ma
soumis, de napoléoniens traînant sur le pavé, ave
un bruit de sabre, leur mauvaise humeur de brave
gens attachés à l'Empereur, de soudards à qui l'o
a supprimé l'avancement, d'hommes d'action étou
fant dans leur oisiveté. Enfin, sur cette mer au
remous de laquelle se heurtent tous ces débris d'au
tres régimes, comme des épaves de vaisseaux enne
mis, après un combat, personne n'apercevra mieu
que lui la voile de la bourgeoisie qui gagne la haut
mer, indifférente à ces conflits, sûrement dirigée pa
son équipage, les marchands et son capitaine, l
financier...

*
* *

Le père de Balzac avait été avocat au Conseil d
Roi. Sous la Révolution, on le vit fournisseur de vi-
vres, pour l'armée du Nord. A l'époque où l'enfan
vint au monde, il était à Tours, directeur de la régi
et administrateur de l'hospice. C'est là tout le fast
de cette naissance, mais lorsque l'enfant arriva à
Paris, il ne se glorifia pas moins de sa noblesse e
des hautes fonctions exercées par son père, dans le
présent et dans le passé.

Cette fierté partait d'un bon naturel filial sans doute
Mais ce n'en était pas moins le premier mensonge
public de cette carrière, qui ne devait pas en être par
la suite à quelques-uns près. Le petit collégien de
Vendôme — il était demeuré là sept années, — l'élève
du collège de Tours, avait achevé ses études classi-

es à Paris. Nous perdons sa trace pendant quel-es années. Sur toute cette période, nous ne savons is grand'chose, sinon qu'il devint clerc de notaire. ous le retrouvons seulement, quelques années plus rd, associé avec un imprimeur [1]. Mais, comme ison entre ces deux instants de sa carrière, nous ons l'unique assurance qu'il fit des affaires et devi-ons surtout qu'il connut la misère. Ce fut sans oute vers ce temps qu'il pratiqua cet admirable pprentissage de la vie véritable, où se débattent les nergies et les ambitions, pour l'argent plus encore ue pour les honneurs, et où il apprit toutes le uses, tous les bluffs, tous les sentiers de la procé-ure qui mènent vers la sécurité du maquis des lois. Dans sa maison d'éditions il publiait — ce qui ne manque pas d'agrément — un certain *Art de ne pas ayer ses dettes ou de satisfaire ses créanciers sans ayer un sou, en dix leçons*. Il ne s'enrichit d'ailleurs as à codifier cette disposition, naturelle à beaucoup e gens. Dans son industrie, il avait apporté une orte d'esprit qui entraîne à la ruine tant de mal-heureux commerçants. Il avait rêvé de transfor-ner le métier, d'inventer des modèles nouveaux. Il init, à la suite de spéculations ridicules, par être mis en faillite, premier boulet qui s'attacha pour jamais à lui et dont sa démarche dans la vie conserva tou-jours quelque lourdeur.

Mais où l'originalité de Balzac se fait jour, c'est que tout autre, au soir de cette triste aventure, dans laquelle il avait jeté pêle-mêle des rêves admirables, des idées pratiques et des conceptions folles, se fût écroulé tout naturellement, à jamais anéanti et broyé

1. L'imprimerie de H. de Balzac et A. Barbier, en 1827 était installée au 17 de la rue des Marais Saint-Germain. Cf. Georges Cain. *Promenades dans Paris* (Flammarion, 1907).

par la grande machine de la fatalité. Il ne conser aucune amertume de cet échec. Il avait compté réu sir dans cette voie. Il avait espéré y trouver de l'a gent et satisfaire en même temps son inlassal besoin d'activité. Ayant échoué, il essaya par tous moyens de renflouer son affaire. Il lutta, rusa, se b tit, recommença, ne réussit pas encore. Sans u minute de découragement, il se releva alors, aba donna et renia son œuvre de la veille. Elle ne l'int ressait plus d'être manquée. Il bâtit un nouveau pr jet, qui le passionna tout autant. Il le caressa, sourit, éclaboussa tout le monde de l'enthousiasr qu'il en témoigna. En ces dix lignes qui résument *curriculum* de sa destinée et vont de ses essais comr imprimeur aux conceptions de ses dernières anné — où il voyait douze cent mille francs à gagner, transportant des chênes de Pologne à Paris, — ramasse toute sa vie, avec sa psychologie un pe monotone mais puissante, ses sentiments génére et roublards tout ensemble, son besoin de romane que et son âpreté de financier, son habileté théoriq géniale et ses enfantillages dans la pratique. So œuvre littéraire, en revanche, par laquelle il e grand et désormais sûr de vivre, n'a jamais été pou lui, le bluff dépouillé, qu'un moyen de se donner c l'exercice et de payer ses dettes...

« La vie est une suite de combinaisons et il fau les étudier, les suivre pour arriver à se mainten toujours en bonne position », devait-il écrire un jou Il n'a jamais compris que l'existence pût être autr chose. Et c'est pourquoi, chaque fois que Balzac entrepris un de ses romans, il a fait de la *copie* tou d'abord, quitte ensuite à transformer cette copie e une œuvre de génie... Il avait toujours ainsi un moyenne de deux ou trois romans, payés à l'avance et s'il entassa, s'il construisit un édifice aussi somp

ıeusement immense, ce fut avant tout parce qu'il ıt souvent et beaucoup besoin d'argent.

II

Lorsque l'on parle de Balzac, c'est toujours à l'argent en effet qu'il faut en revenir. Toute sa littérature pourrait être écrite au dos de billets à ordre ou le protêts. Il l'obsédait à tel point qu'il en barbouillait ses lettres d'amour. A ses maîtresses elles-mêmes, il ne se lassait pas de parler de ces questions. La bonne Mme de Berny — qui devait devenir la Mme de Mortsauf du *Lys dans la vallée* — eut l'indulgence d'entendre douze ans les comptes fous de ce gros bonhomme, qui avait l'âme audacieuse d'un grand exportateur, et l'intelligence commerciale d'un enfant au berceau. Elle fit même plus sans doute que les entendre, comme beaucoup d'autres amies du pauvre écrivain : « Sans elle, écrit-il, je serais mort. Elle a souvent deviné que je n'avais pas mangé depuis plusieurs jours; elle a pourvu à tout avec une angélique bonté. »

C'est grâce à cette éternelle question d'argent, qui a énervé la société depuis la Révolution, qui a rongé tout cet état social, qu'il s'est trouvé prendre conscience des réalités de la vie.

Il y a une relation étroite, rigoureuse, entre son existence et la forme de son œuvre gigantesque. Le perpétuel souci d'argent qui le dévorait, l'amena à connaître bien des choses humaines que l'on ne découvre pas, dès la surface. Cette préoccupation constante l'initia aux tragédies sociales. Il pénétra, à sa suite, des milieux très divers, formant presque

contraste, où il ne fût pas allé, sans le besoin de fair renouveler un paiement ou de trouver l'argen nécessaire à le solder. Sans cette vie mouvementée nous n'eussions certainement pas connu César Birotteau, Crevel, le père Grandet ou Gobseck. Bien d'autres encore, de plus grande allure, qui furent san doute des usuriers en même temps qu'ils étaien gens du meilleur monde fussent demeurés inconnus pour nous. Balzac n'eût pas eu l'occasion, sou l'étoffe, l'apparence de caste, l'allure professionnelle de disséquer, de découvrir, d'analyser les ressorts les mobiles profonds qui font agir les hommes. Car il n'est aucun scalpel humain pour mettre mieux à vif les pensées que l'argent; il n'existe aucun instrument de précision pour sonder plus profondément les reins et les cœurs. Grâce aux clartés aveuglantes et irrésistibles que jette sur la vie cette question, il put connaître les âmes sous les apparences. Toute son existence douloureuse, ne se prolongeant qu'à force d'énergie, ne surmontant tous les obstacles qui l'entouraient qu'à force de volonté, prit un sens et inclina son esprit vers certaines idées directrices. De toutes ses luttes personnelles, mises en contact avec son tempérament, il se fit un système de pensées. Ses vicissitudes lui inspirèrent sa métaphysique et sa sociologie. Il conçut toutes les choses *sub specie argenti.*



Aussi faut-il analyser ce tempérament du romancier, un peu comme on analyserait celui d'un grand financier. Dans l'esprit, avec plus de logique, plus de profondeur et moins de cynisme, il a les mêmes idées. Il n'y a pour lui qu'un seul fait contemporain auquel il ramène tous les autres. Celui-là, c'est l'ar-

ent qui domine tous les sentiments, toutes les émotions, toutes les volontés, toutes les pensées.

L'argent est devenu le roi de l'époque. La société, la chaleur qu'il dégage, est retournée à la fonte. t, comme Tocqueville avait vu dans la Révolution n phénomène religieux, Balzac a découvert en elle ı révolte et la coalition des appétits bourgeois, ressés contre un ordre social qui n'endiguait peut-tre pas absolument ses effets, mais qui trouvait au noins le moyen de les atténuer et d'affaiblir leur effet. Car, à bien réfléchir, l'ancien régime possédait encore certaines maximes politiques qui, mises en œuvre, barraient la route aux plus grosses convoitises, à celles qui se présentaient sans frein. La Révolution, elle, n'a fait que favoriser la rupture de ces digues, que développer l'âpre volonté d'acquérir. Elle a introduit dans la société le cortège des passions dont l'argent n'a jamais été que l'introducteur et le héraut. En un mot, son tumulte politique n'a eu pour cause qu'une question de gros sous, l'affaire des biens nationaux. Tous les crimes qu'elle a commis, tous les héroïsmes qu'elle a fait surgir n'ont été que des ombres évoluant sur l'écran, derrière lequel s'accomplissait le dessein suprême. Napoléon lui-même, avec tout son génie, les admirables moyens qu'il avait pour le servir, n'a été que l'incarnation, le type définitif du jouisseur. Il a marqué et consacré brutalement l'avènement de cet état de choses.

Son code, qui est venu, comme l'évangile de ce monde nouveau, n'a pas remplacé l'ancien. Non seulement son appareil de puissance n'a pas réprimé les appétits, avivés par l'époque antérieure, mais il s'est fondé sur eux; il les a pris pour assise première. Au lendemain de son achèvement, toute la vieille morale sociale et politique s'est trouvée bannie et

définitivement s'en est allée de ce pays d'abord, puis du monde tout entier...

Balzac, pour analyser tous ces phénomènes contemporains, a possédé une puissance extraordinaire. Ses livres sont comme les mémoires d'un de ces financiers de génie qui aurait conté, après fortune faite — ce qui n'était cependant pas son cas — toute sa vision du monde, tel qu'il lui était apparu derrière sa caisse ou dans ses salons. Il a marqué de la sorte comme tous les rouages sociaux portent l'empreinte et comme il n'est rien d'humain qui ne se trouve mélangé à des choses d'intérêt. La science de Balthasar Claës, l'amour des filles Goriot, le sentiment paternel du père Grandet, le romanesque de Rastignac, tous ces états d'âme sont créés par de telles préoccupations.

Et c'est alors qu'en face de l'argent, il a montré qu'il ne restait debout que des appétits désordonnés. La volonté seule demeure intacte, « la meilleure des choses et la pire ». Elle seule peut assurer l'héroïsme de la résistance, comme elle seule, aussi bien, soumise au nouvel état de choses, peut assurer la victoire parmi les compétitions. Ainsi, tour à tour, le roman de Balzac est un manuel d'héroïsme ou d'arrivisme. De l'ensemble de son œuvre, une morale se dégage, plus tard, lorsqu'on connaît toute la *Comédie humaine :* on a le sentiment qu'il a jugé ses héros. Mais dans le détail de l'épisode, on ne distingue pas toujours s'il blâme ou s'il exalte leur âpreté d'égoïsme.

Peintre amoureux de ses modèles, il décrit d'abord ses personnages avec sollicitude. Il étudie tout lutteur, tout combattant, sans aucun souci de morale. Il observe son effort et réserve toujours à ce passionné un coin au moins de sa sympathie. Personne mieux que lui n'a ainsi admiré comme toute passion est

ınde, comme toute bataille de la vie peut compor- de volonté et d'intelligence, comme toute ambi- n unique est une œuvre sublime du génie et stu- iante. En cela, Balzac suit la vieille tradition ıssique des Racine, de La Bruyère et de tous les ands maîtres de la culture française, au XVIIe siè- . Il étudie l'homme, ses vertus et ses vices, en servateur scrupuleux et attendri.

Que ce soit la luxure, que ce soit l'avarice, que ce it l'amour, pour Balzac, toute force sentimentale ıi nous absorbe absolument, nous fait grands au gard des autres hommes, qui ne savent ni penser, vouloir, ni surtout agir. Et il a conçu tout cela, il a ɔservé, il a souffert de tous ces phénomènes dans la e, avant de les transporter dans son roman. Il a été astignac d'abord, n'ayant pas l'argent nécessaire our héler le cabriolet qui l'eût mené, chez Mme de Iarsay, sans avoir été sali de boue. Il a été aussi althasar Claës, rêvant d'accomplir des choses trop elles pour la vie, et n'en ayant pas la puissance. Un our, souvent même, trop misérable, il n'a pas eu l'ar- gent nécessaire pour expédier une lettre d'amour à I^me Hanska. C'est grâce à cet état où il s'est trouvé, son êve brisé et réduit par la réalité, qu'il a écrit cette euvre qui demeurera, où il a mis avec tout son génie bouillonnant, ses illusions perdues, ses rêves déçus, ses utopies sans cesse renaissantes, sa recherche de la vérité.

C'est grâce à ses souffrances, à ses déceptions, qu'il a évoqué, pour se consoler, toutes ces richesses humaines que lui eût donné cette peau de chagrin, indéfiniment extensible, qui s'appelle l'argent, cette toison d'or vers laquelle il mettait toujours à la voile. Mais jamais il ne put la détacher des arbres de l'île enchantée. Et c'est à ce mirage, incessamment ramené devant ses yeux, que nous devons nous-

mêmes cette admirable toison d'or, qui s'appelle l
Comédie humaine

III

« Dans chaque siècle, il se trouve un banquier d fortune colossale qui ne laisse ni fortune ni succes seur. » Balzac, qui écrivit cette phrase, fut bien c banquier unique, qui ne laissa aucune postérité Il sut dresser le bilan de ce temps. Avec une remar quable exactitude, il évalua ce qu'il fallait pour vivr dans les diverses classes de la société. Sur ses livres il inscrivit les revenus de la noblesse, de la bourgeoi sie et du peuple, indiquant ce qu'ils pouvaient, dan leurs limites, enfermer et distribuer de jouissance de bonheur et de luxe. Il rendit sensibles à nos yeu les effets d'une dépense, qui ne se soucie pas de s conformer aux revenus.

C'est sans doute ainsi que dans ces décors, où tan de drames allaient se dérouler, sa perspicacité appri à juger ces diverses sociétés. Mais il les étudia e même temps de l'œil puissant et interrogateur d l'homme qui n'achète jamais un objet admirable sans évaluer du même regard, le prix qu'il en pourrait tirer, le jour de malheur où il serait obligé de le revendre. Tous les intérieurs qu'il a peints portent ainsi, dans la trame de leur description, la trace de ses goûts, mais aussi de ses soucis. Il les a décrits en homme ayant plaisir et intérêt tout à la fois à le faire. Il les a aimés à la façon de ces brocanteurs qui, à force de frôler chaque jour des brocarts anciens, de caresser des statuettes de Mycènes, des ivoires du XIVe siècle, des ciselures de la Renaissance et des meubles de Boulle, en viennent à s'attendrir sur toutes

smerveilles qu'il est, avant tout dans leur destinée vendre. En même temps, il a compris mieux que iconque — et c'est là une de ses originalités les plus andes, l'un des traits qui nous révèlent le plus vement qu'il n'avait pas la folie de l'art pour l'art, i'il n'était pas romantique — il a compris que les obiliers sont des états d'âme, comme les paysages' qu'il s'établit une concordance entre eux, les lieux ı on les situe et les personnages qui s'y meuvent. Avec la même sollicitude qu'un Hugo, qu'un Lamarne ou qu'une Sand eussent apporté à décrire un ous-bois, une clairière merveilleusement ouverte ans un site enchanteur, le caprice de la mer ou la aix profonde des montagnes, il s'est complu amoueusement à détailler ces salons de la Restauration, es intérieurs flamands, ces maisons provinciales de a Touraine, ces boutiques du commerce parisien. l en a dressé l'inventaire, comme l'eût fait, ou tout u moins comme l'eût pu faire, un notaire conscienieux ou le maître de céans.

Mais son œil voyait encore plus loin, plus au cœur. Dans un fragment de nature où s'attarde le regard transporté, le peintre ou l'écrivain aperçoivent une ligne, une sorte de nuance dominante qui harmonise tous les détails et leur donne leur sens. Balzac a toujours, dans ses descriptions, discerné par un même privilège de tempérament le meuble qui impose son style à une pièce, le bibelot qui trahit le goût de son maître, l'objet qui laisse percer le penchant secret, la passion profonde de son propriétaire. C'est tout cela qu'un jour il a désigné de ce mot profond, « l'appareil si nécessaire à l'intérêt social ».

Si l'on veut encore pousser plus avant l'analyse à sa suite, on s'aperçoit bien vite que le cadre exerce encore une autre sorte d'influence, secrète mais

décisive : « Tout est vrai et tout est faux ! dit-il. I
y a pour les vérités morales, comme pour les créa
tures, des milieux où elles changent d'aspect a
point d'être méconnaissables. » Balzac a si profon
dément éprouvé le sens de cette vérité, qu'il a pouss
la minutie de ses descriptions jusqu'à l'exagératio
de la réalité. Ayant compris la force de l'habi
tude, la puissance d'assimilation qui existe en tou
homme, il a voulu conformer strictement les chose
aux âmes. Mais le caprice de la destinée laisse indé
finiment des exceptions à cette règle. Et si le ro
mancier en eût tenu compte, la symétrie de so
œuvre en eût souffert. Aussi parfois le décor de se
romans n'est plus seulement réel mais truqué, spé
cialement préparé, adapté aux caractères, plus beau
que nature, de ses personnages. Il a bâti des châ
teaux qui sont des sortes de musées où l'on ne vo
de l'extérieur à l'intérieur qu'images de beauté et d
luxe. En d'autres œuvres, c'est même hyperbol
mais cette fois pour figurer le cadre de la misère e
du dénûment. Rien n'est plus curieux, plus *significa
tif* à cet égard que la lettre de Nathan à Blondet, pla
cée au commencement des *Paysans*. Dans ce châtea
des Aigues, où le publiciste célèbre du *Journal de*
Débats est venu prendre quelque repos, il semble qu
tous les chefs-d'œuvre du monde se soient donné ren
dez-vous. C'est là l'accord sublime de la nature et d
palais qu'on y a construit. Le moindre horizon y devien
un paysage digne des Breughel ; la grille qui enclôt l
propriété a été conçue par un grand Dauphin d
France, et l'ensemble suggère au romancier cett
tirade extraordinaire : « N'est-ce pas là notre rêv
n'est-ce pas celui de tous les amants du beau, sou
toutes ses formes, du beau séraphique que Luini
mis dans le *Mariage de la Vierge*, sa belle fresque d
Sarano ; du beau que Rubens a trouvé pour sa mêlé

la *Bataille du Thermodore ;* du beau que cinq ›cles élaborèrent aux cathédrales de Séville et de ilan, du beau des Sarrasins à Grenade, du beau de ›uis XIV à Versailles, du beau des Alpes et du ›au de la Limagne? »

Il faut avouer, lorsqu'on a lu cette page, que Balzac ›t prodigue de beauté, dès que cela devient non pas ›écessaire, mais supportable. Il est comme tous les ›ns qui se grisent. Il finit par manquer d'élégance. témoigne d'une absence de goût extraordinaire. 'est là où le classique rejoint le réalisme, où l'in-uence du romantisme, qui ne pouvait s'exercer utrement sur lui, l'entraîne, de manière passagère, ans une erreur inexplicable.

Cette tirade, que j'ai tenu à citer, reste un exemple rappant des excès où tombe parfois ce gros homme ulgaire, qui était cependant un grand artiste. Cet ›tat d'extase confuse n'existe — heureusement — ›u'à des intervalles très lointains. Ce délicat, qui a si souvent donné des preuves de son goût et qui s'embourbe parfois, renouvelle l'histoire des enfants. Ils font naturellement des gestes pleins de grâce et les exagèrent dès qu'on les regarde, au point de devenir finalement grotesques et ennuyeux.

Cependant il est un fait à retenir. Balzac a composé pour l'histoire future de la civilisation le répertoire de documents le plus merveilleux qui soit sur la période, qui va des dernières années de l'ancien régime à la Révolution de 1848. Evidemment, dans l'ensemble, lorsqu'il compare et résume, il faut se défier de son ameublement. Il n'est pas faux peut-être, mais il est faussé. Ses salons ne sont plus des pièces d'appartements habités, mais les magasins de meubles de l'époque.

Cela tient à la fois à son tempérament et au procédé même. Dans le détail des descriptions qu'il con-

sacre aux décors les plus divers, il est en retour guide le plus fidèle que nous possédions encoı sur ce temps. Il faut peut-être se moquer doucemeı de la plaisanterie qu'il fit à une de ses corresponda tes, la bonne Mme J. Carraud, lorsqu'il lui demanc « le nom de la rue par laquelle vous arrivez à la plac du Mûrier, puis le nom de la rue qui longe la plac du Mûrier et le Palais de Justice, puis le nom de porte qui débouche sur la cathédrale, puis le nom (la petite rue qui mène au Minage et qui avoisine rempart. » Mais il convient, après avoir souri, de ret nir le symbole qui s'en dégage. Cette plaisanter facile — après tout, était-ce une plaisanterie ? - résume vivement le plus admirable travail de reche ches que romancier ou érudit ait jamais entrepri

IV

Le cadre où Balzac situe ses drames se compos le plus souvent d'intérieurs. Pour lui, la nature exis peu ou point, bien que l'on trouve dans son œuvr puisqu'elle contient de tout, des descriptions. Ell sont mêmes, quoi qu'on en ait dit, parfois admir bles.

Mais enfin celles-ci n'interviennent qu'à titre excej tionnel — mieux encore secondaire. Les grand scènes de ses romans ont de préférence pour théât un coin de salon, une boutique, une chambre, un pièce quelconque. Et l'on n'a peut-être pas asse remarqué que cette préférence de Balzac tient à u détail menu de conception.

Ses héros sont tous des grands passionnés, de êtres de volonté et d'ambition, des âmes trempées d

anière à vaincre toutes les résistances... Or, l'homme ›eut sembler grand dans le palais le plus immense ›mme dans la chaumière la plus misérable. Il y omine toutes les choses de sa vie, tout ce que son énie a créé. Il modifie les événements eux-mêmes ; oriente ceux qui ont une origine psychologique. lais, dès qu'il se trouve en conflit avec l'un des léments, s'il n'est pas toujours brisé, il peut au noins l'être et de la lutte il sort toujours diminué ; ar la passion humaine vient s'écraser contre la ıature, comme la vague sur le granit.

Les psychologies de ses personnages ont donc été construites en conséquence. Elles sont plus intimes. L'argent, dont Balzac a fait le moteur de toute sa création, n'appartient pas à l'espace, et les conflits qu'il provoque sont intérieurs avant de se manifester par des luttes au soleil. Toutes ses silhouettes donc doivent s'en ressentir; tout ce monde grouillant, cette foule volontaire, impulsive, pour s'exprimer, pour apparaître dans sa grandeur, ne doit pas se trouver en opposition avec la Force suprême qui mène l'Univers. Un écrivain, ayant souci de la vérité comme il l'avait, peut faire vaincre un homme par un autre homme, celui-ci serait-il Napoléon. Il ne peut renverser l'obstacle, lorsque cet obstacle est une montagne...

Mais dans ce décor romanesque où l'auteur de la *Comédie Humaine* s'est isolé, où il a rêvé toutes ces batailles de la vie, quelles admirables créatures il a dessinées! Il les a toutes aimées, celles qui sont passées dans la vie, modestes, obscures et bonnes, celles aussi qu'il a dressées dans la splendeur de leur vice dévastateur. Toutes ces âmes étudiées, très lentes, très pesantes parfois aussi, mais toujours vivantes, comme elles l'ont obsédé et comme nous-mêmes en

conservons l'image, fraternelle et émouvante à force d'humanité !

A l'instinct mystérieux, qui nous fait tenir une sorte de dialogue mystique avec les livres les plus beaux et leur confesser mentalement, entraînés par les aveux mêmes qu'ils nous font, nos joies intimes et nos peines secrètes, nos pensées sublimes et nos misères morales, comme ceux-ci répondent merveilleusement ! Cette œuvre contient une page pour chaque jour de notre existence, une pensée pour chaque inflexion de notre pensée, une réponse mystérieuse à chacune des angoisses de notre pauvre humanité.. Cette œuvre à laquelle nous nous complaisons, ce n'est pas sans doute un évangile de consolations ; ce n'est pas non plus un code susceptible de nous aider à nous défendre contre la vie, mais c'est l'œuvre où nous avons le plus chance de nous reconnaître. En elle, les meilleures de nos pensées tout au moins trouveront une pensée semblable où se fortifier, où rencontrer l'excuse, tout au moins l'explication de notre énergie ou de notre faiblesse.

Nous n'avons jamais été peut-être Calyste de Guénic, Félix de Vandenesse, lord Greenville. Nous n'aurions vraisemblablement jamais voulu devenir Eugène de Rastignac. Mais le caractère de tous ces jeunes gens, à une heure quelconque de notre existence, n'a-t-il pas été un peu le nôtre ? N'avons-nous pas éprouvé quelqu'une de leurs ambitions, caressé quelqu'un de leurs rêves? Ce mélange d'ardeur et de timidité, ce tumulte confus de nos aspirations, l'incertitude de la voie qui s'ouvre devant nous et notre doute en face de la vie, ils l'ont tous connu avant nous et comme nous... Toutes les âmes les plus nobles, les mieux douées de sensibilité, elles vivent, grâce à lui, dans notre familiarité. Tous ces caractères d'artistes contemporains que nous rencontrons chaque jour

hasard de notre vie, ne sont-ils pas déjà analy-
s dans l'œuvre de Balzac? Ce sont peut-être ces
tures d'hommes qu'il a dessinées avec le plus de
adresse profonde, celles où il s'est toujours le
ieux reconnu. Il y a composé là toute une galerie
lmirable, reproduisant des nuances d'une finesse
trême : Lucien de Rubempré, l'âme molle et char-
ante mais qui semble égarée dans son sexe, âme
minine très complexe, qui sombre dans la tourmente
ıalgré toutes ses qualités ; d'Arthez, celui-là, le type
lmirable de l'artiste, aussi fortement armé de talent
ue de volonté, qui demeure cependant l'image surhu-
ıaine, chimérique, mélancolique, idéal plus beau
ue la réalité ; Louis Lambert, le poète qui souffre
e tous les contacts humains, en son enfance, au
ollège, à ses débuts, jusque dans la gloire, dont la
ensibilité s'irrite, se froisse de toutes les brutalités,
grâce aux Lousteau et même aux Nathan qui com-
posent la vie sociale.

Tour à tour, il a pris ainsi, sinon toutes les professions, au moins toutes les castes, tous ces vieux *états* que la folle nuit du 4 août a été impuissante à faire disparaître. Des artistes, il est passé à la vie bourgeoise, à la finance, à la vie provinciale et campagnarde. Il a étudié la noblesse, le clergé et le Tiers. Il faudrait même dire les Tiers, car ils sont plusieurs. Et ces portraits ont vieilli, ont perdu de leur nouveauté. Mais la trace du temps s'est inscrite sur eux, comme elle s'inscrit sur ceux des grands maîtres de la peinture, à l'occasion du costume. Ils ont acquis avec les années la patine d'immortalité, un lustre définitif. Comme ces toiles aussi, ils sont restés vivants, de représenter admirablement les traits du sujet le plus passionnant de nos œuvres: l'homme.

César Birotteau, ainsi, emploierait peut-être d'autres procédés de trafic aujourd'hui. Mais il demeure

l'incarnation suprême de l'âme marchande. Il est l bourgeois parvenu, n'oubliant jamais qu'il a été u travailleur. Il voudrait, par orgueil, le faire savoi à toute la terre et, par vanité, que tout le mond l'ignorât. Sur cette palette, Balzac a écrasé ses couleurs, détachant une à une les nuances. Dans cett bourgeoisie par exemple où le haut commerc triomphe avec Birotteau et Crevel, il a installé, quelques échelons plus bas, le petit employé maniaque, abruti et facétieux, le petit boutiquier Phellio scrupuleux et sans initiative, desséché de soucis e sans horizon d'esprit. C'est de celui-ci qu'il a donn ce portrait, digne de La Bruyère, classique d'allur et de forme, entre tant d'autres : « Juré, sa conscience le fait suer sang et eau à suivre les débat d'un procès et il ne rit jamais alors que rient l Cour, l'audience et le ministère public. Éminemmen serviable, il donne ses soins, son temps, tout, except son argent. » Puis encore le bourgeois insouciant toujours gai et frondeur, insignifiant sans s'en douter, excellent musicien sans avoir jamais été ému une seule fois dans sa vie, par une sensation vraiment musicale.

Il a tracé ainsi, ici et là, partout, l'image fidèle du Tiers. Des bas-reliefs où il a sculpté l'histoire de Jacques Bonhomme, rien ne s'effrite. Il a buriné la réalité et la charge. Fécond et débordant de génie, i a recommencé sur lui incessamment ses expériences revenant sans cesse sur ses pas, ou corrigeant ses épreuves et ses éditions, renouvelant et perfectionnant. Tous ces êtres, en effet, il les a peints une fois d'ensemble, puis il les ramène dans ses autres romans, il leur ajoute quelque trait nouveau, comme d'un acte à l'autre le comédien remonté à sa loge a souligné quelque trait de son grimage. Il pénètre plus avant dans leur caractère, accroît leur ressem-

lance. Il met en vedette la passion qui les distingue et tic qui les fait reconnaître. De scène en scène, dans Comédie humaine, il renforce l'intérêt. Le soldat, le rêtre, l'écrivain, l'homme du monde ou le commerant acquièrent ainsi, par ce moyen, plus de vie de moment en moment. Il serait curieux de voir d'un eu près si ce procédé de travail ne ressemble pas xactement à celui qu'employait pour ses personnages e grand classique de Saint-Simon. Je n'en ai pas la lace dans le cadre d'un tel essai. Mais l'indication lonnée, il est encore intéressant de reconnaître que es rapprochements les plus intimes que suggère Balzac se font avec les classiques.

V

Dans son œuvre, les héroïnes sont encore peut-être sa création la plus admirable, la plus profondément vraie. Aussi lorsqu'on jette pour la première fois les yeux sur ces portraits de Balzac, on a quelque peine à ne pas sourire. C'est une énigme que ce gros homme ait pu comprendre ces êtres de grâce, de nuances, dont la parure est ouvrée de faiblesse et de fragilité, les deux qualités les plus en contradiction avec toute sa philosophie. Bien mieux même, lorsque l'on lit de près sa correspondance, au ton qui est le sien, on s'étonne qu'il ait pénétré toute la sensibilité ombrageuse, inquiète, pudique et confuse de ces êtres romanesques. Rarement il leur parle d'eux-mêmes. Il les entretient toujours — mais de ses propres soucis, de ses dettes et de son travail... Et cependant, — la vie aime ces aventures — il eut les plus belles amitiés féminines de ce siècle avec Chateaubriand, Stendhal et Mérimée.

Quoi qu'on en ait dit, il comprit la jeune fille. Les meilleurs commentateurs de son œuvre lui ont fait un reproche de l'imprécision du profil qu'il en traça. Un des balzaciens les plus délicatement avertis de ce temps, M. Paul Flat, dans le premier des deux remarquables volumes [1] qu'il consacra à la comédie dit qu'il les « peignit en grisailles ». Le mot est heureux. Mais vraiment cette facture de dessin qu'il dénonce n'a jamais été considérée comme une faute ou comme une impuissance. En vérité Balzac, traitant ses figures de jeunes filles, a seulement esquissé le contour de leur âme comme de leur visage. Je croirais volontiers qu'il le fit à dessein, ayant eu profondément le sens que ces petits êtres n'étaient que les femmes de demain. En elle, il a su voir l'avenir encore incertain, qui n'adviendra peut-être jamais. Le seul moyen de se conformer à la nature, d'être exact dans sa peinture, c'était à son point de vue de raconter l'éveil de leur âme, de leur cœur et leurs sens, en indiquant seulement les promesses.

Dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*, dans *Une fille d'Ève*, *Eugénie Grandet* ou *Ursule Mirouet* il a nettement marqué la position qu'il prenait. Son attitude était celle qui convenait au psychologue aussi bien qu'au physiologiste. Elle se justifiait à la fois par l'une comme par l'autre de ces sciences. Et je crois qu'on peut, à retrouver quelques-unes de ces jeunes filles dans son œuvre (*Une fille d'Ève*), une fois le mariage accompli, le libérer de tout reproche à cet égard et comprendre mieux qu'il agissait ainsi, non pas par impuissance, mais par scrupule de réaliste.

Ces jeunes filles, devenues des femmes, comme elles

1. *Essais sur Balzac*, 2 séries. Plon 1892-94.

us touchent et comme nous comprenons l'amou-use tendresse avec laquelle Balzac les a peintes ! les a placées à côté de l'homme. Auprès de lui, lles apparaissent comme les êtres de douceur et de harme. On s'éprend d'elles, pastels finement crayon-és à côté des toiles superbement et brutalement rossées. Elles accusent les contours de celles-ci et rennent, de leur dureté même, un peu plus de grâce. amais opposition artistique ne s'est trouvée marquée vec plus d'adresse et de naturel en même temps. amais, sans dommage, sinon moral au moins artis-ique, pour aucun personnage, l'on n'a mieux indi-qué les valeurs de chacun d'eux. Pour lui, celle-ci comme pour Vigny était bien *l'enfant malade et douze fois impure* et toute sa pensée se trouve peut-être résumée dans l'opinion que garde dans *les Paysans* certain gredin, de son épouse. Il l'aime comme une reine, s'acoquine pour elle, lui cache tout le trouble que causent dans son existence les gâteries dont il la comble — et au fond, se considère supérieur.

La femme lui est ainsi apparue dans toute sa fai-blesse, d'autant plus fragile qu'il était plus fort lui-même. Mais le plus beau commentaire que nous pos-sédions encore de sa conception féminine, c'est sa conduite envers ce jouet superbe, insupportable et un peu lourd qui lui vint du Nord, Mme Hanska...

Il connaissait tous ses défauts. Il la savait presque sans cœur, au moins insouciante comme une Slave, coquette et sans intelligence, d'une beauté trop mûre et affadie. Elle n'avait jamais été bonne pour lui. En Balzac, elle n'aimait que le romancier, l'homme qui gagnait de l'argent, et il le savait. Cependant il s'attendrit sur elle jusqu'à l'épouser... Peut-être d'ailleurs ne contractait-il ce mariage que pour se prouver à lui-même son esprit de suite et l'heureuse solution d'un au moins de ses projets.

Il n'en reste pas moins que, pour lui, la femme fut toujours l'être aimable et sacrifié. Il s'attendrit sur toutes les femmes, comme sur cette admirable Claire de Beauséant, qui reste pour nous l'estampe romanesque de la *femme abandonnée*. Il eut à leur endroit la sensibilité d'un simple. Sur la condition contemporaine de la femme, personne ne s'indigna autant que lui. Le conservateur qu'il était, outré des inégalités sociales que l'on laissait subsister entre les sexes, se montra parfois, en l'honneur de la femme, bien près d'être un anarchiste...

On a prétendu, que Balzac n'avait pas su peindre la nature féminine. Il a pénétré, plus avant qu'aucun autre écrivain peut-être ses secrets. Son œuvre est pleine de figures de madones malheureuses, d'épouses sacrifiées, de femmes incomprises. Il a droit à toute notre admiration pour nous les avoir peintes. Julie d'Aiglemont, Claire de Bauséant et Mme de Mortsauf sont des physionomies d'une vérité si profonde que, après elles, nous ne pouvons plus avoir qu'une respectueuse considération pour les héroïnes de M. Octave Feuillet.

Mais Balzac restera grand surtout pour avoir créé ces femmes sublimes et passionnément amoureuses de sacrifices, qui demeurent fidèles au foyer déserté, méprisant l'adultère malgré le malheur, loyales dans leur âme aussi bien que dans leur chair, amoureuses jusqu'à la mort de l'époux frivole. Celles-là se nomment Mme Claës ou Mme Birotteau. Elles traversent l'œuvre, humaines et divines, tout ensemble...

VI

Si Balzac a brossé de la sorte ces portraits admirablement divers aussi près de la réalité ; si, au-dessous du trait parfait de ce dessin qu'il avait tracé, il a inscrit des noms et raconté toutes les histoires douloureuses de son temps, il n'a pas jugé qu'il pouvait s'en tenir là : « Peut-être les émotions douces sont-elles peu littéraires », écrivait-il un jour. A côté de ces admirables livres où il a peint fidèlement les choses monotones de la vie, les habitudes et les mœurs de son temps, parfois dans ces mêmes romans il a voulu dessiner d'autres figures plus puissantes, plus lumineuses, délivrées de tous ces embarras humains qui empêchent la foule d'éprouver de grandes joies ou de grandes douleurs. Il les a chargées de plus de tragique que n'en supporte la nature moyenne de l'humanité. Comme un grand artiste, il a su, à son gré, passer de la réalité au symbole et créer des âmes sublimes comme personnages.

Avec quelques-uns de ses romans il a écrit un poème épique sur les péchés capitaux. Il l'a fait, sans ce merveilleux glacial qui a gâté chez les modernes les épopées, sachant n'employer comme unique ressort surhumain que cette divinité qui, dans le monde moderne, a tout empire : la Volonté. Goriot, Hulot, Grandet, Vautrin, Claës, ont la grandeur surhumaine et dépassent de leur taille gigantesque la foule qui lutte. Ils sont comme ces personnages antiques d'Homère ou de Virgile, qui étaient nés d'un Dieu et d'une mortelle. Ils sont nous-mêmes et plus que nous... Ils réalisent, dès avant Nietzsche, le surhomme.

En même temps, cependant, qu'ils servent à embe
lir cette scène où se déroule l'action, ils lui donne
sa moralité. Leur passion frappe et laisse son em
preinte sur l'imagination. Autour de ces héros et d
ces monstres, l'œuvre de Balzac se groupe en tout
clarté. Les idées cristallisent plus facilement sur leu
gigantesque ossature. Une conclusion s'élabore san
difficulté à leur propos. Et la taille de l'auteur de l
Comédie humaine s'accroît de toute leur puissanc

On ne peut plus penser à son œuvre sans donne
les proportions de tous ces êtres à ses réalités. Notr
époque ne songe plus sans quelque merveilleux à c
Balzac qui pénétra si profondément les sociétés huma
nes de tous les temps, et l'histoire de la premiè
moitié du xixe siècle en particulier. De tous les point
de l'horizon, on vient à lui. Toutes les écoles fouille
son trésor et le pillent souvent aussi. On célèbr
ses insuffisances elles-mêmes. Et vers dix-huit an
bien des jeunes gens, croyant comprendre tout l'écr
vain, poussent à la suite de Rastignac le fameux cr
si sauvagement égoïste : « Et maintenant à nous deu
Paris ! » Un temps viendra même sans doute où l'u
d'eux composera un plus parfait manuel d'arrivism
que tous ceux que l'on écrit aujourd'hui, rien qu'
détacher des phrases de ses livres.

Un tel génie romanesque au xixe siècle ne peu
souffrir la comparaison qu'avec celui de Victor Hug
Et ce terme de comparaison lui-même est intéres
sant, car on se rend très vite au sentiment des diffé
rences qui séparent ces deux créateurs.

L'un et l'autre — je ne parle que de Victor Hug
romancier — virent très grand, plus grand que natur
aussi grand que la Nature. L'un écrivit la *Coméd*
Humaine, en un nombre de tomes assez considérable
L'autre pensa faire tenir l'épopée de la société mo

erne en une œuvre unique : et il composa *Les Misérables*.

Cependant le génie qui sut se borner, composer et ester vrai, tout en faisant immense, ce fut Balzac. ean Valjean est un personnage fabuleux. Si abanlonnée que soit l'imagination de Balzac, au cours le ses conceptions les plus idéalistes, il demeure idèle à son original. Son amour va droit à l'homme. l n'en fait jamais un personnage mythique comme 'auteur de l'*Homme qui rit*. Toujours il peint à travers sa vision personnelle, ce qu'il voit. En cela il se différencie absolument de son grand contemporain. Il s'élève au-dessus de lui, rejette la manière romantique et se rattache à cette école classique, qu'il célébrait d'ailleurs souvent volontiers, avec coquetterie.

C'est ainsi, qu'au contraire de Hugo et de ses camarades, il est et sera de plus en plus utile aux historiens, aux politiques et aux sociologues. Son œuvre est encore la seule histoire d'ensemble que nous ayons de la civilisation française, de 1800 à 1850. Avec les ouvrages de Tocqueville, elle demeure la monographie la plus puissante que nous possédions de la démocratie montante. Avec le Play, Renan et Taine, il est l'écrivain qui a dressé le plus formidable réquisitoire contre la Révolution française.

L'œuvre de ce gros homme de génie reste la plus déconcertante qui soit. Elle se présente à la fois délicate et vulgaire, brutale et mystique, sentimentale et railleuse, conservatrice et révolutionnaire, artiste et banale. Mais, dire tout cela de l'œuvre d'un écrivain, n'est-ce pas cesser vraiment de nous déconcerter et reconnaître en même temps qu'elle est géniale, même si par goût et par tempérament nos préférences vont à quelque tâche moins confuse, plus ordonnée, répondant mieux à l'idéal harmonieux de ce pays ?...

PROSPER MÉRIMÉE

PROSPER MÉRIMÉE

C'est à Paris qu'il vint au monde, le 6 vendémiaire de l'an XII. En bon français, cela veut dire que cette naissance eut lieu le 28 septembre 1803, et comme nous devons toujours, plus ou moins, une part de notre nature à l'année qui nous a vu naître, lorsqu'elle est fameuse, Prosper Mérimée conserva, toute sa vie durant, un peu de la grande allure qu'avait eue la France, au matin glorieux où se fondait l'Empire.

Sous le scepticisme athénien, dont il aimait se parer, l'âme ardente reparaissait souvent : « Quand je ne mange ni ne suis en uniforme, écrivait-il, je lis le dix-septième volume de M. Thiers, qui me fait mal à l'estomac. Il est poétique à force d'être simple et vrai. Êtes-vous de ces cœurs français qui souffrent de la perte de la bataille de Poitiers ? Moi, j'en suis ; et cela m'empêche d'avoir, en lisant Froissart, une bonne partie de la satisfaction littéraire qu'un académicien devrait éprouver. »

Ce sentiment était d'ailleurs à peu près le seul qu'il consentait à afficher.

Tous les enfants nés à l'heure d'Austerlitz entrèrent en effet dans la vie et commencèrent à comprendre les choses, au moment de Waterloo. La plupart, dont les pères avaient tant espéré, devinrent ainsi les demi-soldes de l'espérance ; et leur jeu-

nesse mourut à l'instant même où, sans ces deuils irréparables, elle eût commencé. Est-ce à la déroute française, à cette déception, à l'empreinte douloureuse qu'elle laissa après elle, qu'il faut attribuer cette défiance naturelle dont Mérimée donna des preuves, dès sa dixième année? On ne sait, mais il semble bien qu'il était né plutôt avec toutes les ardeurs. En peignant, très longtemps après, un de ses personnages favoris, il écrivait avec mélancolie : « Il était né avec un cœur tendre et aimant... », et sa correspondance laisse voir certaines échappées, ouvertes comme des clairières à même sa tristesse un peu amère, qui excuseraient de l'admettre. Taine, d'autre part, dans la très belle étude consacrée à son ami, raconte une anecdote qui fixerait le moment à peu près exact où cette sensibilité se voila.

Mérimée avait une dizaine d'années environ quand, ayant commis une peccadille d'enfant, on le morigéna avec l'apparence de la plus vive colère. Ses parents lui firent quitter le salon où ils passaient la soirée. Mais, à peine dehors, il entendit à travers la cloison un éclat de rire, qui fusait et son père qui disait : « Le pauvre enfant ! Il nous croit bien en colère ! »

Il est assez difficile de faire remonter à un fait aussi mince toute la métamorphose d'un caractère. On ne peut l'utiliser qu'à titre d'indice : il ne faut pas lui attribuer une valeur prépondérante. Une amertume aussi profonde, aussi douloureuse que celle de Mérimée ne put se développer que lentement. Gâté par la fortune, élevé dans un milieu de haute bourgeoisie et d'art, rien ne précipita sa formation. Il eut l'heur de faire les études qui lui plurent, de pousser les unes et de négliger les autres, sans souci de carrière. Dans sa famille, il prit contact avec la meilleure société et composa son âme,

au gré de son humeur capricieuse et perspicace. Admirablement doué, l'indépendance qu'on lui accordait au sujet de ses études ne servit qu'à l'exciter davantage au travail. Vers la vingtième année, possesseur d'une aisance très large, il entra dans la vie, armé d'une magnifique culture qu'il avait dirigée avec un art consommé et muni d'une expérience, extraordinaire pour son âge.

Tout autre, ainsi préparé pour l'existence, n'eût pas tardé à saillir au premier plan et à se faire valoir. Mérimée ne daigna pas. Pour son plaisir, pour satisfaire une curiosité qui n'eut jamais d'autre but qu'elle-même et qui ne dut qu'au hasard des circonstances de prendre forme, il s'en alla en Espagne, s'éprit de sa beauté un peu brutale, ne la vit pas avec les yeux d'un romantique mais goûta en dilettante ses coutumes, qu'il étudia minutieusement. Désormais, une tendresse fidèle l'attachera à cette terre, « où je suis mieux qu'ailleurs », écrira-t-il un jour. Aussi longtemps qu'il voyagera, il reviendra tantôt à Séville, tantôt à Madrid. Il ira de Grenade à Cordoue, s'arrêtant, au gré de sa fantaisie, dans l'auberge qui s'offrira sur sa route, sans s'inquiéter de son confortable ni même de la sécurité qu'elle présente. Il notera ses mœurs, se mêlera aux castes les plus diverses, aux races établies côte à côte sur le sol. Il n'éprouvera aucune gêne à vivre en la compagnie des pires bandits de l'Andalousie, nouant par ailleurs, sans s'occuper des contrastes, des amitiés très aristocratiques — il fut au moins l'ami de la comtesse de Montijo, la mère de l'impératrice Eugénie — qui dureront. Il deviendra le connaisseur passionné des architectures rares, qui demeurent l'ornement le plus merveilleux de la vieille Espagne.

Mais toute cette éducation qu'il fit au pays de

Carmen, qu'il recommencera chez tous les peuples qu'il visitera, n'est pas seulement celle de l'œil. A la veille du romantisme, Mérimée ne voyage pas comme un romantique : car il a l'horreur et le mépris du romantisme, qu'il considérera comme une littérature de décadence [1]. Il aime le pittoresque mais ne s'y plaît pas de manière exclusive. Il goûte les joyaux du style gothique ou mauresque, mais il étudie aussi la structure, la combinaison technique de ces styles. Il dut sourire de pitié, lorsque parurent *Ruy-Blas* et *Hernani*. Il ne se promène pas comme un Français de 1820, mais comme un Anglo-Saxon cultivé de toutes les époques : « Vous savez, écrivait-il à une amie, que j'ai le malheur d'être un *matter of fact man.* »

C'est au retour de ce premier séjour en Espagne [2] qu'il publia le *Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole.* Il le donna comme une traduction, et, craignant encore que l'on pût découvrir sa personnalité sous le personnage délicieux à qui il attribuait généreusement son œuvre, il signa la préface du traducteur d'un nouveau pseudonyme.

Au premier coup d'œil, on se prend à la mystification. Une verve, étourdissante comme une danse andalouse, entretient la supercherie. Pas un détail ne détonne. Il n'est pas une œuvre romantique qui ait possédé pareille couleur locale ni surtout une semblable exactitude. Toute la haute société, le peuple des fonctionnaires, la foule, traversent ce recueil. De Madrid à Lima, la magnificence de l'Espagne est

1. « *Ne croyez pas que je n'ai pas lu saint Augustin, mais je veux le relire malgré son mauvais latin. Ce latin me montre ce que sera notre français d'aujourd'hui dans quelques siècles. Saint Augustin écrivait la langue de M. de Lamartine.* » (*Corresp.*, 11 nov. 1856).

2. 1825.

voquée devant nous, et l'on dirait de prime abord uelque fragment de Lope de Vega ou de Cervanes.

Le *Carrosse du Saint-Sacrement* demeure le chefl'œuvre de ces pastiches. Mais pour le lecteur avisé, urtout pour le lettré qui connaît le reste de l'œuvre, crite par Mérimée, l'illusion s'évanouit assez facilenent. On retrouve, en effet, dans chacun de ces norceaux, toute la malice du grand ironiste. Toutes les préférences qu'il a montrées par la suite, toutes ses injustices, ses goûts, en un mot toute sa personnalité s'accuse à chaque instant. Dans cette œuvre de jeunesse apparaît déjà son originalité. Une ironie légèrement voilée et inquiétante se dégage de la fable. Ses phrases se balancent et dissimulent sous leur correction, un peu sèche et toujours élégante, leur audace de pensée. La trame est volontiers tragique, et de toute l'œuvre, un je ne sais quoi de classique s'élève, qui demeurera toujours, au milieu des pires romantismes apparents, le dandysme de Mérimée.

I

Je me suis un peu attardé à ce *Théâtre de Clara Gazul*, bien qu'aujourd'hui on ne lise plus guère les pièces qui le composent — pas plus que *La Jacquerie* d'ailleurs, qu'il publia vers le même temps et qui est un peu plus oubliée encore. Lorsqu'on veut essayer un portrait de son auteur, il convient en effet de ne pas le négliger.

Non pas tant sans doute pour sa valeur absolue : le goût public a bien jugé en l'oubliant. Mérimée, malgré son habileté à faire mouvoir des personna-

ges et à poser des situations, n'avait pas, quoi qu'on en ait dit, l'étoffe d'un dramaturge. Il fut un conteur ; c'est à ce titre qu'il demeurera. Mais, à étudier d'un peu près la première œuvre et le premier voyage qu'il fit en Espagne, on saisit sur le vif le caractère de l'écrivain et son procédé de travail. Procédé aussi subtil d'ailleurs qu'il est possible, réduit aux éléments indispensables, mais qui existe néanmoins, puisque l'art le plus délicat ne peut se libérer de son embarras.

Lorsque, quatre années plus tard, il publia la *Chronique du règne de Charles IX*, il avait fait de tels progrès qu'il atteignait la maîtrise, au premier livre signé de son nom. Cette œuvre tombait en plein ouragan romantique, comme une gageure. Alors que tous ses contemporains encombraient leurs romans de descriptions, d'accessoires, de moralités, laissaient couler leur verve, sans goût et sans discrétion, entassaient pêle-mêle les aventures romanesques et trahissaient, sans le moindre scrupule, l'histoire de France, la délayant en plusieurs tomes, à chaque épisode, un petit livre de trois cents pages à peine, sortait des presses et paraissait sans fracas.

Il ne prétendait à renouveler quoi que ce soit. Sans conter sa filiation, il affectait même d'appartenir à l'école triomphante. Mais à l'ouvrir, on devinait bien vite, que l'auteur, artiste consommé, rêvait une œuvre différente et, flattant la manie de son public, s'en moquait au fond très agréablement. Dans Walter Scott, le dieu nouveau dont Hugo, Dumas et Vigny lui-même — le Vigny de *Cinq-Mars* — étaient les prophètes, on ne pouvait amener un personnage sans quelque dix pages de description. Les portraits de Marie Stuart dans l'*Abbé* et d'Élisabeth dans je ne sais plus quel autre roman du grand Ecossais sont les chefs-d'œuvre du genre. Ouvrez au contraire la

hronique. Mérimée présente Charles IX sans
ompe : « Le roi, suivi des princes, traversait lente-
ent une galerie où se tenaient tous les hommes
ui devaient l'accompagner. Il écoutait avec distrac-
on les phrases que lui adressaient les courtisans
. leur répondait souvent avec brusquerie. » Ce pro-
édé d'art introduit mieux à la connaissance d'un
aractère que de longues dissertations.

Attitude peut-être étudiée d'ailleurs. Mais elle
rend, de l'importance, à cause de l'époque où parut
roman. Cette exagération [1] laissait deviner une
éritable inclination de caractère. Il n'y eut guère
ue Mérimée pour tenter pareil effort à ce moment,
t dans un temps de folie romanesque et enthou-
iaste, cette manière révélait, sinon un courage, au
noins un joli tempérament littéraire. Bien avant que
es lettres de Dupuis à Cotonet ne fissent sonner la
pioche dans l'édifice gothique, de telles attaques
sourdes minaient l'œuvre.

Mais il y avait mieux que cela dans l'œuvre de Mérimée. Cette *Chronique de 1572* mettait en évidence un merveilleux talent de conteur et un historien de sens très exercé. Sans doute n'y trouvait-on pas l'évocation grouillante de toute une époque, mais ce petit livre ne prétendait pas à de tels mérites. L'auteur avait voulu simplement raconter une histoire d'amour, une anecdote de ce seizième siècle, qu'il aimait et comprenait à la manière de son ami

1. « Il ne décrit jamais », dit M. Faguet à ce propos. Il existe cependant, dans cette même *Chronique*, des portraits admirablement traités et d'allure toute classique. Celui de Coligny tient en quelques lignes et campe le personnage de manière saisissante (Chap. VI). Pointe sèche, si l'on veut, mais portrait néanmoins.

Beyle. Ainsi, du premier coup, de sang-froid, il composa une œuvre si forte que, certains délicats, quatre vingts ans après, la relisent encore avec un plaisir de bon aloi.

Toute la trame historique est miraculeusement demeuree, sans s'élimer. Les coloris de cette tapisserie, qui furent toujours très atténués et très doux ne se sont pas fanés. Si l'on ne la regarde pas avec autant d'intérêt aujourd'hui, c'est peut-être que la mode n'est pas à ce genre d'ouvrages ou, pour en finir avec cette comparaison, aux romans historiques

Mais, ainsi que je le disais tout à l'heure, de la première à la seconde œuvre, le talent de Mérimée s'était assoupli. L'art de la narration s'était assuré ; son style, était devenu nerveux, sobre et limpide, sa phrase, courte et saillante, avait atteint à l'originalité. Insoucieux de gloire, l'écrivain, qui n'écrivait guère que pour occuper d'une manière intelligente ses loisirs et satisfaire le désir d'une maîtresse [1], ne se tenait pas encore pour satisfait. Plus il avance dans son œuvre romanesque, plus il tend en effet à resserrer son intrigue. Il développe de moins en moins son sujet. Presque tous ceux qu'il choisit fourniraient, sans complaisance, la matière d'un roman. Il les ramène cependant en quelques années à un nombre de pages de plus en plus restreint. Après *La Chronique*, Mérimée donne la *Double Méprise*,

1. « *J'ai eu pendant quinze ans un but qui était de plaire à quelqu'un. Cela me rendait fort heureux et il me semblait que je réussissai. Je n'ai rien écrit dans ma vie pour le public toujours pour quelqu'un. Je corrige en ce moment des épreuves d'une réimpression d'une de mes sottises d'autrefois. Il se fait dans mon esprit un commentaire perpétuel à ce sujet. Cela me rajeunit et me fait souffrir parce que je lis entre les lignes. Il y a trois ans que je n'ai plus de but.* »

(*29 octobre 1856*).

rmen, *Colomba*. Toutes ces œuvres ne dépassent s deux cents pages. D'autres sont encore plus èves : *Matteo Falcone*, *la Vénus d'Ille* [1], *le Vase rusque* — une de ses plus admirables nouvels, à mon gré la plus parfaite. *L'Enlèvement de Redoute* enfin est traité en une quinzaine de uillets.

En même temps, la personnalité de l'auteur s'efice de plus en plus. Quelqu'un introduit à la nouelle, présente les personnages et se retire : c'est out le contraire du romantisme. Tout l'intérêt se disose autour de ses héros. Une gradation savante et nte se fait ; un développement presque mathématiue et, malgré tout, d'un art accompli, distribue l'émoion du drame. Une harmonie parfaite s'établit entre e sujet et le ton des personnages. Dans cette France, ui est pourtant la terre classique par excellence de a nouvelle, personne n'a peut-être su mieux que lui e secret d'*empoigner* en quelques pages, souvent même en quelques phrases. Personne n'a réglé avec ne science plus exercée, avec une plus puissante obriété, le *drame* d'une histoire et n'a plus fortement tenu le lecteur en haleine. Il a su graduer ses ffets sans ruse, sans procédé. Dans ces cadres merveilleux que nous avait légués le XVIIIe siècle, destinés à contenir des sanguines, des pastels et de petites scènes sentimentales ou familières, il a fait entrer des tableaux entiers, tragiques et légers à la fois. On se prend à les lire, on se passionne à suivre leur intrigue dépourvue de toute sensiblerie, et l'on ferme le livre satisfait, cependant, ravi par l'admirable talent de

1. « *Avez-vous lu une histoire de revenants que j'ai faite et qui s'appelle « La Vénus d'Ille ? » C'est, suivant moi, mon chef-d'œuvre.* »

(*Corr. 18 fév. 1857.*)

cet honnête homme, qui est un conteur de vieil lignée...

II

Il fut avant tout, en effet, l'honnête homme. . ne sais pas d'écrivain, au siècle passé, pour donn autant que lui cette impression. Toute son œuvre est le témoignage le plus sûr. Sans doute, il n'e pas un gentilhomme, comme Chateaubriand, Lama tine ou Tocqueville, mais il embaume la vieil France, à la manière d'un Boileau ou d'un Racin Il n'avait pas leur caractère ; il ne partageait q quelques-unes des opinions, qui furent celles de c grands lettrés. Mais il possédait cette discrétion él gante, cet art d'écrire des chefs-d'œuvre sans avc l'air de le soupçonner, ce goût exquis qui parfun chacune de leurs phrases et qui vient de l'antiquit

Avec toute cette tradition, il était lui-même cepe dant. Il n'avait rien d'un pédant, en dépit de science : « Je me suis enfui d'Orléans où l'on voula me faire assister à la représentation d'une tragéd jouée hier chez mon confrère l'évêque par les sém naristes. C'était *Philoctète* en grec, avec les chœu de Mendelssohn. Je ne me suis pas senti le coura de faire semblant de comprendre, comme nos bell dames qui vont voir la Ristori. » Il écrivit un jo cette phrase, qui pourrait suffire à le peindre to entier : « Ennius a dit de Scipion qu'il était plein *fides :* or, il était, comme tous les grands homm romains, épicurien et matérialiste. » Cette maniè discrète d'exprimer son opinion sur les gran romains, en dit long sur le bénéfice spirituel moral qu'il avait retiré de son commerce avec l anciens.

Ainsi, tout nourri de sève classique, sur des pensers ouveaux, il fit des contes antiques : « Le moderne, isait-il, n'a jamais eu pour moi beaucoup de charies. » Il voulait sans doute exprimer par cette bouıde que l'enthousiasme et l'abondance romantiques 'étaient pas son fait. Mais il avait trop fortement la assion de l'étrange pour repousser les trésors que ıi offraient toutes ces contrées dont on avait fait à ›eine mention, aux siècles précédents. Dans son euvre, malgré cette phrase ambiguë de sa correspon-ance, il y a peu ou point de sujets antiques. Si l'on xcepte *la Chronique de 1572*, il n'est peut-être pas ıne de ses nouvelles pour raconter des événements ıntérieurs au début du XIXe siècle.

C'est à la fin de sa vie seulement qu'il abandonna e moderne ; mais il le délaissa en même temps que a littérature d'imagination. « J'ai tant fait de romans, écrivait-il à l'une de ses inconnues, que je n'aime plus que l'histoire. » Aux dernières années de son existence, si généreusement égoïste, alors qu'il avait accompli toute l'apparence des rêves qu'il avait pu former, alors que, n'ayant jamais connu les grosses souffrances, il avait atteint sans secousses, sans efforts, aux honneurs, il en était venu au découragement. Il n'osait plus cultiver, pour son propre compte, ces vieilles lettres françaises. Il préférait jouir des chefs-d'œuvre et se croyait indigne de composer, à force d'exigences envers lui-même. Son œuvre lui apparaissait, en toute sincérité, sinon mauvaise, au moins quelconque et inutile. Il ressentait la rancœur qu'amène l'achèvement d'un livre. A ne pas réagir, par coquetterie, par dandysme et aussi, en toute bonne foi, il finit par dédaigner toute vanité littéraire. L'histoire et la linguistique étaient « les seules choses » qui l'intéressaient, à la fin de sa vie.

Il écrivit des livres d'histoire ; il devint une ma-

nière de Salluste français, polissant son expression pour la rendre sans éclat et sans ornement, la plus conforme à sa pensée, c'est-à-dire, à son sens, la plus artiste. « Nourri des vieux auteurs français, tout imprégné de Brantôme, de Rabelais et de Montaigne, ayant puisé dans les vieux chroniqueurs la science des vieux mots, originaux, topiques, pleins et massifs, il composa des œuvres admirables dans une manière saine, simple, pleine de concision et de fermeté [1]. »

La *Guerre sociale*, la conspiration de Catilina demeureront ainsi des modèles historiques, infiniment rares, et comme l'on en trouve fort peu dans ce pays de France, où l'histoire n'est trop souvent qu'une polémique. Les portraits qu'il traça resteront comme les profils très purs d'un médaillier romain, et les anecdotes, enchâssées dans l'ensemble de cette œuvre, fourniront toujours des pages d'anthologie.

Aussi bien, il étudia les peuples que l'élite même de ses contemporains ignorait. C'est ainsi que, le premier en France, autant qu'on peut dire, — est-on jamais sûr d'être le premier quelque part ? — il fit connaître la Russie intellectuelle et pittoresque (*Mélanges historiques et littéraires*, 1855 — *Les faux Démétrius*, 1854). De même, *Les Cosaques d'autrefois*, tout ce livre qu'il composa avec des vies héroïques, est précieux. Sans doute, il n'a pas grande renommée, alors qu'il n'est pas éloigné de valoir les plus belles pages de Plutarque, mais les héros qu'il célèbre sont trop lointains et trop différents de nous-mêmes, pour nous attacher et demeurer longtemps dans notre souvenir.

On comprend, après cela, que ce pur artiste ait goûté cette science ; il en avait fait tout un art merveilleux et pouvait consoler ses vieilles amertumes à

1. Sainte-Beuve.

eindre les scènes du passé. Ce grand enfant, égoïste vec délices, extraordinairement intelligent, curieux ns limites, gâté par la vie, ne se satisfaisait plus e rien. Il avait connu, au jugement du public, toutes s joies littéraires puisqu'il avait été célèbre avant ente ans et académicien vers la quarantaine. Il occu-ait une situation très en vue d'homme du monde, vait goûté à toutes les bonnes fortunes des salons, ossédait l'occupation qui convient à un bon esprit our ne pas se dégoûter de l'existence, suffisante ans être absorbante, honorifique et malgré cela ne réant pas de contrainte. Enfin, l'Empire était arrivé t, jusqu'à sa mort, il en fut l'enfant gâté, un peu 'enfant terrible, choyé par l'Impératrice, estimé de 'Empereur, comblé d'honneurs, qui l'embarrassaient même légèrement. Le jour où il fut nommé à l'un des grades les plus élevés dans l'ordre de la Légion d'Honneur fut un de ceux qu'il marqua d'un caillou noir. Il s'effrayait des dignités.

Vers cette époque « c'était un homme grand, droit, pâle, et qui, sauf le sourire, avait l'apparence d'un Anglais ; du moins il avait cet air froid, distant, qui écarte d'avance toute familiarité. Rien qu'à le voir, on sentait en lui le flegme naturel ou acquis, l'empire de soi, la volonté et l'habitude de ne pas donner prise. En cérémonie surtout, sa figure était impassible. Même dans l'intimité, et lorsqu'il contait une anecdote bouffonne, sa voix restait unie, toute calme, jamais d'éclat ni d'élan ; il disait les détails les plus saugrenus, en termes propres, du ton d'un homme qui demande une tasse de thé... »

III

Ce portrait, qui fut tracé par Taine, présente en pleine lumière Mérimée. Il aurait sans doute besoin de quelques retouches, car l'écrivain modifie quelque peu l'apparence du mondain. Grâce aux correspondances diverses que l'on a publiées depuis sa mort, sous sa signature, nous pouvons pénétrer dans l'atrium de cette intimité, dont bien peu de privilégiés dépassaient le seuil. Et c'est un Mérimée quelque peu nouveau qui apparaît à leur clarté [1].

Toutes ses œuvres, si diverses et si harmonieuses ne nous permettaient pas de tracer, à coup sûr, son portrait définitif. A même ses contes, ses romans, ses essais et ses livres d'histoire, nous ne pouvions guère que saisir au passage quelques-uns de ses gestes. Sa littérature ne nous offrait que des croquis, des esquisses, qui se raccordaient mal avec son caractère et semblaient parfois se contredire, à cause des solutions de continuité. Le plaisir qu'il prenait « à observer les variétés de la nature humaine » ne nous le révélait pas en entier. C'est à peine si deux de ses personnages revêtaient quelque chose de son âme, Saint-Clair dans le *Vase étrusque* et Darcy dans la *Double Méprise.*

Mais ces bribes de confession, qui semblent bien involontairement glissées de sa plume, accroissent encore le malaise ressenti devant sa personnalité mystérieuse. Lui-même a conté ainsi cette inclina-

1. Il faut lire le beau livre que vient de publier M. Lucien Pinvert, un pieux et libre mériméiste, *Sur Mérimée* (H. Leclerc, 1908) *L'Inconnue de Mérimée*, un curieux ouvrage de M. Alp. Lefebvre sur Jenny Dacquin (Sansot, 1909).

on de son caractère: «... Il se *faisait* une étude de acher tous les dehors de ce qu'il regardait comme ne faiblesse déshonorante... Dans le monde, il obtint ı triste réputation d'insensible et d'insouciant... Il vait beaucoup voyagé, beaucoup lu, et ne parlait de ɔs voyages et de ses lectures que lorsqu'on l'exi;eait. » Aucune âme n'apporta jamais plus de soin à e dérober.

Etait-ce méfiance instinctive ? Etait-ce dissimulaion? Il semble bien que l'on puisse mettre au ɔompte de la méfiance le silence absolu qu'il gardait ɔfficiellement sur lui-même. Car cet ami et ce disciple de Stendhal, qui jouait les insensibles, était au fond un être exquis [1], qui reprochait seulement à l'existence de créer le contact avec beaucoup trop de gens: il ressentait cette mélancolie un peu particulière qui frappe souvent les heureux de ce monde. Mais il a laissé des lettres, publiées par paquets depuis trente ans, qui permettent enfin de fixer ses traits avec fidélité et de le libérer d'une légende désobligeante. La correspondance qu'il entretint avec quelques femmes d'élite, — « les inspiratrices de Mérimée », — comme les appela ce pauvre disparu, Hugues Rebell, nous le révèle ainsi qu'il était vraiment. A leur clarté, l'on peut obtenir la juste épreuve de sa physionomie.

Il avait écrit ses livres, un peu « par manière de tuer le temps ». Il l'avait fait, en esprit soucieux d'occuper avec intelligence sa vie, en homme de goût, en artiste, épris de sincérité, de clarté, de simpli cité et de beauté — mais de ce travail consciencieux il ne voulait laisser paraître que le résultat. Il eût méprisé les succès acquis par des moyens

1. *« Je serais désolé d'avoir causé une pensée triste à quelqu'un que j'ai aimé... » (Corr. 28 juin 1856).*

faciles [1]. Il ne se croyait pas de génie, mais assez d lettres pour composer des choses agréables, et asse d'érudition pour établir des œuvres historiques, sol dement étayées. Il pensait bien valoir, comme his torien, un peu plus que Lamartine : « Figurez-vous écrivait-il à son propos, que j'ai lu les *Entretiens* d Lamartine. Je suis tombé sur une vie d'Aristote, o il dit que la retraite des Dix mille eut lieu après l mort d'Alexandre. En vérité, ne vaudrait-il pa mieux vendre des plumes métalliques à la porte de Tuileries que de dire de pareilles énormités ? »

Il ne fut lui-même, absolument, on ne saurait tro le répéter, que dans ses lettres — ou plus exactemen encore, dans quelques lettres, datées un peu de tou les coins de l'Europe. L'une de ses correspondan tes, à qui il adressa les deux volumes des *Lettres une inconnue*, connut ainsi le meilleur de sa pensée Parce qu'il l'aimait, il le lui confia avec tout ce qu'i ressentait et tout ce qu'il jugeait comme des faibles ses. Ces travers étaient en fait, des qualités. Il y révé lait cette chose, qu'il lui semblait abominable de lais ser paraître — qu'il avait un cœur. Pendant au moin trente ans de sa vie, il dit ainsi à cette amie se pensées les plus intimes, comme à la seule femme qui on peut les dire, et il confessa le reste de ces bon sentiments, ce qu'il regardait comme le superflu, au deux autres inconnues. Dans ces débris, il y aurai

1. Et cependant ses recherches avaient porté sur des point dont la savante et austère composition ne laissait pas de trac dans son œuvre historique. Il pouvait écrire à leur propos *« Lorsque je voulais écrire l'histoire de César, j'avais tan regardé et si souvent dessiné ses médailles et son buste d Naples que je le voyais très distinctement à Pharsale et mêm à Alexandrie. Il ressemblait comme deux gouttes d'eau à Lor Wellington, avec cette différence que le haut de la tête avai un plus grand développement, et qu'il était chauve comm M. de Morny. »* (*Corr.*, 1856.)

a encore de quoi tailler une autre belle âme.

Il apparaît dans tous ces vieux feuillets sans orgueil, bien plus intéressant que lorsqu'il revêtait son apparence mondaine. C'est le vieux garçon, un peu amer, d'être demeuré vieux garçon et très fier cependant de son rôle, qui se gausse, à la manière de Brantôme, son ami, des fâcheuses aventures survenues aux maris. Il aime ces chroniques de célibataire endurci. Il en veut à l'existence de n'avoir pas été celle qu'il l'eût souhaitée — et cela, malgré qu'elle l'eût comblé. Mais c'est le sort des meilleures natures, ce travers, et s'il jugeait encore, après cela, se devoir à lui-même de se plaindre, il montrait dans ses lettres que cette bouderie ne l'empêchait pas d'être reconnaissant à la vie des petites douceurs qu'elle lui accordait. Il aimait les arts. Il se plaisait aux beautés du passé. Sensuellement, il les goûtait et ne souffrait que pour avoir demandé, à toutes ces choses antiques, plus de formes. C'est qu'en réalité cet artiste était un philosophe, un peu à la manière des Grecs qui cherchaient dans la beauté le sens de la vie, un peu à la manière des libertins du XVIIe siècle, un peu aussi à la façon de M. Anatole France.

Il aima les livres, les tableaux, la musique, la nature, les femmes et les statues anciennes qui rappellent les plus belles d'entre elles. Sceptique, il fut un composé, moins rare qu'on ne le pense généralement, d'ironie et de simplicité, car le Mérimée qui se vantait d'avoir Don Juan dans sa parenté morale, était au fond, d'une manière charmante, romanesque et sentimental. Aucun amant passionné ne trouva de mots plus troublants et plus mélancoliques pour parler de la rupture qui advint, après une liaison de plus de vingt ans. Sa froideur — il n'avouait ces amertumes qu'à quelques âmes choisies — laissait percer souvent beaucoup de sensibilité. Elle n'était pas bien

difficile à découvrir sous le vernis de l'attitude.

Sa conception pessimiste de la vie, elle-même, ne l'empêchait pas d'exprimer des indulgences tout évangéliques. Il n'était pas tout à fait un gentilhomme, avec des qualités de race, car il lui manquait certaines de ces vertus que possèdent les héros de son contemporain, Octave Feuillet. Mais cet athée de bonne foi, qui vivait aussi noblement que s'il eût cru en la divinité, ce moqueur qui s'attendrissait et se dévouait, ce délicat et ce lettré, qui était la loyauté même, ressemblait assez à un *gentleman* de cette Angleterre, qu'il connaissait d'une manière si intime...

IV

Il a laissé une vingtaine de volumes, qui mériteraient tous de demeurer. La moitié, à peu près, retournera à l'oubli. La postérité est assez riche pour être prodigue. Autant que l'on peut essayer d'avoir une opinion à sa place, on peut dire qu'elle retiendra les grandes œuvres : *Carmen*, *Colomba*, les *Etudes sur l'Histoire romaine*. La *Chronique du règne de Charles IX* ne rentrera pas sans doute dans la complète obscurité. Elle deviendra peut-être un chef-d'œuvre, à l'usage des érudits et des curieux, que n'effraie pas la lecture d'un roman historique. Une dizaine de nouvelles accroîtront le trésor indestructible de la langue française, et sa *Correspondance* restera, témoignage suprême, qui débarrassera son image des extravagances qu'il se plut à accumuler autour de sa physionomie.

Dans ce XIXe siècle, pourvu de richesses littéraires si abondantes, son œuvre,ou au moins cette partie de

son œuvre, demeurera, comme une merveille, l'une des plus parfaites que l'on puisse rêver, pour le style, l'ordonnance et la matière, un petit jardin, à la française au milieu du Paradou romantique. Mérimée était peut-être, en effet, un génie qui n'osa pas, disons mieux, qui ne daigna pas. Pour cette raison, la postérité n'aimera en lui qu'un talent de premier ordre.

SAINTE-BEUVE

SAINTE-BEUVE

Cette année [1] fut féconde en centenaires romantiques. Elle se termine sur le grand anniversaire de Sainte-Beuve. Au souci passionné que l'on a pris, depuis plus d'un an, de réunir tous les documents inédits susceptibles encore d'être publiés, il faut reconnaître l'intention de commémorer dignement ce nom fameux dans les lettres françaises. On commence, à son propos, ces biographies importantes qui, auparavant, supposent le terrain de l'érudition à peu près entièrement défriché. Il faut nous incliner, au moins cette fois, devant le juste tribut d'honneur rendu. D'autres pays, qui n'ont peut-être pas autant d'autels, que nous-mêmes, à élever, dans ce temple du Goût, cher à notre Sainte-Beuve, savent mieux les présenter et les entretenir. Nous devons noter ce symptôme d'une ère nouvelle. Il n'est pas sans étonner en des temps comme le nôtre. Néanmoins, il ne peut que nous plaire. Il nous offre l'espoir de quelque adoucissement apporté à la sécheresse intellectuelle de l'époque. Il faut savoir se contenter modestement. Cultivons donc nos jardins.

1. Essai publié dans *La Quinzaine*, lors du centenaire de Sainte-Beuve.

I

Charles-Augustin Sainte-Beuve naquit le 23 décembre 1804, à Boulogne.

Quelques instants avant sa naissance, un grand tumulte avait agité cette ville. Le camp de Boulogne était à peine disloqué, lorsqu'il vint au monde. Mais il n'appartenait pas à une famille qui s'en était émue outre mesure. Son père, qui était mort le 4 octobre précédent, exerçait, en ce lieu, les fonctions de contrôleur principal des droits réunis et de directeur des octrois de l'arrondissement. C'était un homme d'études, égoïstement paisible et un peu dégoûté de la chose publique. Sa mère, une demoiselle Augustine Cailliot, alliait le sang de nos vieux marins à celui des marchands anglais. Ses ancêtres, au XVIIIe siècle, avaient rempli des charges administratives importantes. Un de ces Cailliot avait été maire de Boulogne ; un autre, procureur du roi en l'amirauté de cette ville.

Dans l'âme de l'enfant, par un de ces mystères indéchiffrables qui président aux lois de l'hérédité, toutes ces influences ataviques et de terroir allaient se retrouver. Il devait rassembler en lui les qualités, différentes jusqu'à l'opposition, qui avaient été celles de son père et de sa mère. Ces tendances diverses, qui déconcertent parfois ses critiques, trouvent ainsi leur explication. L'on peut même se rendre compte de ce phénomène, plus fréquent qu'on ne le pense, sans paraître céder à un besoin puéril d'expliquer jusqu'aux moindres nuances invraisemblables d'une personnalité, et rapporter, à chacune de ces influences la part qui lui revient dans la formation de son tem-

rament littéraire. Si, tour à tour dans sa vie, il s'ar-a à des doctrines morales absolues, puis à d'autres, gues jusqu'à l'évanouissement de leurs contours, st à l'empreinte de ses ascendants qu'il faut de-ander l'explication de ces apparentes contradictions. fut intransigeant et sceptique, puis sceptique et transigeant, changeant simplement tour à tour de epticisme et d'intransigeance. Il mêla le réalisme la poésie, et ces deux tendances qu'il exprima iccessivement — souvent même simultanément — flétaient celles des Sainte-Beuve et des Cailliot.

Dans l'enfance, alors que l'influence de sa mère exerçait immédiatement sur lui, il fut plutôt roma-esque et mystique, et toute sa vie même, il con-erva un je ne sais quoi de féminin dans les maniè-es, dans le cœur et dans l'esprit, qui révélait évi-lemment l'empreinte maternelle. Son voyage en Angleterre qu'il fit plus tard, l'étude de la poésie akiste qui en fut la conséquence, la révélation des paysages transparents des hautes régions écossaises ne firent que mettre au point cette disposition origi-nelle. Ces incidents développèrent, pour un temps au moins, cette tendance héréditaire. Mais, dès avant ces découvertes, il portait en lui ce sentiment enve-loppé et prêt à l'explosion, sous la moindre étincelle. Le foyer romantique préexistait en son être, de ma-nière inconsciente et faible. La mer, berceau de sa race, profonde et propice aux rêves, l'avait disposé à cette conception des choses.

De même, ces qualités de force, de netteté et d'har-monie, qui demeurent aujourd'hui son plus beau titre de gloire, aux yeux de la postérité, et qui, indi-quées dès ses premiers articles, prirent peu à peu le premier rôle dans son œuvre, ont leur origine cer-taine. Ces vertus littéraires, si essentiellement fran-çaises, en effet, dérivent sans aucun doute de l'in-

fluence de son père. Figure curieuse entre toutes, fonctionnaire incarnait le type véritable de l'honnê bourgeois de ce XVIIIe siècle, où il avait été élevé s'était formé.

Pendant les loisirs que lui faisaient ses occupatio de bureaucrate, Charles-François Sainte-Beuve plaisait en effet à cultiver son esprit. Il apparten à cette espèce de fonctionnaires, de plus en plus de tinée à disparaître, qui n'ont choisi l'administrati qu'avec l'assurance d'y trouver la sécurité matériel et des loisirs. Sous son égide, ils cultivaient, c sages d'un autre temps, leur esprit et vivaient da une intelligente médiocrité. Celui-ci aimait partic lièrement les belles-lettres, ces classiques pieuseme commentés par la grande école des humanistes fra çais du XVIIe et du XVIIIe siècle, qui se plaisaient parer de nouvelles grâces, un peu mièvres, les fo tes œuvres de l'antiquité. Nous possédons les titr de quelques-uns des livres qui composaient la bibli thèque de cet homme de goût. On sent qu'il les ava recueillis, pour le délassement de son esprit et po son ornement. Les uns, d'une édition choisie, o été conservés dans leur fraîcheur, encore qu'à cha que page un rien indique la familiarité d'une intelli gence. Entre ces feuillets, il flotte cette part immor telle d'une âme, qui demeure à jamais attachée au objets qui lui ont appartenu. Il existe même u Homère, annoté de sa main, qui nous prouve la pa faite connaissance qu'il avait de la langue grecqu Nous avons aussi un Virgile elzévir en quatre petit volumes. C'est celui-ci, souvent manié par le père – il en savait par cœur les plus beaux passages, — qu servit au fils pour son cours sur le poète des *Buco liques*. Du vivant de Sainte-Beuve aussi bien, un d ses amis retrouva, au cours d'une flânerie chez le bouquinistes, un de ces charmants *Almanach de*

ises, qui firent les délices du XVIIIe siècle, et qui ait appartenu à ce père si lettré. Il avait été annoté ec un goût délicieux. C'était d'ailleurs une de ses ies favorites d'orner ses livres préférés de *margi-ilia* et de petits papiers collés sur les bords.

Puisque les petites habitudes de l'humanité ne iangent guère ses modes — pour mieux dire, malgré temps — on le voit volontiers assis, se récréant, ec un peu de manie, le soir sous la lampe, à feuil-ter d'un doigt dévot ces poètes, qui étaient devenus s amis. Il connaissait, depuis de longues années, ur œuvre. Il aimait, un peu plus chaque jour, leur élicatesse d'expression. A chaque rencontre nouvelle, devinait un peu plus leur âme. Il traçait peut-être es commentaires, aux marges des poètes, avec les-uels il conversait quotidiennement, pour que son ils pût entrer à son tour dans la conversation et en rolonger, après que lui-même serait mort, le charme, qui l'avait grisé si longtemps.

L'enfant, privé par la mort impitoyable, au seuil de la vie, de la direction paternelle, cherche, dès qu'il est parvenu à l'âge d'homme, un vestige de la pensée de celui qu'il eût si tendrement chéri. S'il est écrivain, il interroge avec passion les papiers, les objets préférés, les traces qu'ont déposées à jamais ses habitudes dans la maison familiale, les livres qui furent ses amis. Et, c'est aux marges de ces exemplaires familiers qu'il peut le mieux renouer ce lien que la mort inexorable trancha trop brutalement. Les conversations d'un père avec les plus grands génies de l'humanité, que nous reconstituons par les notes écrites aux marges de leurs œuvres, aux marges de « son exemplaire », raniment pour nous la chère et grande figure, trop tôt disparue, lui redonnent la vie et nous replacent, miraculeusement, sous sa direction, qui semblait devoir nous manquer à jamais.

Il n'est pas douteux que ce soit, de la sorte, que l'esprit si vigoureux de Sainte-Beuve se soit ressaisi lorsque l'influence sentimentale qu'exercent toujours insensiblement sur nous les sollicitudes d'une mère s'atténue avec l'expérience. Dans ce *Port-Royal* et dans ces *Causeries du Lundi*, seules œuvres importantes de l'écrivain pour l'histoire littéraire — les autres ouvrages gardent surtout un intérêt biographique et psychologique — ce que nous retrouvons c'est cette grande tradition léguée par un lettré exquis à son fils, qui devait devenir, par une admirable fatalité, un littérateur. Il suffirait, pour expliquer la genèse de ces chefs-d'œuvre, de ces notes anciennes, laissées par Charles-François Sainte-Beuve aux marges étroites de chaque page de ses livres. Nous aurons d'ailleurs l'occasion plus loin de voir qu'il n'eut pas sur son fils posthume une influence uniquement littéraire.

II

Privé de son père, Auguste Sainte-Beuve grandit à Boulogne, « le long d'une plage en lutte assidue avec l'océan », comme Amaury, le héros de son roman, *Volupté*. C'est peut-être au spectacle monotone et éternel, se renouvelant, à chaque moment du jour devant ses yeux, qu'il dut cet instinct de volonté irréfragable, qui est la forme humaine de ce phénomène... Les apparents abandons de Sainte-Beuve, à la pensée de la plupart des maîtres du XIXe siècle, ne peuvent rien contre cette impression de ténacité personnelle qui finit par dominer, lorsqu'on vit quelque temps avec son œuvre. Il fut, à travers des avatars innombrables, une grande énergie intelligente,

d'autant plus robuste, qu'elle semblait plus souple. L'enfant « qui naquit en deuil », ne pouvait pas avoir comme ses pareils, l'enfance rieuse de ceux qui, autour de la table familiale, voient toutes les places harmonieusement occupées. A l'âge où les autres petits songent uniquement à leurs jeux et aux grands rêves chimériques, dont les livres d'images peuplent leur jeune cerveau, il était déjà mûri. La mélancolie d'un foyer à demi détruit lui avait donné la tranquillité méditative des enfants qui n'osent courir par les pièces d'une maison où la mort a passé. Il vivait d'histoires familiales et de légendes que lui contait une de ses tantes. En quelques vers, assez mauvais, il nous a laissé un joli portrait de cette femme intelligente, bonne et belle [1].

Grâce à son secours, il peuplait ainsi son esprit de tout un petit monde d'autrefois. Ces vies éteintes, qui ressuscitaient devant lui, le façonnaient à comprendre l'existence. Elles lui donnaient, dès l'enfance, le sens des grands événements qui la composent. D'une part, il prenait ainsi contact avec les réalités. De l'autre, n'éprouvant pas cette passion que l'on ressent, vers cet instant de la destinée, pour le jeu et le mouvement, il se plaisait déjà à l'étude. Il vivait d'une vie intérieure, extraordinaire, si l'on songe que tout ceci se passait avant sa dixième année. Au moment de sa première communion, il traversa fatalement une crise mystique, très fervente, qui s'atténua assez vite. Mais elle le marqua plus profondément qu'il n'arrive de coutume. Par la suite, elle le ressaisit à plusieurs reprises. Elle faillit même devenir un sentiment raisonné vers ses vingt-cinq ans. La mort seule des plus chères illusions, créées et nourries par les deux et uniques grandes

1. *Les Consolations.*

tendresses de sa vie put la faire disparaître. Il déses péra à jamais le jour seulement où son amitié pou Lamennais se brisa et où son amour pour Mme Hug mourut, dans la rude tourmente que l'on sait.

Il avait commencé ses études dans sa petite vill où l'on hume la brise marine et le goudron. Dan la modeste pension des Blériot, où il fréquentait, remportait tous les prix. A quatorze ans, la rhétori que achevée, il avait épuisé la science que ses maî tres pouvaient décemment lui enseigner à cet âg En septembre 1818, il arrivait à Paris, chez un d ses oncles, qui tenait un commerce de vin, plac Dauphine.

Celui-ci avait, au temps du Directoire, obligé u ancien chanoine de Tours. L'homme s'appelait Pierre Jacques-Michel Chasles et logeait tout proche Saint Jacques du Haut-Pas. Défroqué aux premiers jour de la Révolution, et devenu par la suite Convention nel et Montagnard, l'ancien prêtre avait été traqué, a moment où la société française reprenait un peu d tenue. L'oncle, en attendant qu'il pût faire entrer so neveu dans un des nouveaux lycées napoléonien voulut donner à la science de cet enfant, qui l'enor gueillissait, un petit air parisien et lui préparer ains de nouveaux succès. Comme il savait que la marchan dise que débitait Chasles était le latin, en homm pratique, il conduisit dès les premiers jours, l'enfan chez l'ancien chanoine, heureux que les service qu'il avait jadis rendus, de manière désintéressée, à l'homme politique pussent enfin être acquittés, d cette manière, par le savant. C'était pour lui un méthode comme une autre de rentrer dans ses avances : « Voici — dit M. Léon Séché dans le bel ouvrage qu'il a consacré à Sainte-Beuve[1] — comment l

1. *Sainte-Beuve*, 2 vol. ; « Mercure de France », 1904.

tur auteur des *Lundis* devint l'élève de Chasles. ›lui-ci avait un fils qui avait quelques années de us que Sainte-Beuve. Le jour où notre écolier lui t amené par son oncle et sa mère, il pria Phila- ›te — car c'était lui — de leur donner à tous trois ne idée de ses connaissances, et Philarète, monté ur une table, se mit à déclamer, sans aucune défail- ınce de mémoire, tout un chant d'un poème anti- ue, latin ou grec. »

L'enfant avait mieux que de la mémoire, on le ait, et le maître était heureusement capable d'un utre enseignement. Il doit être beaucoup pardonné l'ancien chanoine pour avoir au moins contribué à ormer ces deux grands esprits, qui s'appelèrent Phila- ·ète Chasles et Sainte-Beuve. Auprès de lui, les deux enfants prirent ce goût des humanités, qui devient facilement une passion, avec l'âge. Ils lui durent un peu, ce qui est mieux encore, de cette liberté d'es- prit dont il avait eu une part trop grosse, pour son malheur, dans l'existence. Elle devait se trouver plus harmonieusement distribuée en ses élèves. Bien loin de détruire l'économie de leur intelligence, elle devait la rehausser. Aussi, Sainte-Beuve regardait-il comme un des plus doux moments de sa vie, ces heures juvéniles d'humanisme et de raison, qui, pour s'être présentées au seuil de sa véritable formation intellectuelle, avaient contribué peut-être à l'orien- ter pour jamais.

Pour le curieux qui se plaît à reconstituer ces grandes existences littéraires, avec un rien de cette bonhomie admirative qui fait l'agrément du Plutar- que, traduit en notre langue, c'est un délicieux sou- venir à reconstituer, que cette visite de l'oncle et du neveu chez le savant régicide. Elle a bien sa place entre l'excessif débraillé des gens de lettres du XVIIIe siècle et l'excessive niaiserie d'attitude des

pontifes du romantisme. J'éprouve même un véritable regret que cette scène ne nous ait pas été conservée par la gravure. Le sujet en eût été sans doute vulgarisé, mais, néanmoins, il n'eût pas manqué de caractère.

Pour la rentrée des classes, Sainte-Beuve fut inscrit à l'une de ces pensions qui envoyaient leurs élèves suivre les cours des lycées. Pendant les cinquante ou soixante premières années du XIXe, ce furent elles qui fournirent à l'Université ses meilleures gloires — depuis le grand critique jusqu'à Taine.

De la pension Landry, il venait suivre les cours de Charlemagne. A l'ombre de la vieille église Saint-Paul et Saint-Louis, il fit de nouveau, dans le vieux lycée aux cours moroses, sa troisième, sa seconde et une rhétorique. Ce fut dans cette classe qu'il eut comme professeur Dubois — le fondateur prochain du *Globe* et l'une des influences de sa vie, au moment où elle s'orienta. Elle apparaît comme la transition et le lien entre celles qu'il subit comme élève et celles qu'il accepta comme homme.

La première des influences viriles qui le marquèrent fut celle de Daunou. Elle s'exerça, de façon accidentelle, pour ainsi dire. Elle n'en semble pas moins une des plus importantes. J'irais volontiers jusqu'à dire qu'elle fut, avec celle de son père et de Chasles, la plus importante. Ce fut par elles qu'il acquit le sens du XVIIIe siècle et qu'il en continua glorieusement la tradition parmi nous.

Daunou, pour le jeune homme qui arrivait de sa province, incarnait en effet le talent qui a triomphé. Encore que son étoile eût un peu pâli, il demeurait, pour un Boulonnais ambitieux, intelligent, et ami des lettres, une des gloires de la ville natale. Lorsque Sainte-Beuve fit sa connaissance, en 1819, il était re-

ré de la politique et vivait au milieu des spécula-ons de l'école sensualiste. Il s'occupait aussi des ·rchives de l'Empire et recevait chez lui la plupart es idéologues, qui avaient survécu à l'Empereur, ·ur grand ennemi. Son commerce était plein de harmes, amène et savant. Une douceur légèrement léricale se traduisait pour ses amis en politesse et n serviabilité.

Le milieu était, à souhait, sceptique et, néanmoins, e haute moralité. Pour le jeune provincial, fraî-hement débarqué, l'accueil de Daunou constituait · meilleur appoint possible. Dans cette société, l se fit des relations et une expérience. Il se trouva, ·n contact direct, avec les savants à qui les maîtres le la pensée française du XVIII[e] siècle avaient trans-nis le flambeau. Auprès d'eux, il rencontra ainsi la ›ure tradition philosophique d'Helvétius et de Con-lillac; et il racontait lui-même, par la suite, que ·ette éducation buissonnière l'avait empêché de ›rendre goût au cours que lui faisait officiellement M. Damiron. On peut l'admettre sans peine.

Il trouvait une volupté plus parfaite à se rendre aux cours de Magendie, de Robiquet et de Blain-ville, au Palais-Royal où M. de Tracy l'avait amené. Il apprenait la physiologie, la chimie et l'histoire naturelle. En même temps, il lisait les mémoires révo-lutionnaires, recueillis d'une manière impartiale, ceux de M[me] Campan et de M[me] Roland, ceux de Rabaud-Saint-Etienne et de Riouffe, d'autres encore, tous ceux parus à cette époque, et il contrôlait, auprès des survivants de la tourmente révolutionnaire et de l'épopée impériale, ces témoignages. Le 3 novembre 1823, ayant terminé ses classes, il prenait sa première inscription de médecine.

II

Toutes ces influences l'avaient préparé pour les travaux intellectuels. Vers 1820, en un temps où l'on faisait encore de fortes études classiques, il avait été un de ceux qui avaient le mieux profité. D'autre part, les relations qu'il avait eu la chance de nouer, lui avaient ouvert l'esprit sur beaucoup de sujets spéciaux. Il semble même qu'à ce moment, il ait eu une hésitation sur le choix de sa carrière. Les sciences naturelles et physiques, amoureusement observées et rigoureusement déduites par tous les hommes remarquables qu'il fréquentait, exerçaient sur lui un attrait, à peu près aussi puissant que les bonnes lettres. C'étaient peut-être les conseils de M. Destutt de Tracy qui venaient de le décider à choisir la carrière médicale. De même, la sollicitude pratique de Mme Sainte-Beuve à son égard, avait eu vraisemblablement aussi sa part dans cette décision. Mais cette femme, qui était de race romanesque, avait transmis presque contre son gré, un sang trop ardent à son fils pour qu'il se contentât de ces froides études. Il existait dans le cœur du jeune homme des aspirations trop fiévreuses pour qu'il s'adonnât uniquement à l'étude de la science.

Il y avait à peu près un an qu'il avait commencé ses études médicales, lorsqu'il vint trouver son ancien maître, M. Dubois. Celui-ci avait fondé le *Globe* quelques semaines auparavant. Les premiers numéros s'étaient trouvés très favorablement accueillis La part de rêve et d'espoir ambitieux, qui frissonne à tous les souffles, dans notre cœur de vingt ans s'exalta chez Sainte-Beuve à cette nouvelle. En com-

mençant ses études scientifiques, son enthousiasme avait uniquement envisagé les beaux côtés de cette voie. Au bout d'une année, il portait déjà des rancœurs qu'il se sentait le besoin de crier, pour se soulager et trouver un conseil.

Dubois a lui-même conté cette scène, où se peint à merveille la première désespérance romantique de Joseph Delorme. « J'étais malade et au lit, et le jeune homme assis à mon chevet me peignait ses dégoûts, et cependant la nécessité d'un état, ses rêves littéraires, l'impossibilité de s'y livrer. Je le relevai et, sans le précipiter dans la carrière si hasardeuse de la presse, où la persécution m'avait jeté, je lui prêchai la constance dans sa profession de médecin, en lui montrant des heures possibles à réserver, au moins longtemps encore, comme une prière et un culte à son dieu secret. De confidence en confidence, le Joseph Delorme, que nous avons connu depuis, se révéla tout entier : une sombre mélancolie, une volupté toute sensuelle et triste dans les satisfactions, une imagination suscitée par l'élan lyrique de tous les grands poètes nationaux ou étrangers, tous emportés dans le même mouvement, les doctrines d'Helvétius et de Hobbes, dévoraient cette jeune âme. Ma philosophie déiste, puisée dans Rousseau, habituée à l'optimisme et à la réalisation chrétienne, s'attendrit et attendrit en même temps l'élève qui se confessait à son ancien maître. Je lui proposai alors de s'essayer au *Globe*... »

C'est à la suite de cette conversation que Sainte-Beuve débuta dans les lettres. De point en point, il suivit — au moins pendant quelques années — les conseils de sagesse que lui donnait son ancien maître. Jusqu'à la fin de 1827, il prit ses inscriptions en médecine : c'est même pendant ces années d'études qu'il eut « l'honneur d'être *roupiou* sous Dupuytren ». Concurremment, il donnait au *Globe* ses premiers

articles, que Dubois a admirablement jugés au cours de ses *Souvenirs :* « La main du jeune écrivain se façonna vite... Le style de Sainte-Beuve se montrait là ce qu'il eût dû rester toujours, et ce qu'il est redevenu depuis les *Causeries du Lundi*, avec une liberté, une grâce, une sobriété supérieures, précis, ferme et dégagé de toutes ces fausses recherches et de ce luxe d'images un peu empâté qu'il contracta dans son passage à travers l'école romantique et dans le commerce des Hugo et du Cénacle... »

Mais il trouva, dans ces essais d'amateur, un encouragement tel, qu'il délaissa bien vite complètement la médecine. De la fin de l'année 1824 à la révolution de Juillet, il fut le collaborateur assidu du journal.

Lorsqu'on relit ses articles de ce temps, ils semblent aujourd'hui encore d'une belle tenue littéraire. Quelques-uns même sont déjà remarquables. Retrouvés manuscrits, ils eussent pu paraître les brouillons de quelques-uns des futurs *Lundis*. Tour à tour, ils traitent les sujets les plus variés. L'écrivain a déjà la charmante variété de thèmes qui constituera, au temps de sa gloire, sa meilleure autorité sur le public. Tel article est consacré à des mémoires; tel autre, à des récits de voyages. Certains encore traitent d'œuvres purement littéraires, rééditées ou nouvelles. Et, comme avant qu'ils ne fussent imprimés, Dubois les relisait toujours, c'est peut-être à ce contrôle sévère que Sainte-Beuve doit d'avoir acquis cette conscience inflexible qu'il apporta toute sa vie à son métier d'écrivain. Ainsi, un jour viendra où, maître à son tour, il pourra écrire à son ancien directeur, sans aucune flatterie, que les années passées auprès de lui ont été « de celles où l'on a acquis ce que l'on ne fait plus ensuite que prolonger et séparer au dehors ».

En vérité, c'est bien au cours de cette période de

ollaboration fidèle au *Globe* que son apprentissage e termina. Il devait à Mme Sainte-Beuve l'état d'âme omanesque et mélancolique, pour mieux dire fémiin, qui le disposera au romantisme. Aux reliques ntellectuelles de son père, à Chasles, à Daunou et à on cercle, reviendra le meilleur de sa pensée, gardé ur de toute folie romantique. A Dubois, à sa discioline un peu lourde, mais judicieuse, il doit maintenant de savoir écrire. Pour connaître le Sainte-Beuve nûri, auprès de qui nous nous attarderons plus volonliers, il ne nous reste plus qu'à l'accompagner dans a vie, au cours de la période qui va de 1828 à 1839 [1]. Entre ces deux dates, il souffrira beaucoup, connaîtra les grandes angoisses sentimentales et spirituelles. Mais il ne gardera de ces aventures douloureuses qu'un souvenir charmant, grâce auquel il deviendra le conteur qu'écoutent de préférence aujourd'hui, les lettrés et les gens de goût, ses cadets d'expérience.

Tous les articles que Sainte-Beuve avait publié au *Globe* correspondaient à cette période de tâtonnements, pendant laquelle un écrivain se cherche lui-même. L'occasion et l'actualité lui fournissaient à peu près uniquement ses sujets. Dans le nombre cependant, il s'attachait plus particulièrement à certains, qui satisfaisaient à la fois son goût et sa curiosité. C'est ainsi que quelques-uns d'entre eux avaient été consacrés à des réimpressions d'œuvres du XVIe siècle, ou à des commentaires les concernant. Dès ce moment, il semble s'être plu notoirement à étudier cette époque.

A peu près vers le même temps, par une coïncidence heureuse, l'Académie proposait pour le prix d'élo-

1. Août 1828 : *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVIe siècle* — 1837-1838 : Cours de Sainte-Beuve à Lausanne sur Port-Royal.

quence, un discours sur l'histoire de la langue et de l littérature françaises, depuis le commencement d xvie siècle jusqu'en 1610. Au cours d'une de ses cau series avec Daunou, le vieil Oratorien défroqué, l'éru dit passionné engagea son compatriote à prendre par au concours. Le jeune homme accueillit le conseil mais selon son tempérament. Ce serait en effet ma connaître Sainte-Beuve que de penser qu'il fut jamai susceptible de participer à un tournoi d'éloquence Il y avait en lui un fonds trop solide, dès 1827, pou se contenter de traiter un sujet d'histoire littérair par la rhétorique : de plus, dans son art, il eut tou jours un besoin de flâner qui nous a valu ses œuvre les plus admirables.

L'eût-il voulu, d'ailleurs, qu'il eût sans doute ét incapable de traiter aussi légèrement un sujet auss vaste. Sans doute, avec une vigueur de synthèse, un ampleur à peu près unique, il eût pu ramasser so sentiment sur une époque en quelques pages. Trois ou quatre, sur les quarante que comportent généralement de tels exercices, lui eussent suffi. Mais la conscience qu'il apporta toujours à appuyer minutieusement ses jugements, à préparer ses larges conclusions, le fit vraisemblablement réfléchir, à ce moment, qu'un discours était insuffisant pour faire œuvre d'érudition solide et durable.

Nous avons toutes raisons de penser que de telles réflexions le décidèrent à abandonner l'idée du concours. Il transforma ce beau sujet en un ouvrage de longue haleine : « Avant de faire un discours sur l'histoire de notre littérature à cette époque, écrivait-il l'année suivante, en publiant son livre [1], je

1. Août 1828, *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVIe siècle.* — Sautelet et Mesnier, éditeurs : 396 pages.

sentis le besoin de connaître cette littérature ; je commençai naturellement par la poésie, et le sujet me parut si intéressant et si fécond que je n'en sortis pas. » On achève de se rendre compte, en lisant cette phrase. Mais si elle justifie notre sentiment, elle laisse dans l'ombre, volontairement peut-être, certaines autres considérations, qui pesèrent certainement sur sa décision.

Au moment, en effet, où Sainte-Beuve, préparait le *Tableau*, il avait une conscience plus assurée de son inclination intellectuelle, de son talent et de son ambition. Sa personnalité, pour être susceptible de se transformer, existait dès ce moment. Et ses vingt-cinq ans, si studieux et si solitaires, participaient dès lors, à la vie intellectuelle du moment. Il vivait retiré, mais n'avait pas été sans entendre au moins l'écho de la bruyante griserie littéraire qui secouait, dans Paris, tous ses frères d'âge.

La jeunesse de 1830 se groupait. Il flottait dans l'air un parfum capiteux de poésie, qui enivrait les uns et irritait les autres. Tout le monde le respirait : n'en eût-il eu vent que dans la salle de rédaction du *Globe*, Sainte-Beuve eût encore été forcé d'en sentir monter jusqu'à lui la senteur, par les cris de colère de ceux qu'elle incommodait dans ce milieu. Mais, parmi tous ces vieux universitaires, tous ces idéologues qui avaient traversé l'Empire sans se laisser prendre à la beauté de sa gloire, classiques en littérature, classiques en poésie, classiques dans le moindre de leurs gestes, formés aux leçons d'une antiquité mal comprise et d'un classicisme énervé, devenu purement formel, le sentiment du Benjamin de la maison ne pouvait plaire. Il humait trop sensuellement ce parfum de printemps : il se trouvait brusquement animé des mêmes passions que tous ces poètes, qui secouaient le vieil édifice corinthien, aux

lignes dégénérées. Secrètement, dans son cœur, il approuvait le manifeste de *Cromwell ;* et, s'il garda une mesure peu fréquente parmi les romantiques, dans l'expression de son sentiment, — par prudence et timidité tout à la fois, — il n'en était pas moins, dès ce temps, acquis aux théories nouvelles.

Il existait une autre raison secrète, pour laquelle il s'adonnait avec tant d'ardeur à son travail sur le XVIe siècle. L'ambition avait grandi dans l'âme de l'amateur qui signait les petits articles du *Globe*. A s'occuper si souvent des poètes, à respirer l'ambiance de l'époque, il avait pris le désir de participer lui-même au mouvement poétique, d'une manière plus active. En lisant ces jeunes écrivains, ses compagnons d'âge, qui lançaient sur le monde étonné leurs premières œuvres frémissantes, ciselées et débordantes de vie, il se répétait le mot sublime : « Et moi aussi, je suis poète ! » Calcul et sensibilité firent de lui un des fervents du Cénacle. Dès février 1827, il fréquentait assidûment chez Hugo ; et cette camaraderie ne dut pas être sans influer sur les conclusions de sa critique.

L'auteur des *Orientales*, qui voyait toujours énorme et magnifique, célébra le génie poétique de son ami. Il employa les hyperboles, dont il usa toute sa vie envers les jeunes auteurs. Il déclara à Sainte-Beuve qu'il serait un grand poète — lui aussi. Et comme il aimait les comparaisons, les rapprochements, tout le cliquetis éblouissant des mots juxtaposés et des siècles bouleversés, au gré de sa fantaisie, il salua en Sainte-Beuve, membre du Cénacle, le Joachim du Bellay de la nouvelle Pléiade.

Si l'auteur du *Tableau* avait eu l'âme foncièrement romantique, à ce moment, c'en eût été fait de son livre. Il fût devenu l'œuvre d'imagination, qui eût contenté l'insuffisante érudition des nouveaux venus.

Mais il aimait trop la vérité pour se satisfaire aussi aisément que ses amis. Il consentait à ce que son travail fournît assistance pour la campagne qu'ils menaient. Il ne voulait pas néanmoins, de sang-froid, écrire un ouvrage qui eût convaincu uniquement les convertis de la veille. Le manifeste de *Cromwell* avait été l'air de clairon sonnant l'assaut des positions ennemies. Il avait suffi à donner l'élan. Maintenant, c'était aux arguments solides, serrés comme des bataillons en masse, à assurer la victoire. Voilà ce que Sainte-Beuve comprenait, au mieux des intérêts de son groupe — et surtout des siens.

C'est grâce à cette sagesse qu'après plus de soixante-dix ans, le *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVIe siècle* demeure une œuvre qui étonne encore. Sans doute, depuis elle, on a beaucoup appris sur la Renaissance et sur la Pléiade. On a fait de si nombreuses découvertes de détails que le livre, toujours excellent pour le fond, n'est plus à l'usage de ceux qui veulent travailler l'histoire littéraire de ce temps. A ce propos, je ne puis suivre M. Léon Séché, lorsqu'il parle de le mettre au courant des derniers travaux scientifiques. Faire ce qu'il a dessein de réaliser serait un sacrilège. Une telle tâche accuserait trop les rides inévitables, creusées par le temps sur sa face. Et ce serait dommage. Car l'œuvre demeure, pour le lettré du grand public, la meilleure à lire, la plus profitable, celle qui donne le mieux le goût de ces poètes exquis. Elle est, aujourd'hui encore, celle où nous les voyons revivre avec la plus parfaite réalité. Jamais on ne nous peindra de manière plus fidèle Ronsard, du Bellay, Baïf, Belleau, Jodelle, ces artistes étranges d'une époque extraordinaire, où se mêlaient le raffinement, la brutalité, la mièvrerie, la naïveté, le

pédantisme et le charme, tout ensemble la joie et la mélancolie de vivre.

Etudier l'œuvre qu'ils avaient assumée, c'était mettre en lumière celle que reprenaient les romantiques ; c'était leur tendre la main, par-dessus deux siècles de classicisme. Par là, le livre acceptait le fardeau toujours périlleux d'être un livre d'actualité. Mais la finesse de Sainte-Beuve, semblant, pour faire plaisir à ses amis, s'enivrer comme eux, fut de doter d'une tradition ces révolutionnaires, qui ne voyaient guère plus loin que leur enthousiasme. Aux yeux du grand public, cette habileté donna du prestige à ces écervelés.

Au reste, les nécessités que lui imposait un tel plan s'accommodaient parfaitement de ce que comportait l'étude raisonnée de l'époque. L'écrivain, en analysant la formation de la Pléiade, à quels besoins avait répondu cette formation, ses principes généraux, les nouveautés qu'elle apportait dans la poésie française, justifiait par des rapprochements, plutôt suggérés au lecteur que marqués, la nouvelle école qui, à deux siècles de distance, surgissait à un moment à peu près semblable d'épuisement poétique.

Il me semble, après tout ceci néanmoins, que si l'on approfondissait les vraies raisons qui avaient décidé Sainte-Beuve, à traiter d'une manière aussi actuelle ce sujet, vraisemblablement libéré à jamais des polémiques, par le recul, ce serait encore des causes égoïstes qui expliqueraient le mieux ce rien du modernisme qu'il y introduisit. En admettant même que son amitié pour Hugo ait pu influer sur la composition de l'ouvrage, il garda cependant en ce moment une raison assez calme pour demeurer lui-même. Toutes les pages consacrées dans son œuvre à ce sujet tendent à prouver que ce prophète du romantisme fut très peu romantique. Cette corde de son

instrument eut toujours très peu de résonnance. Il se fatigua chaque fois qu'il voulut en toucher [1]. Il avait si peu d'idées communes avec ses compagnons, ce voltarien, classique et athée. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'au temps même de son apparente ferveur, alors qu'il publiait le *Tableau*, il écrivait, à la *Revue de Paris*, ses études si sympathiques à l'école de 1660. Il portraiturait, avec un respect attendri, Boileau, Racine, La Fontaine, et il appelait le XVII[e] siècle « le grand âge littéraire ». Dès ce temps, il pensait qu'il y a plus d'un point de vue sur les mêmes choses.

En réalité, s'il vint au romantisme, c'est qu'en 1829, ainsi que je le disais plus haut, il se croyait poète. Il pensa profiter de l'engouement que suscitait la nouvelle génération poétique et prendre sa place à côté de Hugo, de Lamartine, de Vigny et de Musset. Ce fut vraisemblablement la plus grande erreur de sa vie : à lire les vers qui composent *Joseph Delorme* (1828), les *Consolations* (1830), on s'en rend facilement compte. Elle doit être imputée au milieu dans lequel il vivait, à ce *gran disio d'eccellenza* [2] qui précède dans le cœur de tout véritable écrivain, le moment même où il trouve sa voie. Il faudrait sans doute ajouter encore à ces deux raisons une troisième qui a son importance, à quelque point de vue que l'on se place d'ailleurs pour la résoudre : l'amour qu'il ressentait pour Adèle Hugo ne pouvait avoir d'autre expression que la poésie.

1. Cf. ses lettres à Hugo d'août à novembre 1829, datées de Londres et de Cologne (*Revue de Paris*, 15 décembre 1904). — Dans le même ordre d'idées, il est curieux d'étudier toutes les variantes du *Tableau* citées par M. Gustave Michaut dans ses *Études sur Sainte-Beuve*.

2. Boccace.

III

A jouer ainsi avec ce feu, sacré pour beaucoup de ses camarades, cette âme de grand classique se troubla plus qu'il n'était de sa volonté et plus aussi que l'écrivain ne l'avoua jamais. Ce ne fut peut-être pas le romantisme littéraire qui eut cet effet sur lui, mais les idées reçues sur la plupart des sujets par les membres de la petite chapelle. C'est ainsi que, sans nous occuper de savoir s'il fut ou non l'amant d'Adèle, il n'est pas contestable qu'à un certain moment, Mme Hugo, bien plutôt encore que Hugo, inclina sa pensée. Quoi qu'il en ait dit, dans une autre occasion, il se laissa prendre, par un appât ou par un autre, à la ratière. L'élève de Chasles, le disciple de Daunou devint mystique. De l'amie qu'il aima tendrement, il reçut de pieuses leçons qui firent de lui le catéchiste, préparé à confesser la foi de Lamennais. Le romantisme produisait de telles extravagances.

Ce stade curieux, dans la course intellectuelle de Sainte-Beuve, dura une dizaine d'années. A mon gré, on ne saurait trop insister sur ce point : l'influence romantique qui s'exerça sur lui fut plus morale que littéraire.

En 1848, il écrivit pour se défendre, commémorant ces temps disparus : « La carrière poétique de Victor Hugo fut toute une révolution. Granier de Cassagnac s'en est fait littéralement le Robespierre ; je me flatte de n'en avoir été que le Vergniaud. *Hernani*, ç'a été pour moi la fin de l'Assemblée législative. » Et, à distance, cette phrase par laquelle Sainte-Beuve tenait à marquer le long temps écoulé depuis qu'il s'était libéré de cette erreur juvénile, pouvait bien

paraître exprimer toute la vérité. Mais la réalité avait été moins simple. Même, en dépit de ses dires, au pur point de vue littéraire, les *Pensées d'Août* parurent après *Hernani*. En 1834, lors de la plus chaude lutte, il donna *Volupté*. A un point de vue différent, au moins aussi important, c'était aussi vers ce temps, ne l'oublions pas, qu'il subissait pleinement l'influence de Lamennais. De même, aux alentours de 1830, ce libéral, jadis si acharné à reprocher aux romantiques leur royalisme, commençait à suivre d'un œil désenchanté les résultats du libéralisme, devenu maître du pouvoir. Cet esprit, classé généralement parmi les républicains, écrivait, dans une lettre intime à son éditeur Renduel, cette phrase curieuse : « En vieillissant, on revient au pouvoir absolu pur et simple. »

Il semble donc bien certain que le romantisme était parvenu à imprimer profondément son empreinte sur Sainte-Beuve. De loin en loin, jusqu'à l'heure de sa mort, des vestiges se retrouveront de l'influence qu'il exerça, un temps sur son esprit, par la grâce d'une femme ou le prestige génial de quelques-uns. C'est peut-être même à l'influence du Cénacle qu'il faudrait attribuer certaines directions où se plut par la suite son esprit. Encore qu'il y ait toujours dans ces hypothèses une part d'incertitude, qui leur enlève le meilleur de leur prix, on ne peut s'empêcher de se livrer à de certaines déductions, auxquelles incite cet épisode de sa vie intellectuelle et sentimentale. Sans doute, son amour pour le grand siècle suffirait à expliquer le penchant qui le poussa à écrire son admirable *Histoire de Port-Royal*. Mais, qui sait si le goût des choses mystiques, le sentiment de respect qu'il avait pris dans le milieu romantique, à l'égard du christianisme, ne furent pas de quelque poids dans sa détermination ?... Qui sait si cette faveur

qu'il accorda de plus en plus en vieillissant au pouvoir fort, à la monarchie — quelle qu'elle fût d'ailleurs — n'eut pas pour origine la cristallisation de cette sentimentalité royaliste, qui avait puérilement fait partie de l'attirail romantique ?

L'œuvre qui paraît bien marquer la transition, entre ce coup de tête de jeunesse et son retour à la raison, — transition très lente qui, comme toutes les transitions de cet écrivain, laisse toujours au critique qui les relève une vague inquiétude de se tromper — c'est le roman de *Volupté*.

Il l'écrivit en 1834 et, en l'écrivant, il rédigea, pour ainsi dire, le testament de la première partie de sa vie. Les dernières pages laissent pressentir qu'une ère nouvelle commence pour cette carrière. L'embarquement d'Amaury vers des rives lointaines, qui clôt le volume, a plus qu'une valeur de fiction. Il a toute la portée d'un symbole psychologique.

Toutes les pages de l'œuvre exhalent d'ailleurs une belle mélancolie, qui ne participe en rien de la tristesse suscitée dans l'âme des lectrices, par les aventures du héros. Pour nous, en effet, ce roman mal écrit, mal bâti, qui traîne son intrigue avec tant de monotonie, n'est pas sans attrait. Non seulement il ne peut pas nous laisser indifférents, à cause du grand talent qui perce par endroits, mais encore il est, pour nous, autre chose qu'une œuvre littéraire. De toute sa grisaille surgit une image très nette, dont on ne peut se délivrer. Sous la trame apparaît toute la passionnante aventure d'une âme dont les illusions encore plus ambitieuses que sentimentales, viennent d'être déçues. Je ne connais guère d'affabulation où l'on ait mêlé plus de littérature à l'amour. Et cependant, malgré la volonté très sûre de l'écrivain, ayant réglé son œuvre de façon à prouver que lui aussi était capable d'écrire un roman, cette histoire n'au-

rait sans doute pas résisté aux trois quarts de siècle qu'elle vient de franchir, le nom de Sainte-Beuve inscrit à son fronton, n'eût pas suffi à la présenter, si elle n'était — à travers les lignes, pour ainsi dire — un admirable chapitre de sa biographie. Écrite par un des vétérans de la retraite romantique, c'est l'histoire de cette débâcle littéraire et morale.

Volupté se trouve de la sorte, curieusement, rapprochée de *Madame Bovary*. C'est au fond la même aventure. Mais ce serait plutôt encore l'histoire d'un père de Mme Bovary, poète de 1830 — médiocre comme elle — féru d'ambition, amoureux de l'amour et de la gloire. Venue quatre ans après *Hernani*, neuf années avant la *Lucrèce* de Ponsard, cette œuvre montre bien l'état d'âme dans lequel était certainement toute une partie de la génération qui avait acclamé Hugo. Ces mémoires d'un désabusé ont une saveur, douloureuse et piquante, qui nous intéresse encore. Ils traduisent, dans le style tourmenté de l'époque, ce désarroi intellectuel, cette désillusion profonde que laissa après soi, dans les bons esprits, le mirage livresque du romantisme.

Lorsqu'il entreprit *Volupté*, Sainte-Beuve établit le bilan de sa vie à cette date. Il avait reconnu à n'en pouvoir douter — il était incapable de se tromper longtemps et il avait le courage de s'avouer à lui-même ses erreurs — qu'il ne serait jamais un grand lyrique. Il savait que si tout être porte en son âme un poète à qui l'homme survit, cet enfant des dieux était mort en lui avant même qu'il n'écrivît. C'était bien là le sens des *Pensées d'août* — qui suivirent le roman — poèmes d'un désillusionné, publiés pour ne laisser aucune copie inutilisée et aussi, parce qu'aux yeux des femmes romanesques, cela pouvait passer encore pour de la poésie. Il savait, d'autre part, que le sentiment qu'il avait éprouvé

envers Mme Hugo, menaçait déjà ruine, après quelques années, quelque satisfaction d'ailleurs qu'il ait pu recevoir. Il voyait, mélancoliquement, tous ses compagnons d'armes de la veille, près de qui il avait combattu, politiquement et littérairement, retirer, sans s'occuper de lui, les marrons du feu. Enfin, il avait pris auprès du grand Lamennais l'amour de la foi et une sorte de dédain des vanités du monde, et Lamennais, en s'en allant, lui laissait un nouveau doute et une nouvelle désillusion. De tout ce qu'il avait aimé, tour à tour ou simultanément, pendant dix ans, rien ne restait debout. Tous ses espoirs s'en étaient allés à la dérive.

Il est certain qu'à ce moment Sainte-Beuve ne sut que souffrir. Il n'était pas encore le grand sceptique qu'il devait devenir par la suite, et l'amertume et le dépit furent plus forts que la philosophie. *Volupté* nous apparaît une œuvre trouble, un peu spéciale, pleine de scrupules sincères et d'habiletés tour à tour, où l'on sent le grand malaise d'une âme sous une phraséologie souvent pitoyable.

Au point de vue littéraire, en effet, ceux qui aiment passionnément, fervemment, le Sainte-Beuve des *Lundis* et de *Port-Royal*, ne devraient jamais l'ouvrir. La lyre ossianesque grince à toutes les brises qui secouent la vie d'Amaury. Tant cet homme du goût le plus exquis et le plus sûr connut en cet instant d'aberrations, on a l'impression de lire un pastiche des mœurs du premier Empire et des années qui ouvrirent la Restauration. On le sent gagné par le virus. Le livre, avec un art beaucoup moins sûr, fait penser aux chimères des poèmes de Macpherson.

La nature n'a pas assez de sublime pour ce roman. On voit, à chaque page, une mer déchaînée qui déferle sur une grève silencieuse, mêlant sa passion aux passions humaines. De grands bois mélancoliques

dessinent leurs lignes légendaires et quelque peu terrifiantes, à l'horizon, dès qu'Amaury se sent le moindre vague à l'âme. Les héros rêvent d'épopée, ne songent guère qu'à la gloire du sabre. Les héroïnes manient la harpe, en véritables prophétesses de l'amour romantique. Chaque fois qu'elles paraissent dans le chapitre, elles semblent, pour la plus modeste contrariété, se dresser sur des promontoires solitaires, parmi le vent et la colère de la nature, échevelées et fatales.

Ces Saphos des contrées septentrionales, renouvelées de Chateaubriand, sont dessinées d'un trait mal assuré. Il est question à propos d'elles des « molles couleurs des femmes », « des nuages humides » qui passent sur leur front. C'est un curieux exemple du pathos romantique, singulière et ridicule copie du style magnifique de l'auteur de *René*. C'est peut-être, pour avoir si mal réussi l'imitation du génie, apanage royal de ce maître inimitable, qu'un jour Sainte-Beuve, se rendant compte de son erreur, exprimera son dépit, sous forme d'impartiale et méchante critique.

Encore une fois cependant, toutes ces réserves faites, il n'en reste pas moins qu'une œuvre, écrite par un tel écrivain, ne pouvait pas être absolument dénuée d'intérêt. Elle demeure une page curieuse de sa vie, et si mauvais que soit le roman, à ce titre, il intéresse toujours ses fervents. D'autre part, si l'on y voit la folie romantique dans son paroxysme et son plus mauvais moment, on devine déjà, à de nombreux symptômes, que pour Sainte-Beuve la guérison est proche. Le mysticisme vague, dilué par toute l'œuvre, se ramasse parfois autour de quelques idées. Des noms interviennent, qui indiquent qu'une nouvelle orientation se prépare dans son esprit. A côté de phrases, dans le goût de celle-ci : « Les vagues détendues de mon cœur s'entre-heurtaient pesam-

ment » ; à côté de ce « plan de vie molle » qu'il esquissait, désireux de le réaliser, à côté « de cette guérison malade » qui l'inquiétait, se trouvaient les indices d'une convalescence [1]. L'étude de la mystique l'avait insensiblement conduit à l'étude des Pères de l'Eglise, puis des Jansénistes. Et auprès d'eux, il avait trouvé une discipline d'esprit plus sévère et plus saine, qui devait peu à peu le séduire et le réduire.

A l'heure où la fièvre religieuse ne trouva plus son aliment dans cet amour que Sainte-Beuve s'était imposé, pour faire comme tant d'autres, où « l'objet aimé » disparut de son existence malgré ses efforts, la morbidesse de cette religiosité se dissipa. La religion, après avoir fourni un aliment terrible de combustion au feu qui le dévorait déjà, d'une manière si cruelle, lui offrit tout à coup, sous une apparence plus austère, les ressources nécessaires pour étouffer jusqu'au dernier foyer, demeuré sous une cendre qui s'accumulait chaque jour.

Mysticisme croyant et amour avaient été le rêve romantique de cet homme de trente ans. Il s'était affadi en se donnant presque entièrement à lui. Par le jansénisme, il allait retrouver, en achevant de perdre sa croyance, la santé intellectuelle, et même cette gloire qu'il avait cherchée, d'une manière insensée, aveuglé par l'envie, bien loin du véritable chemin où il devait enfin la rencontrer.

1. Il n'y a pas plus de quinze ans, nous avons connu des disciples de Sainte-Beuve. Les fameux « chrétiens de désir » de 1890 prouvent que *Volupté* contait un cas morbide, qui peut être observé dans toutes les sociétés inquiètes.

IV

C'est aux alentours de 1837 que commence la cure. Définitivement, à cette date, il rompt avec Victor Hugo, pour des motifs où la littérature n'a rien à voir. Mais cette rupture, qui eût été si douloureuse quelques années auparavant, se fait sans secousse. Les deux anciens amis de la rue Notre-Dame-des-Champs n'ont plus à peu près aucune idée commune. C'est aussi l'heure où agonise son amour. Il cesse complètement alors de voir Mme Hugo. Et si l'on veut encore analyser de plus près la psychologie de cette rupture de Sainte-Beuve avec son passé, il faut lire les deux articles qu'il publie dans la *Revue des Deux Mondes* sur Fontanes [1].

Il part au même moment pour Lausanne, où il va ouvrir son cours sur Port-Royal. On peut dire que sa destinée s'accomplit. Suivant une phrase qui a souvent servi de modèle depuis Renan, il semble avoir été créé par décret nominatif de la Providence pour cette grande œuvre.

Dans sa famille même, on conservait des traditions conformes à l'enseignement de ces Messieurs de Port-Royal. Boulogne, sa ville natale, gardait fidèlement les souvenirs de la grande doctrine. Dans l'âme, desséchée par l'athéisme, de son maître Daunou, le souvenir d'un si beau christianisme demeurait, comme un myosotis sentimental à jamais fleuri. Enfin, chez Dubois, Lamennais, par-delà les idées de la maturité, subsistait un vieux fonds de jansénisme. Prophétiquement, ce dernier lui avait même écrit un

1. 1er et 16 décembre 1838.

jour : « Vous vengerez ces hommes (les solitaires) de grande vertu et de grand talent des injustices de M. de Maistre qui les a sacrifiés aux Jésuites, si au-dessous d'eux à tous égards... Sans parler de Pascal, qu'est-ce que ces gens-là près d'Arnauld, de Nicole et de tant d'autres, moins connus et que vous ferez connaître? »

Dans cette étude trop brève, il est à peu près indifférent d'étudier les circonstances extérieures de ce cours. Il suffira de rappeler que nul cadre peut-être ne pouvait aussi bien favoriser l'étude d'un tel sujet et que, dans cette charmante petite ville de Lausanne, si joliment grave, si sagement protestante, il devait rencontrer Vinet. Celui-ci le conseilla parfois dans ses recherches, lui indiquant certaines nuances morales qu'il n'eut garde de dédaigner. Mais ce qui importe, c'est l'œuvre. Ce qu'il convient d'étudier, brièvement, à mon regret, c'est ce cours lui-même, qui, suivant l'expression d'un maître, est « un modèle de la manière d'écrire l'histoire littéraire et peut-être le chef-d'œuvre de la critique française au XIXe siècle [1]. »

Le chef-d'œuvre ne satisfait sans doute pas absolument aux promesses du titre. Il ne constitue pas une histoire de l'Abbaye et des doctrines de Port-Royal. Il est, suivant les goûts, plus ou moins conforme à la foi janséniste. Mais sa beauté éternelle, c'est de nous présenter la vie de ces solitaires de Port-Royal, des « Messieurs » qui, plus que les propositions de Jansénius, firent la gloire du Jansénisme.

C'est, dans ce livre, composite par excellence et cependant admirablement composé, qu'apparaît enfin la véritable maîtrise de Sainte-Beuve. C'est, grâce à cette œuvre, que nous pouvons parfaitement prendre

1. F. BRUNETIÈRE : *Discours écrit pour le centenaire.*

la mesure de l'écrivain; c'est, par son secours, que nous pouvons saisir le merveilleux secret de son procédé.

Les *Lundis*, qui viendront par la suite, seront plus attrayants sans doute. Mais ils ne seront pas plus parfaits. Ils ne seront qu'un raccourci charmant de Port-Royal, recommencé sans lassitude pendant trente ans, chaque semaine, pour la joie de trop heureux contemporains. Au courant de ses essais, nous pourrons mieux comprendre peut-être sa pensée secrète, en tous cas sa philosophie dernière et le jeu délicieux de ses idées, mais nulle part nous ne trouverons plus clairement indiquée sa méthode. Dans ce livre, qui se compose de sept volumes, qui fut professé en moins de douze mois et écrit en vingt ans, nous pénétrons cette science profonde, à la fois rigoureuse et nonchalante. Cette œuvre demeure son plus beau titre de gloire, au regard de la postérité.

Il faut en effet comprendre qu'il a fondé quelque chose de nouveau, ce *Port-Royal*. Mettons-nous un instant dans la situation de Sainte-Beuve, en 1837, au moment où il entreprit cette tâche. De quelle façon pouvait-il l'aborder ? Avant lui, quelles sortes de méthode critique avait-on employées ? Il y avait eu, depuis le début du siècle, la critique de l'Empire. Elle offrait un modèle d'analyse abstraite, froide, impersonnelle, plus ou moins superficielle. Ses maîtres avaient été Geoffroy, Fontanes, Daunou et surtout La Harpe. Pour ceux-là, encore qu'il affecta un certain dédain, il professait quelque sympathie, inconsciente et profonde, comme envers les directeurs de sa jeunesse. Sa génération avait donné deux célèbres critiques : Victor Cousin et Gustave Planche. Il se moquait de l'un dans l'intimité ; et il eut pour l'autre une haine si violente qu'il ne sut pas la dissimuler — ce qui est tout dire. Quel exemple lui fallait-il donc suivre ?

Aborder l'étude de Port-Royal, comme l'eût fait sans le moindre doute La Harpe, c'était négliger de parti pris tout ce qui frémissait dans cette grande aventure religieuse. C'était juger et non comprendre. Traiter le sujet dans la manière de Villemain, c'était sans doute comprendre et juger, mais de très haut, par à-coups ; c'était planer à vol d'oiseau au-dessus de cette histoire, sans en pénétrer le drame, sans voir la beauté du détail, si délicieux dans la vie de l'Abbaye. Restait la manière de Cousin, mais vraiment, la façon dont il avait traité en passant certains épisodes du sujet n'était pas faite pour engager à le suivre. Comme pour la plupart de ses autres biographies, il avait composé un joli roman sur l'austère compagnie.

La loyauté intellectuelle de Sainte-Beuve jugea qu'aucune de ces méthodes ne pouvait atteindre au modèle. Il crut, qu'en dehors de toutes ces conceptions, il devait s'en trouver une autre, plus humaine, plus consciencieuse, plus vivante aussi et par conséquent plus artistique. Il avait rêvé de rétablir sa santé morale et d'oublier, en étudiant ce milieu, les figures et les figurines qui l'avaient peuplé, et insensiblement, il se prit au sortilège que dégageait le sujet, au point d'y vivre les plus belles années de sa vie.

Lorsqu'il l'eut bien pénétré, il trouva une première récompense de son effort. Il fut rasséréné. Ayant cherché avant tout à se faire le peintre sincère et respectueux de la vie des solitaires de la vieille abbaye, au XVII[e] siècle, il y gagna d'écrire une admirable œuvre d'art où tout, jusqu'au moindre détail, se trouva naturellement mis en valeur et à sa place. Lorsqu'on relit le *Port-Royal*, on reste stupéfait de ce trésor prodigieux de faits et d'idées qui s'y trouve amassé. C'est un des plus beaux jeux — au sens élevé du mot — d'art et d'intelligence qu'ait réalisé un écrivain. Il semble combiner son effort, la bonne volonté

les choses, la liberté d'esprit: « *Port-Royal* s'imprime, écrivait-il, à pas de tortue. Je tombe à l'aspect du bon à tirer dans des scrupules infinis. Je veux tout vérifier, tout reconsulter, tout annoter. »

Cette doctrine, appliquée aux bonnes lettres, lui valut cependant la gloire. Ce fut cet ouvrage qui consacra sa réputation. Les portraits qu'il y trace ont la force et la finesse de trait des gravures du XVIIe siècle. L'œuvre, définitive par bien des côtés, reste le plus merveilleux secours que nous ayons encore à l'heure actuelle, pour étudier l'idéologie, aux temps de Louis XIII et de Louis XIV. Elle offre un modèle inimitable de critique; elle est vivante, personnelle et cependant impartiale. Souvent, on devine que Sainte-Beuve se mêle à la discussion et apporte son argument au cours de la controverse entre un Pascal et un de Sacy, et cependant, il règne une atmosphère qui ravit, par tout le livre.

Cela tient aux idées, à la composition si harmonieuse de l'ouvrage. On croirait lire parfois un prosateur grec de la bonne époque. Pour achever de donner l'impression de cette harmonie, Sainte-Beuve, à un style enfin débarrassé du pathos, qui l'alourdissait ridiculement au temps de *Volupté* [1], mêle quelques grains de ce sel qui fait sourire les plus délicats au milieu des sujets les plus graves.

Au milieu des solitaires apparaît l'ombre de Montaigne. Elle se présente fortuitement d'abord, mais elle revient, se fait familière et se mêle désormais à toute la vie de Port-Royal. C'est le compagnon que Sainte-Beuve s'est choisi pour visiter l'Abbaye, pour régler doucement son enthousiasme.

1 Dans ce roman, il est d'audacieuses métaphores et de déconcertants assemblages de mots : *pieds tranquillisés — les coteaux modérés, — les zéphyrs mûrissants, — un homme étroitement casé et non rétréci* (*sic*), *— des cheveux maigris*, etc., etc.

Cette sage alliance, un peu irrespectueuse peut-être, si l'on réfléchit, et toute légère qu'elle soit, c'est la pensée tout entière du critique des *Lundis* qui se découvre peu à peu. Le maître est désormais assuré dans son scepticisme très sincère et studieux. Il a assis les principes de sa philosophie, qui sont devenus très indulgents. Il a dépouillé tout ce qu'il fallait quitter de romantisme. Par cette œuvre très imposante, il a prouvé son haleine. Désormais, l'épicurien intellectuel, si amoureux du petit fait à découvrir, va pouvoir se livrer à sa passion. L'heure des *Causeries* est arrivée, au cours du long temps consacré à écrire le *Port-Royal*. Arrêtons-nous à cette galerie de portraits, unique dans l'histoire de la critique, où l'on passerait son existence...

VI

Au retour de Lausanne, Sainte-Beuve connut encore des jours pénibles. La littérature nourrissait mal son homme : il était souvent aux prises avec les soucis matériels. La *Revue de Paris*, puis la *Revue des Deux Mondes*, payaient chichement son labeur. Comme il arrive souvent, la gloire était venue avant l'argent. Dès 1844, il était de l'Académie et Villemain le proposait pour la croix, qu'il refusa d'ailleurs avec empressement. Tout ceci ne faisait guère son affaire, et ce n'était pas sa petite place, plus honorifique que rétribuée, de bibliothécaire adjoint à la Mazarine, qui pouvait le débarrasser de ces sortes de préoccupations matérielles. Lourdes pour toute intelligence qui les subit, on peut dire qu'à Sainte-Beuve, elles furent encore plus pesantes qu'à la plupart. Chaque jour, il lui fallait renouveler son effort et multiplier

es points sur lesquels il pouvait porter. Suspect au Gouvernement, il le suspectait plus encore pour sa part et craignait ses présents, comme ceux des Grecs. La place même qu'il avait obtenue, en 1841, à la Mazarine, lui causait des ennuis : « Je suis bien flétri, écrivait-il à cette date, ma situation me déplaît ; mon moral y souffre... Cette corde au cou devient ma seule ressource pour ne pas me noyer. Car je sens que je ne pourrais plus vivre au jour le jour avec mes gaietés et mon entrain. Hélas ! Madame, j'ai passé auprès de vous, à Lausanne, les derniers jours qui comptent un peu vivement pour moi. »

Quelques mois plus tard, au moment de franchir le seuil de la quarantaine, il recommençait sa plainte, plus sourde encore et plus triste : « Il vient une heure où l'enchantement de tout a si fort cessé que l'on se dit un *à quoi bon ?* perpétuel. Mon âme ressemble à une de ces nuits désertes et sereines où il gèle de plus en plus depuis le premier froid du soir jusqu'à l'amer frisson de l'aurore.....A chaque sortie, on rapporte une blessure : le mot qu'on a entendu, le journal sur lequel on est tombé, le visage que l'angle de la rue vous garde à l'improviste, tout enfin. Et comme il faut être homme, pourtant, force est de s'endurcir, d'accepter la ride et de ne la plus quitter. A quarante ans, les uns se font aigres, les autres fades ; d'autres tournent au porc, moi je me fais loup. Je dis, *non*, je rôde et je me maintiens inattaquable dans les grands bois enneigés [1]. »

Ces phrases ont une résonance mélancolique et fière qui fait songer à certains vers de Vigny. Mais à lire *Port-Royal*, on ne se doute guère de cette crise sentimentale qui persiste. Il faut que la vie ait été

1. *Lettres à M. et Mme Juste Olivier*, passim. — *Mercure de France*, 1904.

bien dure entre 1837, — rupture avec Mme Hugo, — et 1849, moment où il écrivit ses premiers *Lundis*, pour que ce sceptique se plaigne ainsi et exprime ce dernier romantisme. Encore que la correspondance de Sainte-Beuve avec les Olivier nous renseigne avec beaucoup de précision sur ces vicissitudes de près de quinze années, il nous faut passer respectueusement et enjamber cette misère. L'image que la postérité gardera de Sainte-Beuve commence aux *Lundis*

VII

On a pensé que toute l'amertume qui se dégageai de l'œuvre critique qu'il composa, pendant les années de la Monarchie de Juillet, avait pour origine le dépit de n'avoir pas réussi, comme ses meilleurs amis de 1830. Peut-être y eut-il un peu de ce sentiment, dans l'attitude qu'il observa à l'égard des plus heureux. Cela ne suffirait pas néanmoins à expliquer sa perpétuelle tristesse.

Je sais bien que, dans cette faillite de ses ambitions, on a voulu voir la source de ses jugements su les romantiques. Pour n'avoir pas dissimulé le défauts sous l'aveugle dithyrambe, en faut-il conclure cependant que, de parti pris, il fut injuste à l'égard de ses contemporains ?

Cela peut paraître excessif. Tous les lettrés connaissent les éloges qu'il eut toujours pour Victo Hugo. Mais on se plaît de préférence à citer, comm preuve formelle de sa perfidie, ses jugements su Chateaubriand, sur Musset, sur Balzac, son meilleu ennemi. Voici cependant ce qu'il écrivait en 1865 rappelant ses études sur l'auteur de *René* : « J'a tenu à mesurer l'écrivain et à le maintenir plus gran

qu'aucun de notre âge. » On ne lui a peut-être jamais autant reproché son injustice qu'à l'égard de Musset. Et c'est par de telles phrases qu'il saluait sa dépouille, au lendemain de sa mort : « ... Il a dû à ces heures d'orage et de douloureuse agonie de laisser échapper en quelques *Nuits* immortelles des accents qui ont fait vibrer tous les cœurs, et que rien n'abolira. Tant qu'il y aura une France et une poésie française, les flammes de Musset vivront comme les flammes de Sapho. » Vers 1866, un adolescent, à peu près inconnu alors, — c'était Paul Verlaine, — s'était avisé, dans une jeune revue, de railler le génie de Lamartine. Sainte-Beuve répondit par quelques pages vibrantes, où il rappelait les titres glorieux du vieux poète au respect et à l'admiration. Enfin, si l'on relit l'étude qu'il consacrait à Balzac en 1850, on s'apercevra que rien de plus vrai, rien de plus compréhensif, rien de plus élogieux dans la sincérité, n'a été écrit sur l'auteur du *Père Goriot*.

Sans doute trouverait-on occasion de répondre que ces articles ont été écrits après la mort de ces écrivains. Mais un homme, si ondoyant et si divers soit-il, ne change pas, au point de se contredire de telle manière — à moins qu'il ne pense ce qu'il modifie de son opinion. Le dépit a pu inspirer à sa critique un premier jugement de mauvaise humeur, mais le dernier en date qu'il nous a laissé, sur chacune de ces gloires de la littérature française, est toujours tel que le goût le plus sûr ne peut rien trouver à reprendre.

Ces jugements de la maturité font partie des *Causeries du Lundi*. C'est à eux, et à eux seuls, qu'il convient de demander la véritable pensée critique de Sainte-Beuve. La chercher dans ses autres œuvres, c'est être de mauvaise foi. C'est de parti pris lui vouloir une mauvaise querelle, une de ces querelles

comme lui-même eut parfois le tort d'en susciter. C'est seulement lorsqu'il commença ces feuilletons hebdomadaires au *Constitutionnel*, qu'il eut conquis cette tranquillité matérielle et morale, sans laquelle un écrivain ne peut rien faire de définitif, cette paix qui assure la sérénité du verdict, qu'il relève de notre sévérité. Autant d'ailleurs, qu'un homme, peut relever de l'opinion de pauvres êtres aussi faibles que leur accusé. Mais si l'on se borne aux études parues pendant les années qui vont de 1849 à 1869, date de sa mort, je ne crois pas qu'un arrêt infamant puisse être rendu. Jamais peut-être, avant lui, on n'avait fait critique plus libre et de meilleure foi. Il salua, comme aucun autre, les aînés disparaissants, comme un héraut de la postérité et il mit en vedette, dès leurs débuts, la plupart des grands talents qui se sont affirmés après lui. Il favorisa Sully Prudhomme et Coppée.

Lorsqu'un dieu lui eut fait ce loisir, il put caresser plus longuement sa pensée. Il traita désormais à son gré de la littérature. Dans ce creuset que l'on lui offrait, il fit entrer tous ces éléments qu'il tenait de la nature et de la vie : et, à ce moment, la douloureuse expérience que l'existence ne lui avait pas ménagée, vint le servir. Maître de son œuvre, il composa sa critique, comme il la comprenait, de façon qu'elle pût le mieux correspondre à la « vocation de son esprit ». Intelligence essentiellement littéraire, de formation livresque par principe, il ne rechercha « rien tant que matière et occasion à littérature ». Ayant traversé beaucoup de milieux, connu beaucoup d'hommes, dans les mondes auxquels lui donnait accès son talent, il avait accru son champ d'observation, et s'il restait fidèle à son inclination de vouloir tout ramener aux bonnes lettres, il se rendit compte néanmoins que presque toute l'humanité,

dans l'état actuel de la société, pouvait être envisagée du point de la littérature. Par là, il agrandit son domaine. Par là aussi, il donna un prestige à des vertus humaines moins raffinées. Il comprit que la richesse même de notre espèce était telle, ses rôles si divers, les circonstances où on les assumait, si nombreuses et parfois si involontaires, que l'on ne pouvait tout ramener à un seul principe, suffisant pour louer ou pour blâmer.

Sa modeste vie de littérateur avait été l'exemple de ces complications imprévues. Il eut l'intuition que, sur des théâtres plus vastes du monde, l'existence pouvait être plus compliquée encore. Et, de même que, ses avatars littéraires successifs, ses métamorphoses de pensée si déconcertantes, lui avaient enseigné la modestie intellectuelle, du contact de tous les génies, de tous les grands esprits, de la fréquentation de tous ces héros que nous présente l'histoire — héros de la plume, de la science, de l'épée, de la diplomatie ou de la foi — il dégagea une douce et charmante philosophie : l'indulgence. C'est ainsi que, de sa promenade à travers les siècles et les pays, il retira cette grande leçon que la vérité est diverse, qu'elle varie suivant les temps et les climats et que l'on n'est jamais sûr de la posséder, même lorsqu'on lui demande de nous éclairer sur les sujets les plus simples.

Après cela, sa critique ne pouvait plus rien avoir d'une critique dogmatique. Elle devint une œuvre d'art. Et cependant elle réalisa en même temps le prodige de donner aux hommes une des plus grandes leçons de sincérité qui soit possible.

Lorsque Sainte-Beuve commençait un de ses *Portraits*, il ne songeait pas à prouver le moindre principe. S'il s'agissait d'un écrivain, il relisait ses livres. Si le héros, choisi pour ce *Lundi* était un homme

célèbre, il repassait les nobles traits de sa carrière, qui sont bien des œuvres aussi et valent souvent mieux que les plus beaux livres. Ces choses essentielles bien établies, assurées autant que l'intelligence humaine jointe à la plus grande probité peut le faire, il s'enquérait des petits faits, des particularités qui avaient marqué l'enfance et l'âge mûr, qui avaient accompagné la vieillesse et la mort de son modèle. Il consultait jusqu'au moindre billet laissé par lui ; et s'il avait été d'une génération voisine, il s'inquiétait des souvenirs que conservaient les derniers contemporains. Il fouillait la mémoire des survivants comme des archives.

Si le sujet de son étude était mort depuis longtemps, il compulsait les souvenirs publiés ou inédits qu'il lui était loisible de consulter. Puis, le cercle allait encore en s'élargissant, indéfiniment, comme ces ronds que dessine une pierre sur une eau tranquille : il remettait cet homme dans le décor et dans la société où il avait vécu. Autour du personnage de premier plan, il dessinait les figures importantes, d'un trait net, évoquant l'une ou l'autre de leurs particularités, rappelant une de leurs manies remarquables. Pour le reste, ayant bien connu cette physionomie qui, durant huit jours, l'avait passionnément intéressé, il ne la jugeait pas ou, s'il exprimait quelque sévérité à son endroit, il avait toujours soin de la corriger de quelque bonne ironie ou de dissimuler le défaut saillant dans l'ombre d'une qualité. Et tout cela se fondait de telle sorte que les cercles finissaient, comme sur l'onde, par s'effacer. Un jour, sans insister, au courant d'un de ses *Lundis*, il eut l'art de ramasser toute cette théorie, dans une de ces phrases lumineuses et sans éclat dont il avait le secret : « Le propre de l'intelligence est de comprendre et d'apprécier même ce que l'on ne fait pas. »

Il étudia de la sorte à peu près *tous* les héros de l'humanité, tous ceux qui accomplirent une œuvre remarquable, dans l'une quelconque des branches de l'activité humaine. Et c'est pourquoi de ces *Lundis*, gigantesque encyclopédie, une leçon de philosophie se dégage plus encore que d'histoire littéraire. C'est le bréviaire de l'honnête homme du XIXe, écrit par un Montaigne de ce temps. On y trouve des clartés sur tous les sujets ; au risque d'encourir le terrible reproche de scepticisme par des contradictions, on est forcé de convenir que son essentiel mérite est de « tirer du bon sens de tout ce qu'il renferme de mieux, de plus applicable aux plus nobles sujets. »

Cette leçon de nonchaloir, cette flânerie à travers les siècles eût pu perdre Sainte-Beuve moins documenté. Il y avait là matière au fatras le plus indigeste et le plus ennuyeux. En tenant compte même de toute son érudition, son œuvre aurait pu ne servir qu'aux chercheurs et aux érudits, quitte à rejoindre, après un siècle, l'œuvre de Bayle, ou pis encore, celle de Johnson. Mais la bonne fée qui s'était penchée sur son berceau, lui avait fait don du goût le plus sûr et le plus délicat.

L'admirable supériorité de Sainte-Beuve consiste à avoir tout compris, tout goûté, tout expliqué, en passant, sans insister, avec quelques mots qui faisaient valoir l'œuvre. Il aima les anciens aussi bien que les modernes et parla de manière savoureuse, qu'il s'agît d'Homère, de Racine ou de Gœthe. Il eut l'âme attique, comme aucun de ses contemporains, plus que tout autre peut-être des écrivains du XIXe siècle, plus peut-être — et le mot tremble au bout de ma plume en l'écrivant — plus que Renan lui-même. Il comprit les « jeunes », avec un sens du temps incomparable.

Quelque part, il a parlé du temple du Goût, de tous les autels qu'il faudrait y dresser, aux dieux de la Pensée et de l'Art. Il demeure le grand prêtre immortel de ce sanctuaire vénéré de la tradition. Et d'avoir respecté ce sentiment — plus que tous les autres — de l'avoir, sans apparat, mis à la base et au faîte de son œuvre, il s'est grandi. Son originalité s'est fortifiée de se plier aux formes ataviques de la culture française, de la vieille culture, venue d'Athènes et de Rome pour refleurir chez nous.

A cette discipline, acceptée avec tant de bonhomie, il dut peut-être la joie de sa vieillesse, souriante et indulgente. L'Empire le gâtait et récompensait le loyalisme sincère de ce vieux savant, qui avait l'âme monarchique. Il recevait la Légion d'honneur ; une chaire lui avait été réservée au Collège de France. En plus de son traitement, ses articles lui rapportaient enfin de quoi jouir largement de la vie. L'Empereur lui-même le nommait sénateur.

Dans ses derniers jours, il accueillait ainsi ces inutiles récompenses avec satisfaction. Il souriait volontiers. Il aimait sa tâche, qu'il remplissait de son mieux, avec la ferveur d'un « bénédictin laïc », suivant le joli mot de François Coppée. Il ressentait même une joie plus profonde encore à se trouver débordé de travaux ; car il ne savait pas de jouissance comparable à celle d'écrire cette langue, si ferme et si abandonnée, vive et nonchalante tour à tour. Il se plaisait à composer ces pages « vivantes, animées, se détachant aisément, flottantes et immortelles, pages décidément de grand écrivain ». Ces mots, qu'il employa avec une excessive indulgence pour juger le style de Littré, ne sont pas à regretter cependant. Aucuns ne sauraient mieux caractériser sa propre phrase.

Et puis, au moment « de mettre en ordre de son mieux ses affaires littéraires », ayant beaucoup vécu, beaucoup lu, cherché le plus consciencieusement possible la vérité, d'ailleurs uniquement « par un goût du vrai qui n'était qu'une forme de curiosité », ainsi que le remarque si justement M. Faguet, il concluait paisiblement son œuvre, sur la phrase désenchantée, douce et indulgente de Sénac de Meilhan: « Nous sommes mobiles et nous jugeons des êtres mobiles. »

Lorsqu'il s'en fut, le 13 octobre 1869, sa disparition étonna. Les lettrés, habitués à leur bonheur, croyaient trouver chaque lundi, éternellement, son feuilleton, qu'il avait transporté quelques semaines avant sa mort, au *Temps*. Aussi, ne comprirent-ils pas de suite l'importance de cette disparition. Après lui, demeuraient deux de ses disciples, devenus à leur tour des maîtres, Renan et Taine. Ils masquèrent, en dépit d'eux-mêmes d'ailleurs — car tous deux vénéraient le grand critique —, cette tombe.

Mais, après trente années écoulées, on aperçoit mieux comment leur génie, indépendant et particulier, par le fait même de cette indépendance, ne suppléait pas celui du grand disparu. Il demeurait toujours le maître, car il avait été l'initiateur. Sans doute, il n'avait pas l'avantage d'avoir apporté, comme ces jeunes gens, une science à fracas, un peu bruyamment étalée; mais aux simples lettrés, il plaisait encore davantage pour cette simplicité, et cette bonhomie qui dissimulait bien des qualités précieuses et souveraines.

Son œuvre, moins majestueuse, que celle de Taine, résistera mieux à l'effort du temps. Il restera sans doute, mieux aussi, avec Renan, par sa simplicité et la grâce du style, alors que la phrase du maître des

Origines aura pris un petit air d'autrefois.... Et si même un jour la science, méchante fille capricieuse et jamais satisfaite, devait entièrement repousser les présents que Sainte-Beuve lui fit, son œuvre ne s'en trouverait sans doute pas atteinte jusqu'à l'oubli.

En ces temps lointains, où de nouveaux documents viendront peut-être contredire ceux dont il fit usage et démoliront la partie historique de ses travaux, j'ai idée qu'on relira cependant encore, avec délices, ses livres, chefs-d'œuvre de bonhomie très fine, de goût et d'ironique indulgence. Au milieu des ruines de sa science, il apparaîtra peut-être quelque jour comme le Plutarque de la critique, ayant écrit, dans un style éternellement jeune, la « chronique » des grands écrivains, à demi vraie, à demi fausse — aussi belle que la vérité.

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN.